

GUY LYON PLAYFAIR

Les jumeaux et le mystère de la télépathie

Traduit de l'anglais par Benjamin Peylet

Préface à l'édition française de Bertrand Méheust



InterEditions

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée au Royaume-Uni sous le titre *Twin Telepathy*, 3rd édition, by White Crow Books.

© Guy Lyon Playfair, 2012

All rights reserved

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage. Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements	d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée. Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).
--	---



© InterEditions, Paris, 2013

ISBN 978-2-7296-1366-2

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SOMMAIRE

Remerciements	VII
Préface	XI
<i>de Bertrand Méheust</i>	
Préface	XVII
<i>de Rupert Sheldrake</i>	
Introduction	1
<i>de Colin Wilson</i>	
1. UNE QUESTION STUPIDE	5
2. CETTE ENTITÉ COMMUNE	13
3. UNE HYPOTHÈSE INTÉRESSANTE	31
4. NOUS SOMMES DEUX SŒURS JUMELLES	47
5. UNE SORTE DE CAMOUFLAGE	63
6. LA TÉLÉPATHIE EXISTE	77
7. LA MOITIÉ DE MON ÊTRE	91
8. QUELQUE CHOSE VENU DE QUELQUE PART	103
9. GRANDEUR NATURE	121
10. INFLUENCES DÉLIBÉRÉES	139
11. INTRICATION JUMELLE	149
12. UN TRUC DE JUMEAUX	163
Notes	181
Bibliographie	187
Index	195

Remerciements

Je suis très reconnaissant aux bibliothécaires et à tout le personnel des British Library, Imperial College and Science Museum Library, Kensington and Chelsea Public Library, Royal Society, Royal Society of Medicine, St Thomas's Hospital Medical School, Parapsychology Foundation, du College of Psychic Studies et de la Society for Psychical Research.

Ces remerciements s'étendent à ceux qui m'ont aidé de bien des façons :

Shari Andrews, Alison Armour, Aileen Armour-Biggs, Jeremy Barrett, Iosif Boczor, Dawn Booth-Clibbon, Göran Brusewitz, Lynn Cherkas, Bernard Carr, Robert Charman, Shari Cohn, Ian Fletcher, Sarah Flight, Uri Geller, Joanna Gray, Barbara Herbert, Mike Johnstone, Michèle Koralek, Stanley Krippner, Tina Laurent, David Lorimer, Tiffany Maiste, Paul McKenna, Alasdair McWhirter, Sophia et Meena Mohammad, Terry Mullins, Vincent O'Neil, Adrian Parker, Simon Pettet, John et Line Playfair, Susan Podesta-Oliver, Anna, Richard et Damien Powles, Hana-Maria Pravda, Mahbuba Rahmany, John L. Randall, Steve Roberts, Audrey Sandbank, April Slaughter, Alexander Timoschenko et Lawrence Wright, ainsi que de nombreux auditeurs et membres du public d'émissions de télévision.

Je suis tout particulièrement reconnaissant à Colin Wilson pour son introduction, à Rupert Sheldrake pour sa préface, et à Stuart Booth, sans les encouragements duquel ce livre aurait pu ne jamais être écrit, sans même parler d'être publié.

Toute découverte susceptible d'éclairer ce qui nous concerne au premier chef, à savoir notre être même, doit s'apprêter à affronter l'orage de la haine et des persécutions. De par cette opposition précipitée, les passions et les intérêts des opposants se retrouvent mêlés à la dispute : d'investigateur, ils deviennent partisans ; s'étant déclarés contre dès le début, leur intérêt mesquin commande que la chose jamais ne s'avère ; ils feront tout pour cela, dans la mesure de leurs moyens. De là ces survols hâtifs et méchants des faits nouveaux, et les triomphes qui accueillent chaque échec ; de là l'oubli volontaire de l'axiome selon lequel un millier de résultats négatifs n'abolira jamais la preuve contenue dans une seule expérience réussie.

Catherine Crowe, *The Night-Side of Nature* (1848)

Préface

de Bertrand Méheust

Voici enfin disponible pour le lecteur français l'enquête que le parapsychologue Guy Lyon Playfair a consacrée à la question controversée de la télépathie chez les jumeaux. L'auteur, qui s'inscrit dans une lignée de chercheurs britanniques capables de marier le scepticisme et l'ouverture, s'est fait connaître par des enquêtes exigeantes, notamment celle qu'il a consacrée au fameux Uri Geller. Le livre que publie aujourd'hui InterEditions porte bien sa marque : concis, efficace, bien documenté ; il fait la part des légendes, des affirmations mal fondées et donne au lecteur le dernier état de la question.

La scène se passe en 1863, dans l'est de la France. À 3 heures du matin, un certain François, employé du chemin de fer de son état, est réveillé par un rêve particulièrement agité. Il saute de son lit et crie: « J'ai attrapé le voleur. » En proie à une grande excitation, il se met à sauter et à danser dans la pièce comme s'il avait la danse de Saint-Guy. Au même moment, à 8 kilomètres de là, son frère jumeau Martin a le même rêve, s'éveille exactement au même moment, pousse le même cri et se met à danser de la même manière dans la pièce. (Pour l'intelligence de l'histoire, il faut savoir que les deux frères venaient de se faire voler le coffret dans lequel ils mettaient leurs économies; ils en étaient très affectés, et l'on peut présumer que le rêve en question répercute cet incident.

En outre Martin était psychologiquement fragile et avait semble-t-il des pulsions suicidaires.) Peu après Martin, dans un état d'excitation extrême, sort de son domicile et se jette dans la rivière. Heureusement, l'un de ses fils, qui l'a suivi, parvient à le sauver de la noyade. L'homme est connu pour avoir des problèmes psychologiques et il est tellement excité que les gendarmes le mènent à l'asile local, où le docteur Beaume l'examine et recueille son histoire. Au moment d'entrer à l'asile, Martin se débat violemment avec les gendarmes. Or, au même moment, on le saura par ses proches, François, à 8 kilomètres de là, « voit » l'échauffourée, mais il l'interprète de travers : il en déduit que son frère a été arrêté à la place du voleur. Cela le plonge dans le désespoir. Il sort de chez lui, se jette dans la rivière et s'y noie. Grâce au témoignage des proches, le docteur Beaume parviendra à reconstituer le détail des événements. À partir d'une même cause objective, les deux frères ont développé une crise de folie parallèle, ont eu le même rêve au même moment, se sont réveillés exactement à la même heure, ont utilisé les mêmes termes, se sont agités de la même manière, et, pour finir, se sont jetés dans la rivière au même endroit. Seul leur sort a divergé, puisque François s'est noyé, tandis que Martin est mort quelques jours plus tard à l'asile, n'ayant pu survivre au décès de son frère.

Le rapport du docteur Beaume dormait dans la poussière des archives et c'est Guy Lyon Playfair qui l'a exhumé pour le commenter. Il s'agit là certes d'un cas particulièrement spectaculaire, mais il est bien documenté. Il y a d'autres récits du même genre dans le dossier réuni par Guy Lyon Playfair. Comment peut-on rendre compte de récits aussi étonnants ? Doit-on les tenir pour une nouvelle forme de mythologie moderne, ou pour la forme extrême que peut atteindre la gémellité télépathique ?

L'idée de chercher à prouver la réalité d'un lien télépathique entre les jumeaux remonte aux commencements de la recherche psychique. On pourrait même la faire remonter plus loin dans le passé, jusqu'au marquis de Puységur et aux premières réflexions sur le « lien magnétique ». Et cette idée possède une telle résonance mythologique que l'on s'attend à un courant soutenu de recherches et de spéculations. Et pourtant il n'en est rien. On est même surpris,

à lire le livre de Guy Lyon-Playfair, de la relative rareté des études consacrées à cette question.

Comme on pouvait le prévoir, l'hypothèse de la « gémellité télépathique » a rencontré le scepticisme de la psychologie académique. Ainsi, pour Peter Watson, qui a conduit à l'université du Minnesota un programme de recherche sur les jumeaux, il n'y a pas le moindre élément permettant d'étayer l'idée qu'une forme quelconque de phénomènes paranormaux (incluant la télépathie) serait impliquée dans le lien entre les jumeaux. Et pour Nancy Segal, co-directrice de ce programme de recherche, aucun élément ne permet d'affirmer qu'il existe de la télépathie chez les jumeaux ; les phénomènes allégués en faveur de cette hypothèse relèvent sans doute d'une explication génétique. Ces exemples nous placent dans le schéma classique : d'un côté des experts qui soutiennent une thèse « épistémologiquement correcte » et, de l'autre, une expérience millénaire, soutenue par un ensemble de documents, qui semble contredire ce verdict. « Les experts peuvent-ils rejeter quelque chose que tant de gens tiennent pour acquis ? » se demande Guy Lyon Playfair. Dans la voie ouverte par son compatriote Ruppert Sheldrake, le chercheur britannique va parvenir à valider jusqu'à un certain point la *vox populi*.

Si l'on n'est pas étonné de voir les universitaires précités rejeter l'hypothèse d'un lien télépathique chez les jumeaux, on est davantage surpris de voir certains parapsychologues partager jusqu'à un certain point cette opinion. Guy Lyon Playfair consacre la première partie de son livre à effectuer le bilan des travaux consacrés aux jumeaux par des parapsychologues. Les premières recherches ont donné des résultats prometteurs, et pourtant elles ont assez vite été abandonnées. Et il semble bien que la responsabilité en incombe à Rhine et à son courant. Rhine lui-même affirmait n'avoir trouvé aucun élément tangible dans les études qu'il a conduites sur les jumeaux, mais l'enquête soigneuse de Lyon Playfair montre que Rhine et son équipe n'ont étudié en tout et pour tout que huit paires de jumeaux. De sorte que finalement les résultats négatifs allégués par les psychiatres sceptiques ou par les parapsychologues dubitatifs reposent sur des études qui n'ont pas été menées, ou qui l'ont été avec des présupposés inappropriés. Quant à la question de

savoir les raisons pour lesquelles Rhine n' a pas cherché à explorer davantage l'hypothèse de la télépathie chez les jumeaux, cela nous renvoie à un aspect significatif de l'histoire de la parapsychologie. À lire Guy Lyon-Playfair, on gagne l'impression que, par sa dimension mythologique et populaire, ce thème de recherche dérange une parapsychologie déterminée à se faire reconnaître comme une science de laboratoire à part entière.

Mais cette réserve de la parapsychologie de laboratoire n'a pas empêché certains chercheurs de commencer à explorer les expériences des jumeaux. La plus intéressante fut menée à Toronto par une équipe de psychologues conduite par Robert Sommer, Humphry Osmond et Lucille Pancyr, sur quatorze paires de jumeaux véritables, et elle aboutit à des conclusions que tous les travaux menés depuis semblent avoir confirmées – à savoir qu'il existe bien un lien télépathique chez les jumeaux, mais que ce lien n'apparaît pas chez tous les sujets et dans toutes les circonstances. La condition fondamentale qui doit être respectée est que l'on ait affaire à des jumeaux véritables (homozygotes). Il y aurait donc bien un ancrage biologique du lien télépathique chez les jumeaux ; mais cette condition, si elle est semble nécessaire, n'est pas suffisante : il faut aussi que les sujets concernés s'éprouvent comme une personne unique, soient visités par les mêmes pensées, ressentent les mêmes émotions. Enfin, certains traits de personnalité semblent favoriser les expériences télépathiques : les sujets doivent être ouverts à l'idée de la télépathie, à sa possibilité, et être extravertis. Lorsque l'on réunit toutes ces données, on doit choisir entre les cas de figure suivants : 1) les jumeaux n'ont pas plus de capacités télépathiques que les autres : ils s'imaginent qu'il en est ainsi à la suite de coïncidences qu'ils interprètent ; 2) certains jumeaux ont une tendance plus forte que la moyenne à développer un lien télépathique ; cela concerne entre 30 et 40 % d'entre eux ; mais cette tendance se révèle dans des conditions très particulières, comme les situations de crise, et on ne trouve ce lien exceptionnel que chez un petit nombre de sujets comme les deux jumeaux français étudiés par le docteur Beaume ; 3) les chercheurs qui n'ont pas repéré ce lien n'ont pas conduit les bonnes expériences : ils ont choisi les mauvais sujets et leur ont imposé de mauvaises conditions. Tout bien pesé, c'est

pour une combinaison des deux dernières hypothèses qu'opte Guy Lyon Playfair. On peut effectivement mettre en évidence un lien télépathique chez les jumeaux, mais à condition de choisir les bons sujets et de les placer dans les circonstances appropriées. Il y a là un pari, mais ce qui le légitime aux yeux de notre enquêteur, c'est le sentiment que les travaux disponibles n'ont fait qu'effleurer un immense sujet et que la littérature disponible excède totalement le domaine que les enquêtes ont jusqu'à présent circonscrit.

L'auteur consacre la dernière partie de son livre à examiner la documentation qui témoigne de cet excès. À titre d'exemple, je terminerai par l'histoire tragique de deux jumeaux roumains, Romulus et Rémus Cozma, qui dépasse tout ce que les métapsychistes les plus aguerris sont susceptibles d'accepter sans renâcler. D'après le témoignage de leur mère, ces deux frères bien nommés, nés en 1962, se signalaient depuis leur petite enfance par leur aptitude à vivre dans une fusion presque totale : tout ce qui se passait dans l'esprit de l'un semblait se répercuter dans l'esprit de l'autre. Lorsque l'un d'entre eux se blessait par exemple en jouant au football, l'autre affirmait au même moment ressentir une douleur, alors même qu'il ignorait ce qui venait d'arriver à son frère. Les deux jumeaux se sont trouvés séparés, l'un est parti vivre à Cluj et l'autre à Constanza. Un jour, Romulus tombe en faisant de l'escalade et se brise la jambe droite. Au même moment, son jumeau chute dans les escaliers et se brise également la jambe droite.

En 1987, les deux frères deviennent en même temps amoureux de deux jeunes filles nommées Monica. Rémus épouse sa Monica, mais pas son frère. Le mariage du premier n'est pas heureux ; les disputes sont fréquentes. Un soir, Rémus rentre ivre et essaie d'embrasser son épouse. Cette dernière s'empare d'un couteau de cuisine et essaie de le frapper. Rémus le lui arrache des mains et la frappe à 12 reprises, puis il va au commissariat avouer son crime. La police contacte alors sa mère, qui appelle Romulus – pour apprendre que, la veille au soir, ce dernier a également assassiné sa compagne dans d'étranges circonstances. Après être allé au cinéma, le couple s'est assis sur un banc public. Romulus a alors voulu embrasser la jeune femme. Une irrésistible impulsion de meurtre s'est alors emparée de lui et il l'a étranglée. Il affirmera plus tard aux policiers ne pas

comprendre ce geste, que rien ne motivait, et qui s'est imposé à lui. L'enquête de la police montrera que le meurtre de Rémus a probablement été commis peu de temps avant celui de Romulus...

Amplification mythologique ? Cela ne va pas de soi. Ce récit – comme le cas français décrit par le docteur Beaume, avec lequel il entre en résonance – est bien documenté et les faits sont attestés ; il est difficile de croire qu'une telle suite d'événements puisse s'expliquer par le hasard ou par la « programmation génétique » des deux frères. On ne peut pas ne pas songer, en réfléchissant à ces faits énigmatiques, aux réflexions que les anciens magnétiseurs avaient développées sur le « lien magnétique » et aux phénomènes de sympathies des douleurs sur lesquels ils s'appuyaient. Tout se passe comme si le lien magnétique était la recreation artificielle de ce que la nature produit parfois spontanément chez les jumeaux. C'est la profondeur de cette problématique qui contribue à donner toute sa dimension à l'enquête de Guy Lyon Playfair.

Préface

de Rupert Sheldrake

Comme beaucoup, je suis depuis longtemps fasciné par les histoires de télépathie entre jumeaux. Durant de nombreuses années, j'ai cherché un ouvrage qui aurait fait autorité dans ce domaine passionnant. Je l'ai enfin trouvé.

Guy Lyon Playfair est en tout point qualifié pour cette étude. À la pointe de la recherche psychique, il dispose d'un éventail de connaissances extraordinairement vaste sur ce sujet et son histoire. Ce livre synthétise les recherches menées sur les jumeaux depuis plus d'un siècle et nous présente les preuves les plus solides de télépathie entre jumeaux homozygotes, et même de télépathie en général.

Bien sûr, tous les jumeaux ne sont pas télépathes, et ceux qui le sont ne le sont pas tout le temps. Playfair montre que 30 à 35 % des homozygotes ont vécu une expérience télépathique et détermine les conditions d'apparition de tels phénomènes. Ses conclusions nous éclairent brillamment sur la nature de la télépathie en général, qui dépend des liens unissant « émetteur » et « récepteur ».

Des liens serrés propices à la télépathie se rencontrent également entre les animaux domestiques et leurs maîtres. J'ai moi-même mené une étude approfondie sur cette forme de télépathie entre une personne et un chien ou un chat (étude présentée dans mon livre *Dogs That Know When Their Owners Are Coming Home*).

Les aptitudes télépathiques de toute une gamme d'espèces animales indiquent que la télépathie serait un phénomène biologique au sens large plutôt que spécifique à l'humain. De la même façon, j'ai étudié récemment les liens télépathiques existant entre les mères et leurs nourrissons, liens puissants et relativement fréquents.

Mais, quand la relation entre un animal et son maître ne peut durer bien longtemps car la vie des chats ou des chiens est bien plus courte que la nôtre, quand la relation unissant une mère à son nourrisson ne peut de même être éternel puisque l'enfant grandit, la relation établie entre les jumeaux peut quant à elle durer toute une vie. C'est pourquoi les jumeaux constituent la meilleure opportunité d'étude de la télépathie de personne à personne.

Dans le chapitre 11, Playfair envisage le principe de non-localité de la mécanique quantique selon lequel deux systèmes liés en un point du passé conservent cette connexion à distance.

Il nous montre comment cela pourrait se révéler important dans notre compréhension de la télépathie entre jumeaux homozygotes, qui firent partie dès leur conception du même œuf fertilisé. Cette discussion nous rappelle également que le principe de connexions non locales est une partie intégrante et bien admise de l'édifice de la physique moderne. Il n'est plus le blasphème ou l'impossibilité qu'on y voyait aux grands jours du matérialisme triomphant, quand se sont développés contre la télépathie bien des préjugés toujours en vigueur. Il est tout à fait remarquable qu'un sujet aussi intéressant n'est connu que si peu d'études. La brièveté de sa synthèse par Playfair est un témoignage criant à cet égard. Mais, d'une certaine façon, le faible nombre de recherches commises en ce domaine constitue un avantage. Dans la plupart des domaines scientifiques, l'arbre cache la forêt. Il y a trop de détails à prendre en compte. Ce n'est pas le cas de la recherche sur la télépathie en général, et sur le lien jumeau en particulier. Ce domaine n'en est qu'à ses balbutiements. Ainsi, au début du XXI^e siècle, un vaste territoire inexploré s'étale devant nous, riche d'opportunités et de découvertes potentielles sur la nature de l'esprit et la nature humaine.

Playfair suggère un grand nombre de chemins d'étude, et je souhaite que son livre agisse comme le déclencheur de ses recherches trop longtemps attendues.

Introduction

de Colin Wilson

Cela pourrait sembler étrange, mais j'ai une énorme dette envers Guy Lyon Playfair, qui m'a fait mesurer l'étendue de mon ignorance du paranormal. Voilà comment cela s'est passé. Bien que le spiritisme m'ait fasciné très jeune, l'intérêt que j'y portais s'est tout simplement évaporé avant l'adolescence, lorsque j'ai commencé à étudier les sciences. À l'âge de quatorze ans, j'étais aussi sceptique qu'il est possible de l'être.

Plus tard, en 1953, alors âgé de vingt-deux ans, j'ai été emporté par cette nouvelle philosophie nouvellement importée de France en Angleterre après la guerre et qu'on appelait l'existentialisme. Elle constitua le point de départ de mon premier livre, *L'Homme en dehors* publié en 1956. Cela ne fit que renforcer mon scepticisme envers ce qu'Albert Camus appelait « les au-delà ».

Puis, en 1969, un éditeur américain me proposa d'écrire un livre intitulé *L'Occulte*. En raison de mon attitude, décrite plus haut, ce n'était pas un sujet sur lequel j'étais bien informé. De plus, et il me peïne de le dire, j'ai à peine connu les années soixante, cloîtré que j'étais dans les Cornouailles à essayer de gagner ma vie, en écrivant à plein temps, en mari et en soutien de famille. Que le monde s'était brutalement intéressé aux différents avatars du yoga, de la magie et du paranormal m'avait tout simplement échappé.

C'est en rassemblant le matériel nécessaire à l'écriture de *L'Occulte* que les choses changèrent. Ma femme me signala un passage dans le livre qu'elle lisait alors, *Left Hand, Right Hand*, l'autobiographie d'Osbert Sitwell où il décrit comment lui et quelques officiers de ses amis étaient allés consulter une chiromancienne réputée. Espérant en apprendre plus sur leur future vies amoureuses et leur avenir financier, ils furent très déconcertés par la réponse perplexe de la voyante. À chacun, elle avait dit : « Je ne comprends pas. La ligne de vie s'arrête après quelques mois, et je ne lis plus rien. » Les officiers crurent à une mauvaise excuse. Pourtant, quelques mois plus tard éclata la Première Guerre mondiale, et tous les officiers furent tués au front.

J'étais impressionné. Je savais que Sitwell était un sceptique pur et dur qui, comme son père, avait pour habitude de dévoiler les supercheries de faux médiums. J'ai continué à travailler à mon livre, déterrants de plus en plus d'histoires de ce genre, avec chacune leur parfum de vérité. Bientôt, j'acceptai l'existence de « pouvoirs paranormaux ».

Ses pouvoirs incluaient télépathie, prescience et clairvoyance, mais je continuais à douter des fantômes en particulier, et de l'esprit des morts en général. S'agissant des « poltergeists », j'étais persuadé que le chercheur freudien Nandor Fodor était tombé juste à propos de ces « bruyants fantômes » lorsqu'il avait conclu que leur cause était à chercher du côté du refoulement inconscient d'adolescents perturbés.

Résultat : je frissonne encore de honte quand je me rappelle cette fille rencontrée à la cantine de la BBC et à laquelle j'affirmai que le poltergeist qui, jour après jour, enflammait ses vêtements dans sa penderie, n'était que l'effet de son inconscient, alors que je tournais précisément une émission de télévision pour la BBC sur un cas de poltergeist.

Néanmoins, je fus suffisamment intrigué par un nouveau cas de poltergeist survenu à Pontefract, dans le Yorkshire, pour penser en tirer un livre. Ainsi, à la fin du mois d'août 1978, je décidai d'aller y voir par moi-même. Au passage, je devais intervenir à une conférence sur le paranormal tenue au Hayes Conference Centre de Swanwick, dans le Derbyshire. Ce fut un moment très important

de mon existence, car l'un de mes camarades conférenciers n'était autre que Guy Lyon Playfair.

C'était notre première rencontre. Après la conférence, je lui expliquai que je devais enquêter sur un poltergeist dans le Yorkshire et lui demanda innocemment ce qu'il pensait être la nature de ces choses. Il me répondit que personne ne le savait exactement, mais qu'une théorie qu'il avait entendue de la bouche d'une gitane lui paraissait aussi bonne que d'autres. Elle impliquait, entre autres choses, des boules d'énergie qui se condensent en flaque sur le sol.

C'était tout à fait fascinant, mais ce n'est qu'en arrivant à Pontecraft le lendemain que j'en pris pleinement conscience. J'avais demandé à l'une des personnes présentes là-bas quand tout cela avait commencé. « Eh bien, il y a bien eu ces flaques bizarres sur le sol de la cuisine... » Ce que m'avait dit Guy me revint d'un coup, et je me rendis compte qu'il en savait plus sur ces choses-là que je n'en saurais jamais.

À mon retour en Cornouailles, je me suis mis à lire tous les livres de Guy, par ordre chronologique. Il y en avait une demi-douzaine à peu près, tous des classiques de la recherche paranormale. Je n'en fus que plus impressionné quand je le rencontrai pour la deuxième fois, à Londres cette fois, et que j'enregistrai tout ce qu'il put me dire sur le paranormal et ce pourquoi cela l'intéressait. Lorsqu'il en vint à ses extraordinaires aventures au Brésil, je pus goûter enfin la vraie nature du paranormal.

Toutefois, j'étais conscient du problème que pose la transmission du message à une audience plus large, plus sceptique aussi. Tandis que nous acceptons sans rechigner l'existence des quarks, des trous noirs ou de centaines d'autres choses de ce genre dont nous n'avons pas la moindre connaissance directe, nous refusons en bloc tout ce qui nous évoque les vieilles superstitions. L'image tenace et populaire de la voyante à moitié folle, du genre de Madame Irma, nous éloigne des recherches paranormales et nous empêche de comprendre ce qui se passe vraiment dans notre univers.

Mais alors même que ces idées sont jugées déraisonnables par les lecteurs occidentaux prétendument cultivés, Guy, lui, les accueille à bras ouverts. Il les a vues à l'œuvre, en particulier au Brésil. Elles font partie de son expérience quotidienne.

Il sait de quoi il parle, ce pourquoi la lecture de ses livres fut pour moi une véritable révolution mentale. C'est un enquêteur formé à l'université, modeste et silencieux, et probablement la dernière personne dont vous penseriez qu'elle croie aux « esprits ». (Lui n'aime pas que j'emploie ce terme, et préfère celui « d'entités », car parler d'esprit les confine aux seuls esprits des morts.) Il pose le problème du paranormal – des pouvoirs psychiques, de la prescience, de la télépathie, etc. – avec une telle clarté et un tel bon sens que c'en est exaltant.

La lecture de *Les jumeaux et le mystère de la télépathie* m'a fasciné de bout en bout. Comme tous les livres de Guy, il est le fruit de beaucoup de travail et de recherches présenté dans un style facile, lisible et souvent amusant. De toute évidence, cela deviendra un classique de la recherche psychique. En raison de son sujet premier, il s'occupe surtout de télépathie, mais il se déploie également dans des domaines bien plus étranges, comme par exemple :

Un jeune homme skie dans les Alpes, tombe et se casse une jambe. Exactement en même temps, son frère jumeau, sur une autre piste, tombe et se casse une jambe, la même jambe, au même endroit, exactement en même temps. Cela paraît absurde, pourtant cela évoque une connexion sous-jacente de l'univers, inexprimable en termes de lois physiques, que Jung appelait la « synchronicité ».

Alfred Russel Wallace, contemporain de Charles Darwin et co-découvreur de la théorie de l'évolution, dit : « Si vous laissez de côté la nature spirituelle de l'Homme, ce n'est plus l'Homme que vous étudiez. » De la même manière, le regretté Glen Schaefer, professeur d'écologie physique à l'université Cranfield au Royaume-Uni est réputé avoir dit : « L'intelligence domine l'univers entier et toute l'évolution. » De telles pensées horrifieraient bien sûr la plupart des professeurs de biologie, qui les jugeraient « téléologiques », cette drôle d'idée qui consiste à assigner un « but » aux processus naturels. C'est bien pourtant à ce genre d'idées que Guy Lyon Playfair a consacré sa vie. De mon point de vue, cela le place parmi les plus grands investigateurs du paranormal de tous les temps.

1

UNE QUESTION STUPIDE

Tôt dans la matinée du 27 novembre 1975, Ross McWhirter, écrivain et personnalité télévisuelle bien connue, était abattu par deux hommes sur le pas de sa porte, à Londres. Il avait reçu une balle dans la tête, une autre dans la poitrine. Promptement amené à l'hôpital, il fut déclaré mort peu après son arrivée. Son frère jumeau Norris n'avait pas eu le temps de se rendre à son chevet. Le lendemain, le meurtre faisait la une des journaux. En effet, les McWhirter, éditeurs du *Guinness Book des records*, étaient probablement les jumeaux les plus connus du royaume après les frères Kray, célèbres criminels dont nous reparlerons.¹

Lorsque j'entendis la nouvelle à la radio, je me remémorai cette idée selon laquelle les jumeaux peuvent se transmettre à distance pensées et sentiments et me demandai si elle avait un fond de vérité. J'avais lu quelque part que la télépathie (la transmission de pensées au moyen d'un sens différent des cinq traditionnels) était chose commune entre jumeaux, tout particulièrement lors d'épisodes dramatiques ; or, considérant qu'il n'y avait guère plus dramatique qu'un meurtre, j'ai songé que nous tenions là une opportunité unique de soumettre cette idée à l'épreuve des faits.

Je ne connaissais pas Norris McWhirter et n'avais aucune envie de lui écrire afin de lui demander ce qu'il avait ressenti, s'il avait ressenti quoi que ce fût, à la mort de son frère Ross. J'ai lu, en revanche, et avec grande attention, l'hommage biographique qu'il lui rendit l'année suivante sans y trouver aucune allusion à la télépathie, si bien que je décidai d'écarter cette possibilité s'agissant de ces jumeaux

en particulier. Pourtant la chose ne cessa de me tracasser, à tel point que je demandais souvent à telle ou telle personne si elle connaissait suffisamment Norris pour se renseigner auprès de lui, lorsque la décence l'y autoriserait. Ce dernier aurait pu, pensais-je, ne pas souhaiter mentionner de telles choses dans son livre. Mais comme je ne trouvais personne de son entourage, même lointain, j'ai pensé que les choses en resteraient là.²

Heureusement, je me trompais. Plus de vingt années plus tard, j'eus un de ces coups de chance qui vous font croire à votre ange gardien. Ainsi que je le décrirai plus en détail ensuite, j'ai obtenu un témoignage de première main de la part d'une personne présente aux côtés de Norris McWhirter au moment de la fusillade et, oui, indéniablement, ce dernier avait eu une réaction, et même une réaction de grande ampleur, comme si lui-même avait été touché par une balle invisible. Ainsi, il semblait bien qu'une connexion particulière liait ces jumeaux. Je décidai qu'il était temps de mener des recherches sérieuses à ce sujet. Je publiai quatre appels à témoins, et demandais à quiconque croisait ma route s'il connaissait des jumeaux. Les premiers résultats furent décevants, car les jumeaux contactés n'avaient jamais rien expérimenté de tel. De plus, les réponses étaient au départ moins nombreuses que prévu.

Cependant, les témoignages ne tardèrent pas affluer et, peu à peu, il devint clair qu'un jumeau réagit souvent à ce qui arrive à son alter ego, presque toujours lors de circonstances douloureuses ou effrayantes, ou même de danger de mort. Voici quelques-uns des premiers cas à m'être parvenus, tous collectés à la source :

- Une mère tient dans ses bras l'un de ses enfants, encore nourrisson, lorsqu'il est soudain saisi de convulsions et crie de terreur sans raison apparente. Son frère jumeau est couché à côté d'eux, sur le ventre. Il n'émet pas un son. Son visage vire au bleu : il suffoque. La mère est convaincue que sans l'alarme donnée par le premier, elle n'aurait pas pu le sauver. Les jumeaux avaient trois jours.
- Un enfant de cinq mois se réveille sur les coups de dix heures et effraye son père par des pleurs de grande intensité, puis il arrête et se rendort soudain, au bout de quinze minutes. Dans un hôpital, à

- plusieurs kilomètres de là, on administre une douloureuse piqûre à son frère. Sa mère, à ses côtés, note l'heure : dix heures.
- La mère d'une autre paire de jumeaux de cinq mois note que, quand on pique l'un des deux, celui-ci reste tout à fait calme, tandis que l'autre hurle à toutes forces.
 - Un étudiant de l'université de New York se réveille en sursaut à six heures du matin, persuadé qu'il est arrivé quelque chose à sa sœur, en Arizona. Or une bombe avait explosé juste devant la maison de celle-ci.
 - La sœur d'une femme londonienne dont la grossesse ne se passe pas très bien appelle depuis l'Australie pour convaincre l'obstétricien de provoquer l'accouchement. « Je ne supporte plus la douleur », lui dit-elle. L'obstétricien m'affirme que le cas est fréquent avec les jumeaux.

Mon dossier s'épaississait avec les jours. Il y avait le cas de cet habitant de Manchester qui se réveilla avec un haut-le-cœur et la sensation d'avoir pris un coup sur le sommet du crâne, et qui apprit le lendemain que son jumeau était tombé sur la tête au même moment. Également ces deux frères qui partirent skier dans les Alpes, chacun sur une piste différente, et qui se cassèrent tous deux la jambe en même temps. Il y avait aussi la petite fille espagnole qui développa une rougeur sur sa main alors que sa sœur, à plusieurs kilomètres de là, se brûlait avec un fer, provoquant une rougeur identique. Il y avait enfin cette femme new-yorkaise qui tomba subitement malade, sentant qu'elle allait accoucher alors qu'elle n'attendait pas d'enfant. Sa sœur, en revanche, en attendait bien un, qui arriva à cet instant, plusieurs semaines en avance.

Cela continuait encore et encore. Les témoignages étaient nombreux, crédibles et surtout cohérents entre eux. J'entendais toujours le même genre d'histoires, et même, dans le cas du bébé bleu, deux histoires identiques jusque dans le moindre détail. Quelques-unes étaient probablement mal racontées, exagérées, voire inventées de toutes pièces ; mais toutes ? J'en doutais fort, et plus encore lorsque je pus enquêter moi-même sur certains des cas mentionnés plus haut

(et que j'aurai l'occasion de développer), et de parler longuement aux personnes concernées.

Était-il possible de nier, me demandai-je, le fait que les vrais jumeaux sont télépathes, ou du moins que certains le sont ? Apparemment, oui. Ainsi, interrogée à la télévision sur cette question, une jumelle répondit avec indignation : « Oh, voyons ! Revenez sur terre ! Si la chose était seulement possible, ne pensez-vous pas qu'on s'en serait rendu compte, depuis le temps ? Alors pourquoi poser cette question stupide ? »³

Peter Watson est tout aussi dédaigneux dans son livre traitant des recherches sur les jumeaux menées à l'université du Minnesota. « Il n'y aucune preuve », écrit-il, « pour accréditer l'idée qu'un quelconque phénomène parapsychologique [ce qui inclut la télépathie] ait lieu entre jumeaux. » Notant que « très peu d'études ont été menées, mais que toutes répondent par la négative », il conclut contre « le moindre début d'indice allant dans le sens d'une forme de communications entre jumeaux qui irait au-delà de la coïncidence. Ou, si cela existait, les jumeaux n'en auraient pas conscience. » Il ne cite aucune preuve dans son livre pour appuyer cette assertion définitive, avec laquelle, comme nous le verrons, beaucoup de jumeaux seraient en désaccord.⁴

En tant que directrice du programme du Minnesota durant de nombreuses années, le docteur Nancy Segal a dû passer une grande partie de sa vie professionnelle en compagnie de jumeaux. Pourtant, au sujet de la télépathie (qu'on appelle parfois *extra-sensory perception* en anglais, abrégé en « ESP »), elle affirme : « Il n'existe à ma connaissance aucune preuve d'ESP entre jumeaux. » Elle accorde que « parfois des jumeaux disent qu'il existe entre eux une connexion particulière », ou encore qu'on entend beaucoup parler de ce qu'elle appelle « des événements quasi ESP », mais selon elle, cela s'expliquerait par des « causes génétiques sous-jacentes »⁵.

Présent parmi les premiers chercheurs britannique à explorer ce thème, le docteur James Shields, de l'Institut psychiatrique de Londres, est prêt à aller un peu plus loin : « Même en éliminant les personnalités à tendance hystérique, il existe tant de récits d'événements quasi télépathiques qu'on peut supposer qu'il y a là plus que du simple mimétisme », écrivait-il en 1962. De mon

côté, je ne peux m'empêcher de me demander si un événement quasi ESP, ou quasi télépathique, ne serait pas tout simplement télépathique...⁶

Comment les experts parviennent-ils à rejeter ainsi d'emblée ce que tant d'autres tiennent pour acquis ? Cette question admet au moins trois réponses. J'explorerai plus tard la piste du tabou, lorsque nous en rencontrerons un. Une deuxième réponse consiste à remarquer que l'avis des experts est fortement influencé par les recherches menées à l'université du Minnesota, qui sont, ou étaient à l'origine, centrées sur le cas de jumeaux séparés à la naissance puis réunis à l'âge adulte. Leur but initial était de déterminer l'importance relative de la génétique et de l'éducation, de l'inné et de l'acquis, ce qui est d'un intérêt considérable pour la recherche en médecine et en psychologie. Or, si des jumeaux ainsi réunis sont parfaits dans ce rôle, ils sont loin de convenir lorsque les recherches portent sur la télépathie, pour une raison très simple : séparés à la naissance, alors à peine conscients, ils ne développeront aucun lien entre eux, et *a fortiori* aucun lien tant soit peu puissant. Comment pourrait-il en être autrement, quand la plupart ignorait jusqu'à l'existence de son double ?

Comme je le montre tout au long de cet ouvrage, afin qu'il y ait télépathie, jumeaux ou pas, il faut généralement qu'un lien d'un certain genre ait été établi. À de rares exceptions près, dont je parlerai plus tard, cela est impossible entre deux étrangers. En revanche, le lien unissant deux jumeaux étant parmi les plus étroits concevables, c'est là que nous trouverons le terrain le plus propice à l'étude de la télépathie.

La troisième réponse à opposer au dénigrement des experts est très simple également : le nécessaire n'a pas été fait. Nancy Segal emploie un doux euphémisme lorsqu'elle dit que les rares recherches consacrées à la télépathie jumelle (dont aucune à l'université du Minnesota, soit dit en passant) « sont tellement mal conduites qu'il est impossible d'en tirer un avis éclairé. » Nous verrons cela au chapitre 3.

De nombreuses études sur la télépathie furent entreprises depuis 1880, et pourtant, concernant la télépathie jumelle, aucune ne le fut sur un échantillon suffisamment important pour se prononcer

sérieusement, bien qu'une enquête à grande échelle de 2004 (sur laquelle je reviendrai) tende à montrer combien les cas sont répandus.

J'ai inclus dans cet ouvrage toutes les recherches de moi connues, dans le double espoir d'encourager les vocations (l'un de mes principaux objectifs), et d'éviter les erreurs du passé. Malgré son titre, ce livre est un essai sur la télépathie en général, autant, voire plus, que sur le cas jumeau. Je me suis concentré sur la connexion entre jumeaux parce qu'il reste à ce propos beaucoup de choses à dire, et que là réside, à mon avis, la clé du mystère de la télépathie, son « quand ? » et son « comment ? ». C'est au sein de ce lien particulier que le signal télépathique est pour ainsi dire le plus fort, lorsque non seulement de l'information mais aussi des émotions, des sensations physiques et même des symptômes tels que bleus et brûlures, sont transmis à distance. À de rares exceptions près, un lien d'une telle force est introuvable ailleurs. Aussi pourrions-nous dire que l'étude propre de la télépathie est l'étude de la gémellité⁷.

Malgré tout, la télépathie a-t-elle réellement de l'importance à l'ère des communications instantanées ? Je crois que oui, pour deux raisons. La première est que toute nouvelle piste de la connaissance de soi, aussi triviale ou controversée soit-elle, mérite d'être explorée en ses moindres détails. Après tout, qu'y a-t-il de plus insignifiant que la rangée de grenouilles dont Luigi Galvani excitait les nerfs un soir d'orage ? De plus infime que la pomme apocryphe qui tomba sur la tête d'Isaac Newton ? La deuxième raison est que, si la télépathie existe (et nous pourrions dire que j'ai échoué dans mon entreprise si un quelconque lecteur refermait ce livre sans en être convaincu), alors un grand nombre de nos manuels, tout particulièrement de physique et de psychologie, aura besoin d'une révision drastique. C'est ce qui explique que bien des chercheurs hésitent ne serait-ce qu'à envisager cette simple possibilité, qu'ils la bannissent sans procès. Trop nombreux sont ceux qui, parmi eux, souffrent de ce que les Grecs appelaient le misonéisme, la peur des idées nouvelles.

Bien que le mot ne fut véritablement créé qu'en 1882, la télépathie est présente depuis longtemps dans les esprits. Ainsi, au XVI^e siècle, le philosophe Cornelius Agrippa affirmait « possible que quelqu'un transmette des pensées à un autre, quelle que soit la distance qui les sépare ». Pour Paracelse, « une personne de ce côté de l'océan peut permettre à une personne de l'autre côté d'entendre ce qui se dit ici ». Francis Bacon mentionne « le lien de pensées » et propose même quelques moyens de le tester.⁸

De même, les jumeaux sont présents de longue date. Il fallut pourtant attendre 1780, du moins si j'en crois mes recherches personnelles (ce qui s'applique à toutes les affirmations de cet ouvrage), pour que quelqu'un suggère l'existence d'un lien particulier les unissant. Ce n'est pas surprenant car, avant l'avènement des médias de masse, les expériences intimes des gens ordinaires n'étaient jamais rendues publiques, sinon par la grâce des romanciers, toujours friands de ce genre de matériau brut.

Il est ainsi tout naturel de trouver la première description claire et précise d'une connexion particulière, en l'occurrence la transmission d'une sensation, dans un roman mettant en scène une paire de jumeaux.

CETTE ENTITÉ COMMUNE

« Eh bien, il a fallu un coup de scalpel pour nous séparer ; ce qui fait que, tout éloignés que nous sommes maintenant, nous avons toujours un même corps, si bien que l'impression, soit physique, soit morale, que l'un de nous éprouve a son contrecoup sur l'autre. Eh bien, ces jours-ci, sans motif aucun, j'ai été triste, morose, sombre. J'ai ressenti des serremments de cœurs cruels : il est évident que mon frère éprouve quelque profond chagrin. »

Voici comment l'un des héros des *Frères corses* d'Alexandre Dumas père (1844) parle de son jumeau, dans son cas un frère siamois dont il fut séparé avec succès. Il va peut-être un peu loin en affirmant que les jumeaux partagent toutes leurs impressions, mentales et physiques, mais comme je l'ai déjà dit, ce qu'ils se communiquent le mieux sont les mauvaises nouvelles : dépression, maladie, accidents et, bien entendu, mort. Ainsi, voilà le récit que ce même frère nous fait d'une promenade à cheval qu'il entreprit dans la campagne corse accompagné d'un ami :

« [...] j'allais visiter nos bergers du côté de Carboni, lorsqu'au moment où, après avoir regardé l'heure, je mettais ma montre dans mon gousset, je reçus un coup si violent au côté, que je m'évanouis. Quand je rouvris les yeux, j'étais couché à terre entre les bras d'Orlandini, qui me jetait de l'eau au visage. Mon cheval était à quatre pas, le nez étendu vers moi, soufflant et renâclant.

— Eh bien, me dit Orlandini, que vous est-il donc arrivé ?

— Mon Dieu, lui dis-je, je n'en sais rien moi-même ; mais n'avez-vous pas entendu un coup de feu ?

— Non.

— C'est qu'il me semble que je viens de recevoir une balle ici.

Et je lui montrais l'endroit où j'éprouvais la douleur.

— D'abord, reprit-il, il n'y a eu aucun coup de fusil ni de pistolet tiré ; ensuite, vous n'avez pas de trou à votre redingote.

— Alors, répondis-je, c'est mon frère qui vient d'être tué. »

En effet, son frère mourait à cet instant lors d'un duel aux alentours de Paris, à mille kilomètres de là. À en juger par cette histoire, si semblable à celle de Norris McWhirter, les chances paraissent grandes que Dumas fit ici ce que font souvent les romanciers : placer une expérience réelle au sein d'une œuvre de fiction. Nous savons qu'il visita la Corse au début des années 1840, et son roman contient, comme me l'a assuré ma belle-sœur corse, une description fidèle des paysages et des coutumes de l'île à cette époque. Le narrateur, qui ressemble redoutablement à Dumas lui-même, nous y présente sa rencontre avec ce jeune homme, qui à son tour lui conte le destin de son frère jumeau. Plutôt que par invention pure, il semble plus probable que Dumas soit parvenu à ce récit en ayant collecté directement ce témoignage lors de son séjour.¹

Car pourquoi, dans le cas contraire, aurait-il introduit l'idée si exotique (alors) de la télépathie jumelle, ou même de n'importe quelle forme de télépathie, dans ce qui est par ailleurs un de ses plus classiques romans d'aventures ? Rien, ou presque rien, parmi les livres imprimés à l'époque, n'aurait pu lui en souffler la notion. De plus, Dumas était un plagiaire notoire, capable de recopier des passages entiers issus d'autres plumes pour agrémenter ces propres récits, ce qui renforce ma conviction qu'il n'aurait pas hésité une seconde à réemployer l'histoire d'un autre entendue lors d'un voyage. Enfin, il est intéressant de constater qu'il ne décrit que la télépathie dont les jumeaux sont effectivement capables, quand il aurait pu, armé de sa licence poétique, créer toutes sortes de capacités mentales miraculeuses, ce dont il s'abstint. Il se borna aux faits.

Il est toutefois possible que Dumas ait entendu parler des frères siamois Chang et Eng Bunker (qui étaient en réalité chinois, mais ils avaient été élevés en Thaïlande, pays alors connu sous le nom de Siam), dont le cirque ambulante sillonnait l'Europe dans les

années 1840. Cependant, dans aucun des récits consacrés à leur triste existence, la télépathie n'est mentionnée. C'est pourquoi, tout bien pesé, je suspecte *Les Frères corses* de se fonder sur une histoire vraie.

UNE COMMUNION D'ESPRIT ADMIRABLE

Un autre écrivain populaire à l'époque était bien au courant du lien particulier unissant les jumeaux. Il s'agit de Catherine Crowe, auteure d'un livre pionnier de la recherche psychique, devenu depuis un classique du genre en langue anglaise : *The Night-Side of Nature* (1848) (*Les Côtés obscurs de la nature, ou Fantômes et voyants*, ed. Leymarie 1900). Elle note dans ce livre qu'une « admirable communion d'esprit se manifeste en général, à différents degrés, entre toutes personnes jumelles », et nous donne un exemple, malheureusement sans référence :

« Un exemple frappant de cette sorte de communion fut constaté, il n'y a pas si longtemps, chez une jeune femme, qui avait été la proie d'un effroi soudain suivi d'une crise de convulsions dont le docteur qu'on avait mandé en toute hâte jugea qu'elles ressemblaient en tout point à la lutte et aux souffrances manifestées lors d'une noyade. Plus tard, on apprit que son frère, alors à l'étranger, s'était noyé précisément à la même période. »²

Nous disposons d'un témoignage du même genre d'un autre docteur, français celui-ci : le docteur Baume, qui fut tellement intrigué par cette expérience qu'il la décrivit en détail dans une lettre destinée à une des revues scientifiques les plus prestigieuses de l'époque.³

Tout débuta à trois heures du matin, un beau jour de 1863, lorsqu'un cheminot nommé François se réveilla en sursaut après un rêve particulièrement réaliste, en criant : « J'ai attrapé le voleur ! ». Puis il se mit à sauter et danser autour de son lit. Un comportement assurément étrange... rendu plus étrange encore du fait que son jumeau, Martin, qui vivait à dix kilomètres de là, se réveilla au même moment, après le même rêve exactement, pour se comporter de manière parfaitement identique, dansant et sautant en clamant lui

aussi haut et fort qu'il avait « attrapé le voleur ». Ce fameux « voleur » désignait celui qui venait de piller leurs économies conjointes.

Plus tard le même jour, Martin, toujours très agité, sortit de chez lui pour se jeter dans la rivière. Heureusement, l'un de ses fils l'avait suivi, qui lui sauva la vie.

Des gendarmes survinrent et, sachant probablement Martin coutumier de ce genre de folies, ils l'emmenèrent à l'asile après une courte lutte que François put observer de loin. Il eut alors, suppose-t-on, l'impression qu'on accusait son frère du vol, et il plongea dans la rivière à son tour, au même endroit. Personne n'étant là pour le repêcher lui, il mourut noyé. Le docteur Baume, qui enquêta sur le cas avec toute la diligence nécessaire, nous assure que François n'avait pas été témoin de la tentative de suicide de son frère.

Martin, alors sous la surveillance du docteur, mourut trois jours plus tard. « Voilà comment deux frères décédèrent, note-t-il dans sa lettre. Leurs folies, effets d'une même cause, montraient les mêmes caractéristiques, commencèrent en même temps et auraient pu s'achever par le même suicide au même endroit. » Le docteur Baume aurait parlé à des membres des deux familles, puisqu'il affirme que les deux hommes prononcèrent exactement les mêmes phrases à la suite de leur rêve commun.

Ce cas, et le mélange de « normal » et de « pas si normal que ça » qu'il présente, sont représentatifs. Les dispositions mentales et les tendances suicidaires des jumeaux pourraient bien avoir une origine génétique, mais que dire de ce rêve partagé ? Or, les jumeaux ont bel et bien ce genre de rêves : dans un autre chapitre, nous verrons qu'une paire d'entre eux m'assure en avoir régulièrement. Il est particulièrement difficile de voir là l'effet de « causes génétiques sous-jacentes ». L'histoire de François et Martin et leur utilisation conjointe des mêmes mots, des mêmes phrases, leurs actions identiques en tout point nous suggéreraient plutôt un lien d'une autre nature : ils auraient en quelque sorte partagé le même esprit.

CADEAU SURPRISE

Le rapport du docteur Baume encouragea d'autres médecins à déclarer pareils cas concernant des jumeaux, si bien qu'il y eut un semblant d'épidémie de folie synchronisée autour du milieu du dix-neuvième siècle. Le fameux savant britannique Francis Galton fut intrigué par ces phénomènes qui le poussèrent à mener une étude de terrain, très certainement la première de son espèce.

Il écrivit des lettres à tout son entourage dans lesquelles il demandait de transmettre le questionnaire joint à toute paire de jumeaux connue. Il reçut des réponses encourageantes et publia en 1876 un court article intitulé « Histoire des jumeaux, critère d'évaluation de l'influence relative de l'inné et de l'acquis », et bien que ce fût cette influence qui l'intéressa en premier lieu, il prit la peine d'interroger ses sujets sur leur histoire personnelle. Il dénicha trente-cinq cas de « ressemblance extrême », parmi lesquels onze présentaient « des similarités dans les associations d'idée ». Il trouva des jumeaux « faisant les mêmes remarques aux mêmes occasions », ou « fredonnant la même chanson au même moment ». Il assista également à plusieurs reprises au grand classique du répertoire des jumeaux, quand l'un finit la phrase de l'autre, ce que l'on appellerait aujourd'hui de la « concordance de pensées » plutôt que de la télépathie.

L'un des cas de Galton lui donna du grain à moudre. Un homme en visite en Écosse avait décidé d'acheter un ensemble de flûtes à champagne décorées afin d'en faire présent à son frère dès son retour en Angleterre. Or, la surprise fut double, puisqu'alors son frère lui offrit exactement le même ensemble en cadeau. « D'autres anecdotes concernant ces deux frères me sont parvenues », ajoute Galton, mais il ne les détaille malheureusement pas.⁴

J'ai mentionné plus haut que les messages télépathiques entre jumeaux convoaient souvent de mauvaises nouvelles. Parfois, cependant, il ne s'agit pas d'un message spécifique, mais plutôt d'une impulsion à agir d'une certaine manière, comme dans ce cas des flûtes de champagne, ou dans celui, plus moderne, que nous fournissent Gloria Vanderbilt et Thelma Furness dans leur

autobiographie conjointe. Il s'agit là encore d'une histoire de cadeaux identiques :

« Moi, Thelma, ai acheté à Gloria pour son anniversaire une statuette représentant une danseuse en porcelaine de Dresde, que j'ai précautionneusement emballée et cachée pour que Gloria ne la voie pas. Lorsque nous avons échangé nos cadeaux, la déception que j'ai pu lire sur son visage m'a fendu le cœur. »

Bien évidemment, le cadeau de Gloria était le même (elle l'avait acheté par ailleurs dans une autre boutique, un tout autre jour), et sa déception venait du fait qu'elle crut alors que Thelma, n'en voulant pas pour elle, lui rendait son propre cadeau

Ceci était, selon Gloria, « l'un des innombrables exemples de cette étrange communion de pensées et d'expériences... ce lien psychique, cette entité commune qui constitue de bien des façons la principale influence de nos vies respectives, telles des sœurs siamoises simplement privées de jonction physique. » C'est également le parfait exemple de « l'effet Casablanca », que j'introduirai plus tard.⁵

UN LIEN NATUREL

Pour revenir à Galton, il est intéressant de constater que, alors même qu'il s'est donné tant de peine pour établir les influences respectives de la génétique (l'inné) et de l'éducation (l'acquis), il n'a pas essayé de séparer les expériences rationnelles des autres. Ainsi, l'exemple des flûtes à champagne est le seul de ce genre qu'il envisage. Nous pouvons peut-être lui pardonner en songeant que, en 1876, la télépathie (alors appelée « transmission de pensées ») n'était pas un sujet de discussion convenable, tout du moins pas entre scientifiques bien élevés.

Elle le deviendrait pourtant bientôt, en septembre de la même année, lors d'un congrès de l'élite scientifique de l'époque, la British Association for the Advancement of Science (Association britannique pour le progrès de la science), durant laquelle un jeune professeur de physique nommé William Barrett (et qui deviendrait plus tard Sir William) lut un article ayant pour titre « Quelques phénomènes associés à des pathologies de l'esprit ». Il y affirmait que certaines expérimentations personnelles sur le sujet du mesmérisme

l'avaient convaincu que « l'existence d'une idée précise dans [son] esprit avait occasionné l'image de cette même idée dans l'esprit du sujet ; il ne s'agissait pas toujours d'une image très nette, mais il était inmanquablement possible d'y reconnaître une version plus ou moins déformée de l'idée initiale. » Dans une lettre au *Times*, il mentionne spécifiquement « l'action d'un esprit sur un autre, à travers l'espace, sans intervention des sens ».⁶

Il eut plus tard quelques soucis lorsqu'il fut établi que ses sujets les plus connus, les cinq sœurs Creery, l'avaient trompé en établissant entre elles un code de communication. Voilà qui aurait pu suffire à jeter l'idée de la transmission de pensées dans les poubelles de l'histoire des sciences, si n'avait été créée en 1882 la Society for Psychical Research (SPR, Société de recherches psychiques), dont les fondateurs se hâtèrent de rassembler les preuves de ce que l'un d'eux appelait déjà « la télépathie ». Cet homme, Frederic Myers, poète et humaniste, la définissait alors comme « la transmission d'une pensée hors des canaux sensoriels connus. »

Lui et ses collègues Edmund Gurney et Frank Podmore étaient moins intéressés par les antiquités dénichées dans des salons tenus par de jeunes femmes de petite vertu que par les expériences spontanées de gens ordinaires, de toutes origines, aussi s'embarquèrent-ils dans l'écriture de milliers de lettres demandant à leurs destinataires de décrire leurs expériences psychiques diverses, tout particulièrement ce qui avait trait à la télépathie. Les témoignages s'accumulèrent. S'ensuivirent d'autres lettres plus personnelles, puis des entretiens individuels, si bien que la SPR disposa bientôt de sept cents cas d'études défiant toute explication rationnelle.

Ils reprirent également l'examen du lien jumeau là où Galton l'avait laissé. Dans leur volumineux rapport publié en 1886, ils écrivent :

« Sur la supposition selon laquelle un lien naturel crée un terrain favorable à l'influence télépathique, un groupe spécifique pourrait nous fournir un nombre disproportionné d'exemples, à savoir les jumeaux. »

En effet, c'est bien ce qu'ils trouvèrent. Les cinq cas qu'ils jugèrent suffisamment convaincants pour les publier sont, je crois, les premiers du genre à être imprimés, à l'exception bien sûr

de ceux déjà mentionnés. Que ces cinq cas concernent la mort ou son imminence poussa les auteurs à formuler l'idée, évidente aujourd'hui, que les « coïncidences gémellaires » se classent en deux catégories : les prévisibles et les imprévisibles. Dans la première, tout se passe comme si deux montres identiques étaient remontées en même temps, réglées sur la même heure, et laissées ainsi jusqu'à leur arrêt simultané. Si l'une d'elle accélérât ou ralentissait, il serait prévisible que l'autre fasse de même.

Dans le cas des jumeaux (ce qui, dans tout le reste de cet ouvrage signifiera « vrais » jumeaux, jumeaux homozygotes, sauf mention contraire), si l'un est atteint d'une maladie d'origine interne (génétique), on pourra la supposer présente chez l'autre. Cela pourrait passer pour une coïncidence remarquable, mais ce serait en réalité tout ce qu'il y a de plus normal, rationnel et prévisible. C'est ce que nous appelons aujourd'hui, je l'ai déjà mentionné, la « concordance ». Certaines coïncidences, en revanche, sont tout à fait imprévisibles. Myers et ses collègues décrivent ainsi l'exemple des flûtes à champagne comme « sortant du cadre d'une concordance physiologique pré-établie ». Les cinq cas qu'ils publièrent se classaient dans cette catégorie. L'un d'eux impliquait le révérend J. M. Wilson, mathématicien de renom, à l'époque directeur du Clifton College.

« J'étais à Cambridge... en pleine santé, je jouais au football, faisais de l'aviron et toute cette sorte d'activités ; je n'étais en aucune façon sujet d'hallucinations ou de phantasmes morbides. Un soir pourtant je me sentais très malade, fébrile, sans cause apparente. Il ne me semblait pas que ce fût un malaise physique ou un quelconque coup de froid. J'étais effrayé et incapable de le surmonter. Je me souviens d'une lutte interne : j'essayais de me concentrer sur les mathématiques, en vain. Je me convainquis alors que j'étais en train de mourir. Une peur panique me saisit ; la froideur de la mort en marche m'accablait. »

Il n'avait jamais rien ressenti de tel, et l'impression fut si vive qu'il se rendit dans la chambre d'un camarade et y demeura durant trois heures, après quoi, enfin calmé, il regagna la sienne. Le matin venu, il était en parfaite santé. Mais :

« Dans l'après-midi arriva une lettre m'informant de la mort de mon jumeau, survenue la veille au soir dans le Lincolnshire. Je suis certain de n'avoir pas

pensé à lui durant l'aventure, ni que sa présence me fut en quelque façon sensible.

Il était phthisique de longue date, mais je n'avais pas eu de nouvelle depuis quelques jours, et rien n'aurait pu m'indiquer l'imminence de son trépas. La surprise fut totale. »

Dans ce cas-là, nous constatons clairement que des émotions, plutôt que des pensées, ont été transmises. Le révérend Wilson insiste pour dire qu'il n'avait pas même vaguement songé à son frère, qu'il craignait plutôt pour sa vie à lui. Une telle confusion d'identité, d'ailleurs présente dans un autre des cas de la SPR, accrédite la thèse de « l'entité commune », pour reprendre l'expression de Gloria Vanderbilt et Thelma Furness, que soutiennent de nombreux jumeaux.

James Carroll, alors âgé d'une trentaine d'années, avait toutes les raisons d'être heureux en cette matinée de 1878. Pourtant, il ressentit soudain « une tristesse étrange », sans raison apparente. Au contraire du révérend Wilson, il songea immédiatement à son frère jumeau, à qui il décida d'écrire une lettre sur le champ. En revanche, il vécut tout comme Wilson une confusion d'identité, puisqu'il se souvint avoir dit à voix haute « Mon frère ou moi allons craquer ».

La semaine suivante, il souffrit à nouveau d'une dépression aussi soudaine que sévère, seulement interrompue par l'arrivée d'un télégramme lui annonçant que son frère se trouvait très mal et réclamait sa présence auprès de lui. Celui-ci s'éteignit deux jours plus tard, et James Carroll apprit que, alors « en grande détresse », son frère avait parlé de lui au moment de sa seconde crise de mélancolie, tandis que la première coïncidait avec le premier jour de la maladie fatale. Juste avant l'arrivée du télégramme, James avait à nouveau senti que « quelque chose risquait de lui arriver » à lui, plutôt qu'à son frère.

Dans un autre exemple impliquant un homme d'église, c'est encore une alerte ou un sentiment d'urgence qui fut transmis, de manière encore plus claire. Un jour, alors que son jumeau était en mer, le révérend A. J. Maclean fut subitement persuadé que « quelque chose était arrivé à [son] frère ». Il nota l'heure exacte (une chose que nous, chercheurs, aimerions que tout le monde fit). Par chance, son frère laissa lui aussi une preuve dans son journal de bord.

« Ce jour-là », témoigna-t-il au SPR, « une violente tempête avait démâté leur navire. Tout espoir les avait quittés. » Ils regagnèrent toutefois la terre ferme, sains et saufs.

Encore plus flagrant fut le signe reçu par cette femme dans un rêve mettant en scène la mort de son frère (jumeau hétérozygote) en Australie. Elle le vit allongé sur une voie ferrée, derrière lui se tenait une locomotive dotée d'une cheminée de forme curieuse, d'un genre inconnu d'elle. Elle précisa aussi la présence à bord du train d'un homme d'église, nommé Johnstone, dans le long récit qu'elle écrivit une semaine plus tard après qu'elle eut appris que son frère était effectivement mort tué par un train. Myers et ses collègues enquêtèrent de très près sur cette affaire, craignant qu'elle ne fût trop belle pour être vraie, mais ils furent bientôt convaincus que la rêveuse disait la vérité. Ils découvrirent que, dans la partie d'Australie où s'était joué le drame, les cheminées des locomotives à vapeur étaient bien du type décrit. De plus, un certain révérend Jonhstone était en effet à bord. Le mari, homme d'église également, témoigna que sa femme avait bien eu ce rêve le jour dit.

Un autre cas de la SPR mettait en scène une hallucination si crédible que la victime, Mr Evans, crut que son frère se tenait bel et bien devant lui, dans la fosse d'orchestre d'un théâtre de Toronto où il était en visite. Le regard de son frère, « à l'agonie, était si étrangement intense » que, dès qu'il le reconnut, il en fut « stupéfait ». D'autant plus que son frère, alors en Chine, devait mourir le soir même...

Enfin, la SPR reçut une lettre du major-général Blaksley qui leur apprit qu'un officier de ses amis annonça un beau jour que « [son] frère jumeau était mort ce matin sur son navire au large de la côte ouest-africaine, à huit heures ». L'officier ajouta qu'il tomberait lui-même malade dans peu de temps. Blaksley essaya de le convaincre qu'il s'agissait d'un rêve, mais son ami lui répondit : « Non, sa mort est certaine. Toute notre vie a existé entre nous cette communion d'esprit par laquelle tout ce qui arrive à l'un est aussitôt connu de l'autre. » Peu après, il tomba malade comme il l'avait annoncé. Puis, en temps et en heure, lui parvint la nouvelle de la mort de son frère, à l'heure prévue.⁷

DES CAPACITÉS INHABITUELLES

Les fondateurs de la SPR n'avaient plus aucun doute : la télépathie jumelle avait quelque chose de particulier. Confiants, ils décrivaient leur enquête comme « la pierre de touche d'une étude élargie qui trouverait toute son importance dans l'ère nouvelle qui se profilait », ce qui fut effectivement le cas pour la télépathie en général. Cette pierre demeure dans le jardin de qui voudrait que les preuves apparaissent d'elles-mêmes en laboratoire, plutôt que d'aller les glaner sur le terrain où elles pullulent.

Pour ce qui s'agit de la télépathie jumelle, en revanche, il fallut attendre plus de cinquante ans pour qu'une construction s'élève sur ces fondations. Et, là encore, les travaux cessèrent bien vite. Ils furent suivis d'une succession de reprises momentanées et de longues interruptions, si bien que, à la fin du vingtième siècle, le domaine était en jachère.

La première reprise parut prometteuse, car elle était le fait d'un universitaire réputé, le professeur Horatio H. Newman, directeur du département de zoologie de l'université de Chicago et auteur de la première étude majeure concernant la gémellité en tous ses aspects, et jumeau lui-même pour ne rien gâter. En 1942, il publia un livre dont une large section était consacrée à la télépathie, qu'il avait enrichie de nombreuses expériences personnelles y ressemblant étrangement.

Il avait une paire de jumeaux homozygotes (les « un-œuf », comme il les appelait) parmi ses étudiants et fit ce que peu de chercheurs semblent avoir osé faire : demander directement à des jumeaux s'ils avaient déjà vécu une expérience télépathique. Sa paire était constituée de « deux biologistes durs-à-cuire et très critiques », auxquels avait été enseigné que « l'explication naturaliste seule valait pour expliquer les phénomènes biologiques » et qu'« il est impossible d'accepter comme un fait ce qui n'a pas été prouvé expérimentalement ».

Leur réponse le surprit. Ils croyaient tout deux en une « subtile affinité liant les jumeaux homozygotes, qui permettait à l'un de savoir ce que pense l'autre. Eux-mêmes vivaient, de manière quotidienne ou presque, des épisodes accréditant l'existence d'un

mode de communication différent des modes habituels d'échanges. » Cette connexion, ajoutait-il, représentait un mystère aussi bien pour eux que pour les autres.⁸

Newman rencontra un ou deux cas qui durent le surprendre. Une jeune femme lui raconta comment elle et sa sœur révisèrent ensemble un examen, ou plutôt manquèrent de le faire correctement. En effet, très en retard dans leur planning de travail, elles avaient décidé de se partager la lecture des livres à apprendre, une moitié chacune. L'examen porta sur une question à propos de laquelle, selon son témoignage, « elle n'avait rien lu, ni discuté avec sa sœur. Pourtant, lorsqu'elle commença à y réfléchir, les réponses lui vinrent sans difficultés particulières. » Sa réponse était si semblable à celle de sa sœur que le professeur crut à la copie et les convoqua pour une explication.

Elles se tirèrent d'affaires du fait de leurs places dans la salle lors de l'examen, bien trop éloignées pour qu'elles aient pu communiquer entre elles d'une quelconque manière — d'une quelconque manière *normale*, bien sûr. J'ai moi-même reçu plusieurs témoignages similaires d'examens simultanés, dont un se déroulant durant la Première Guerre mondiale. Deux jumeaux, les généraux Félix et Théodore Bret, donnèrent des réponses à tel point semblables que le maréchal Joffre ordonna une enquête officielle, qui déclara les deux frères innocents de toute tricherie.⁹

Mais le cas le plus étrange vient de la collection Newman : un professeur se méfiait tellement d'une paire de jumeaux rendant coup sur coup des copies identiques qu'il décida de les soumettre à un examen de latin dans des salles séparées. Il pensa que la chose serait ainsi réglée. Or, elle fut très loin de l'être. (Une hypothèse populaire voudrait que l'un des jumeaux, Joe, soit le professeur Newman lui-même.)

Le jour de l'examen, le frère de Joe, à qui on avait donné l'énoncé, se tenait dans le bureau du professeur, incapable de se mettre au travail.

— Pourquoi ne commences-tu pas ? lui demanda le professeur, impatient.

— Je ne suis pas prêt, répondit le frère de Joe, boudeur.

Après un temps relativement long, à la vue du garçon qui n'avait toujours pas commencé, le professeur répéta sa question.

— Pourquoi ne commences-tu pas ? Ton frère aura fini avant que tu n'aies commencé !

Mais le garçon refusa encore une fois. À ce moment, le proviseur les interrompit. Il entra dans le bureau pour leur annoncer que, suite à un malentendu, on venait tout juste de remettre l'énoncé à Joe, qui attendait dans une autre pièce depuis une bonne demi-heure. Alors, les deux jumeaux se mirent au travail sur le champ, chacun dans une pièce et sous le contrôle constant d'un adulte. Ils finirent exactement en même temps et reprirent leur place dans la classe ensemble. Le proviseur les convoqua un peu plus tard.

« Mes garçons, leur dit-il, vos devoirs de latin sont identiques. Les mêmes mots, la même syntaxe, la même grammaire et, plus étrange encore, les mêmes erreurs. Mais je suis sûr d'une chose : vous n'avez pas triché. Cela doit être parce que vous êtes jumeaux. »

Le professeur Newman nous fournit un bon exemple d'explication toute faite destinée à réduire l'importance de ce genre de témoignages dont étaient coutumiers les scientifiques de son époque. Un collègue sceptique lui fit ainsi remarquer que ce qu'il appelait de la télépathie « en apparence » était en réalité la conséquence de l'identité des cerveaux et du système nerveux des jumeaux homozygotes. Il s'agissait de la même explication à laquelle s'accrocherait le Docteur Segal quarante ans plus tard : les fameuses causes génétiques sous-jacentes. Pourtant, si elle était valide, nous devrions constater que les jumeaux agissent exactement de la même façon dans la plupart des situations de la vie, ce qui est très loin d'être le cas.

Le sceptique utilise l'analogie des montres identiques pour bâtir son argument, comme le fit la SPR, et nous pouvons pousser cette comparaison un peu plus loin. Supposons que nous séparions nos deux montres, et que nous pulvérisions l'une d'entre elles à coups de marteau. Nous ne nous attendrions pas à ce que l'autre se brise au même moment. C'est bien pourtant ce qui arrive aux jumeaux, et ce pourquoi il est essentiel d'en savoir plus à ce sujet car, hormis

eux, rien ni personne ne manifeste avec autant de régularité ce partage de sensations à distance.

Newman achève son enquête rapide concernant la télépathie entre jumeaux par cet appel du pied direct au docteur J. B. Rhine, qui fut dans les années trente le fondateur historique du département de recherches psychiques, maintenant appelées parapsychologiques, à l'université de Duke en Caroline du Nord :

« Étant donné que tant de paires d'homozygotes semblent avoir plus de pouvoir d'intercommunication que la normale, j'aimerais suggérer au Dr Rhine et à ses associés [...] d'appliquer leurs méthodes de détection de la télépathie ou de perception extra-sensorielle sur une telle paire de jumeaux homozygotes qui prétendrait disposer de cette capacité. Une telle série d'expériences serait susceptibles, à mon avis, soit de renforcer considérablement les théories du Dr Rhine, soit de balayer à tout jamais la télépathie de l'étagère des sciences. »

ENTRE ICI, J. B. RHINE (ET SORS AUSSITÔT)

La suggestion était parfaitement raisonnable, et il est difficile d'imaginer quel parapsychologue professionnel ne serait pas intéressé par le genre de témoignages qu'avait publiés Newman. Pourtant Rhine ne le fut pas beaucoup. Plus de vingt ans après la publication des travaux de Newman, un autre ouvrage parut sous le même titre qui couvrait à peu près le même domaine et partageait son approche de la télépathie, avec peut-être un peu plus de prudence. Son auteur, le docteur Amram Scheinfeld, admettait au moins sa possibilité, et alla plus loin que Newman en approchant directement Rhine. Il avait songé que, si quelqu'un devait connaître quoi que ce fût à la télépathie gémellaire, ce serait lui.

La réponse de Rhine ne fut guère encourageante. « Bien que la croyance populaire nous mène à supposer l'existence de ce lien télépathique exceptionnel entre vrais jumeaux, nous n'avons jamais rien constaté de tel jusqu'à présent, chez aucune paire de jumeaux testée. » (Il ne semble pas avoir remarqué que l'opinion de Newman se fondait sur des preuves de première main, pas sur la croyance populaire.) Il ajouta que, malgré les témoignages entendus çà et là « d'un rapport télépathique puissant entre vrais jumeaux », il ne

pensait pas ces récits « fondamentalement différents de tous ceux impliquant une quelconque paire d'amis proches. »¹⁰

Nous pouvons pardonner à Scheinfeld d'avoir supposé que Rhine avait étudié des douzaines de jumeaux durant ces trente ans et ainsi accumulé une masse conséquente de données brutes. Mais ce n'était pas du tout le cas. L'examen de tous les numéros du *Journal of Parapsychology* qui accueille les résultats expérimentaux de Rhine depuis sa fondation en 1937, nous révèle en effet le nombre d'articles là consacrés à la télépathie jumelle : trois, en tout et pour tout.¹¹

Le premier, publié la première année, était écrit par un thésard de l'université de Fordham, et il correspond parfaitement à la description du Dr Segal : « tellement mal conduit qu'il est impossible d'en tirer un avis éclairé. » Sous le titre prétentieux et trompeur d'« Enquête expérimentale du phénomène télépathique chez les jumeaux », il était introduit par un éditorial de Rhine comme « un projet de recherche important » sur un « phénomène souvent suggéré [...] qui suscite un très large intérêt ». Pourtant, seules six paires de jumeaux y étaient étudiées, et parmi elles une seule homozygote. Aussi ses résultats ne dépassaient-ils pas le stade du hasard heureux, et l'ensemble n'était à proprement parler qu'une perte de temps pure et simple. Son seul intérêt était que l'auteur n'y citait aucune référence, laissant penser qu'il s'agissait-là de la première enquête dite expérimentale menée sur ce sujet. Installant ainsi l'idée selon laquelle la connexion télépathique entre jumeaux aurait été étudiée de près et écartée après examen, cet article causa de durables dommages aux recherches sérieuses sur la gémellité. Nous aurions pu entendre d'ici le soupir de soulagement poussé par la communauté des parapsychologues : « Ah ! Voilà qui est fait, nous pouvons maintenant nous consacrer à la vraie science. »

La deuxième étude, en 1946, s'avéra légèrement plus utile car elle montra que les membres des paires les plus intimes dessinaient mieux ce à quoi leur partenaire expérimental pensait dans une autre pièce que ceux des paires sans lien particulier. Ce n'était pas une étude portant spécifiquement sur les jumeaux mais sur les paires proches en général et, encore une fois, seule une paire de vrais jumeaux fut utilisée. Malgré cela, cette étude fut menée avec le plus

grand soin et ses résultats vont dans le sens de ma thèse : plus serré le lien, plus forte la télépathie.

Voilà tout ce que nous pouvons dire sur la participation de Rhine aux études gémellaires, hormis une note de huit lignes publiée en 1960 décrivant une expérience au cours de laquelle six paires de vrais jumeaux avaient été testées (la note ne dit pas comment ni pourquoi) sans qu'aucun résultat significatif ne fût trouvé, bien qu'une des paires ait obtenu des scores que le hasard seul ne pouvait expliquer. Nous en déduisons donc que, en 1960, le nombre total de paires de jumeaux testées dans le laboratoire de Rhine s'élevait à huit. Cet échantillon est très loin d'être suffisamment représentatif pour qu'on puisse en tirer une quelconque conclusion. De plus, Rhine n'a pas entrepris la seule chose qui importait : tester les jumeaux sur ce qu'ils font le mieux.

À la grande époque de Rhine, des années trente aux années soixante, la parapsychologie cherchait à être admise dans le cercle de la science respectable. Afin d'y parvenir et dépasser le tabou frappant tout ce qui pouvait être qualifié de psychique ou de paranormal, elle dut adopter les méthodes de la science conventionnelle. Cette approche fut payante, puisque la Parapsychological Association (des travailleurs professionnels du domaine) fut affiliée à l'American Association for the Advancement of Science (l'association américaine pour le progrès de la science) en 1969. Toutefois, ce nouveau statut poussait les chercheurs à s'intéresser plus aux statistiques qu'à la vie réelle.

Les cobayes de Rhine devaient passer des heures et des heures à deviner laquelle des cinq cartes Zener (étoile, croix, carré, cercle, vagues) était brandie de l'autre côté d'un mur. Basil Shackleton, qui prit part à une expérience britannique visant à reproduire les travaux de Rhine, reste dans les mémoires pour avoir à plusieurs reprises frappé du poing sur la table lors d'une lecture qu'il donnait à un congrès de la SPR, en criant : « Je m'ennuyais, je m'ennuyais, JE M'ENNUYAIS. »

Dans son commentaire de ce genre d'études, Mary Rosambeau, auteure d'une importante enquête sur les jumeaux que nous croiserons plus tard, note à raison que « ces études prouvent qu'il ne s'agit pas là d'un type de perception extrasensorielle présent chez

les jumeaux. Elles ne peuvent prouver en revanche l'absence chez eux d'une perception d'un autre type. »¹²

Un bon moyen d'aboutir à une preuve serait de séparer une paire et de frapper un grand coup sur la tête de l'un avec une poêle à frire. L'autre aurait alors plus de chance de réagir, je le prédis, qu'un membre quelconque du groupe de contrôle. Malheureusement, c'est ce que l'on appelle une expérience de pensée, une expérience que l'on ne peut mener, que l'on se contente d'imaginer pour bâtir un argument. Heureusement, il serait inutile de la reproduire, puisque plusieurs jumeaux malchanceux l'ont déjà vécue pour moi.

L'un d'eux est chauffeur de taxi à Manchester. Il avait raconté une expérience étrange à un de ses passagers, l'écrivain David Lorimer : il s'était couché de bonne heure un soir, mais il se réveilla en sursaut à onze heures avec la sensation qu'on lui avait administré un grand coup sur le crâne, ce qui n'était pas le cas. Le jour suivant, il appela son frère pour lui demander ce qu'il était en train de faire à onze heures du soir la veille. Sa réponse : il tombait dans l'escalier, se heurtant durement la tête.¹³

« Il semble y avoir là une connexion humaine qui nécessite un éclaircissement », commente Lorimer. Je ne peux qu'être d'accord. De plus, les tentatives d'explications ne se bousculent pas. Malgré l'échec de Rhine à mener une quelconque recherche utile au sujet hormis cette expérience de 1946, ses méthodes continuent à être appliquées par d'autres parapsychologues avec les mêmes résultats décevants, comme je le montrerai au chapitre suivant. J'ai inclus ici leurs travaux car, aussi inadéquats qu'ils furent pour la plupart, un enseignement pourra en être tiré.

Comme Kepler l'écrivait dans *Tertius Interveniens* (1610), si une poule diligente picore suffisamment longtemps le tas de fumier, elle pourrait bien trouver une perle ou même de l'or.¹⁴

Et, en effet, à peine commençons-nous à picorer sur le fumier de la littérature consacrée aux jumeaux depuis 1961, que nous tombons sur une pépite.

UNE HYPOTHÈSE INTÉRESSANTE

« Il nous faut réfléchir au meilleur moyen de sélectionner nos sujets en vue d'une expérience sur l'ESP. Nous devons pouvoir travailler dans des conditions telles qu'elles fournissent toutes les conditions d'émergence du phénomène étudié. Il est [...] inutile de tester un nouveau médicament contre la pneumonie virale sur des tuberculeux. »

Voici comment une équipe de psychologues de Toronto composée de Robert Sommer, Humphry Osmond (mieux connu pour ses recherches sur le LSD) et Lucille Pancyr, entame en 1961 son rapport concernant les travaux préliminaires à toute expérience ambitieuse sur la télépathie gémellaire. Et, bien qu'ils n'aient jamais pu mener leur propre expérience « idéale » (ni eux, ni personne) pour des raisons apparemment indépendantes de leur volonté, ce rapport recèle un véritable filon de bonnes idées.¹

Ils choisirent des jumeaux car ils savaient que l'existence d'un lien émotionnel fort est la condition *sine qua non* de la télépathie. Ils en rassemblèrent trente-cinq (quatorze paires et sept « singletons ») et commencèrent par leur demander, comme l'avait fait Newman vingt ans plus tôt, de décrire leurs expériences « quasi ESP » s'ils en avaient eues. Douze d'entre eux pensaient pouvoir communiquer avec leur frère ou leur sœur par télépathie ; plusieurs étaient même convaincus de l'avoir déjà fait. Par exemple :

« Oui, il m'a semblé que je pouvais communiquer des pensées... Lorsque mon frère était sur le point de faire quelque chose qu'il n'aurait pas dû, je pouvais communiquer avec lui par la pensée plutôt que de lui dire. »

« Je peux communiquer des idées avec un minimum d'explication. Je peux également déterminer comment mon jumeau se sent, même lorsque notre père ne le peut pas. »

« Nous pensons les mêmes choses aux mêmes moments, et je peux dire ce que ma jumelle ressent. »

« Je connais toujours son humeur sans avoir à lui parler ni même à la voir. »

« Lorsque mon frère sort, je peux imaginer ce qu'il fait et l'endroit où il se trouve, comme à cet instant, même si je ne connais pas cet endroit. »

Une jumelle mentionna un incident qui venait d'avoir lieu au moment de l'expérience. « Cette après-midi, j'allais lui demander de l'argent lorsqu'elle m'en proposa. Elle semblait savoir. » Une autre observa qu'elle et sa sœur achetaient constamment les mêmes cadeaux pour les mêmes personnes, alors qu'elles vivaient dans deux villes différentes.

Plus intéressantes encore furent les allusions à des sensations physiques échangées. Une femme se souvint ainsi de la douleur perçue lorsque sa jumelle s'était coupée ou brûlée.

Trois d'entre eux avaient ressenti rigoureusement la même chose que le Corse de Dumas à propos de son frère (« sans motif aucun, j'ai été triste, morose, sombre »).

« Je sais souvent quand quelque chose ne va pas, sans savoir quoi exactement. Je suis malheureux et sur les nerfs sans raison apparente. »

« Une fois, Carol était à Saskatoon et moi à Vancouver, et j'ai eu cette sensation vague qu'il y avait un problème. Carol [...] était malade, mais ce n'était pas très grave. »

« Un jour, je me suis senti déprimé, sans trop savoir pourquoi. Mon frère m'a appelé de l'Ontario : il était en difficulté. »

Des catégories apparaissent déjà, qui correspondent aux différentes façons dont les jumeaux expérimentent la télépathie ou la communauté de sensation, apportant de l'eau au moulin de Galton selon lequel un tiers seulement des vrais jumeaux seraient liés de cette extraordinaire manière. Cette découverte a passé l'épreuve du temps : toutes les enquêtes que j'ai pu consulter situent le pourcentage de jumeaux homozygotes présentant des dispositions pour la télépathie entre trente et quarante. Cependant,

selon certaines recherches récentes dont je parlerai plus loin, ce pourcentage serait en réalité plus élevé.

L'équipe de Toronto a certes raté de belles occasions. Pourquoi, par exemple, n'ont-ils pas demandé à celui qui prétendait savoir où était son frère « à cet instant » l'endroit en question et ce qu'il y faisait, afin de vérifier plus tard ces informations ? Mais ils ont le mérite d'avoir identifié le type de jumeaux le plus sujet à la télépathie : ils doivent être le plus identiques possibles, et de préférence se considérer comme une seule et même personne, ainsi que cela arrive parfois. Ils doivent être ouverts à l'idée de télépathie même si cela ne leur est jamais arrivé, et être doués pour la visualisation car il semblerait y avoir un lien entre l'ESP et cette capacité. (Il est maintenant bien établi que les personnalités créatives, telles que les musiciens et les artistes en général, réussissent les tests de télépathie bien mieux que les autres.)

« Notre enquête », conclut l'équipe de Toronto dans son rapport, première pierre apportée à l'édifice depuis 1886, « suggère que les jumeaux constituent une classe de personnes présentant des prédispositions à l'ESP, sur lesquelles très peu de travail, et rien de systématique, n'a été entrepris. » Cela date de 1961 et, cinquante ans plus tard, les choses n'ont pas beaucoup évolué, malgré quelques tentatives prometteuses aussitôt tuées dans l'œuf.

UNE HISTOIRE À LA UNE

En 1965, alors que personne ne manifestait l'envie de poursuivre l'effort engagé par l'équipe de Toronto, le sujet de la télépathie jumelle se retrouva sur le devant de la scène à la suite d'un article paru dans la plus prestigieuse revue scientifique américaine, *Science*, sous le titre mystérieux « Induction électro-encéphalographique extra-sensorielle entre jumeaux homozygotes ». Ses auteurs, deux ophtalmologues de Philadelphie nommés T.D. Duane et Thomas Behrendt, y affirmaient que, dans le cas de deux paires de jumeaux homozygotes étudiées composées de jeunes hommes d'une vingtaine d'années, lorsqu'on induisait un rythme alpha (une oscillation électro-encéphalographique de fréquence

comprise entre 8 et 12 Hz) dans le cerveau de l'un, le cerveau de l'autre adoptait instantanément le même rythme. L'existence de la télépathie, car c'est bien de cela qu'il était question, était-elle finalement démontrée, et dûment enregistrée ? À en juger par l'illustration qui accompagnait l'article, c'est du moins ce qu'on aurait pu penser.²

Toutefois, des problèmes demeuraient. Treize paires supplémentaires furent testées sans succès, et les lettres de reproches de lecteurs affluèrent, sur à peu près tous les fronts. L'échantillon était trop petit, les chercheurs n'avaient pas donné la durée du test, le nombre de non-jumeaux testés en même temps (le groupe de contrôle) ou encore la proportion de stimuli produisant effectivement une induction. Duane et Behrendt affirmaient qu'ils avaient répété l'expérience « plusieurs fois » avec succès, mais un lecteur courroucé voulait savoir « combien de fois exactement, ainsi que le nombre d'opportunités aux cours desquelles le signal aurait dû apparaître mais que, au contraire, il ne s'était pas manifesté ? » Le parapsychologue Charles Tart reconnut que l'article « aurait été rejeté en première lecture par les quatre journaux de parapsychologie les plus réputés. »³

Les auteurs se défendirent mollement et ce faisant ne parvinrent qu'à ternir un peu plus leur réputation. Ils admirèrent que la méthode n'était pas parfaite, mais insistèrent sur le fait que « nos recherches précédentes nous incitaient à formuler une hypothèse intéressante. Des expériences préliminaires indiquaient que nous allions dans la bonne direction. » Il y avait, disait-il, des millions de jumeaux aux États-Unis, et un grand nombre de laboratoires bien équipés. Des chercheurs qualifiés pouvaient aisément reproduire leurs expériences. Pourquoi ne le faisaient-ils pas ?

Rappelant que « seuls des résultats solides et en grand nombre prouveraient ou réfuteraient leur hypothèse », ils ajoutèrent que leur but était « de rassembler ces données », et espéraient « que d'autres en feraient autant ». Personne ne les écouta pendant un certain temps, et il sembla que Duane et Behrendt, après cette brève incursion, abandonnèrent le champs de la parapsychologie la queue entre les jambes.

Ce n'est pourtant pas la fin de l'histoire. En 1997, Lawrence Wright, journaliste au *New Yorker*, révéla que, contrairement à ce qui avait été publié à l'époque, cette expérience n'avait pas été financée par les National Institutes of Health (NIH, Instituts nationaux de la santé), mais par la CIA (utilisant probablement les NIH comme couverture). De plus, pour des raisons mystérieuses le rapport avait été classé après sa publication, si bien que Wright, ignorant que ce rapport anonyme de la CIA avait été publié par *Science* aux vu et su de tous, se débattit durant toute une année dans les méandres de la Freedom of Information Act⁴ pour en obtenir copie.⁵

Mais pourquoi diable la CIA s'intéressait-elle aux ondes cérébrales des jumeaux ? Selon Wright, l'agence aurait pu songer que des jumeaux télépathes feraient d'excellents espions. Autre piste : lorsque Lynn Schroeder et Sheila Ostrander se trouvaient en Bulgarie, où elles rassemblaient la matière de leur futur best-seller sur les recherches psychiques en pays communistes, elles apprirent que l'un des projets en cours d'étude à l'Institut de suggestologie et de parapsychologie de Sofia (cet endroit existe : j'y suis moi-même allé) ressemblait fort à l'étude publiée dans *Science*.⁶

Dans les années 1960, la CIA était plongée jusqu'au cou dans son fameux programme MK-Ultra, dévoilé en 1975, qui couvrait toute forme de manipulation mentale. L'un au moins des sous-programmes produits par MK-Ultra (le n° 136) portait sur l'ESP. Au même moment, l'agence donnait dans la désinformation à grande échelle, c'est-à-dire qu'elle menait l'ennemi à croire à toutes sortes de découvertes fantastiques afin qu'il dépense du temps et de l'argent en cherchant à les reproduire en vain. Le cas le plus classique en fut la « fuite » en février 1960, dans le *Science et Vie* français, d'un article portant sur des expériences de télépathie depuis un sous-marin américain posté sous le Pôle Nord. Il n'existe aucune preuve qu'une telle expérience ait eu lieu, mais l'Union soviétique sembla le croire. Les ondes cérébrales des jumeaux étaient-elles un autre leurre de ce genre ? Avaient-elles seulement été effectuées ? Je laisse aux théoriciens du complot le soin de résoudre cette intrigante énigme.

QUELQUES RÉACTIONS ÉVIDENTES

Les expériences de Duane et Behrendt, malgré tous leurs défauts, eurent le mérite de réveiller d'autres membres de la communauté des chercheurs et d'inspirer quelques tentatives de les reproduire (ainsi que nous le verrons plus tard, il se pourrait bien qu'ils rient les derniers). Pendant un certain temps, les travaux reprirent, et en 1967, le docteur Aristide Esser et ses collègues de l'hôpital de Rockland annoncèrent qu'ils avaient observé, « chez un sujet isolé physiquement, des réactions physiologiques au moment précis où un autre sujet était stimulé activement ». C'est très exactement ce que Duane et Behrendt disaient. L'équipe du D^r Esser mesura le volume sanguin plutôt que les ondes cérébrales, à l'aide d'un pléthysmographe. Ils avaient réuni douze volontaires dont une seule paire de vrais jumeaux (encore !), les autres étant des couples unis par des liens familiaux ou autres. Ils montrèrent à un membre de chaque paire une série de diapositives contenant des mots ou des phrases soit neutres, tels que « l'eau mouille », soit susceptibles de provoquer une réaction, tels que « les hommes sont meilleurs que les femmes ».

Hormis les jumeaux, aucune des paires ne rencontra beaucoup de succès, peut-être parce que tout cela était assez barbant. Dans le cas des jumeaux, toutefois, les auteurs publièrent le tableau complet des résultats « afin de montrer combien les réactions visibles au pléthysmographe étaient évidentes ». C'est le cas, en effet, mais là encore les critiques pourront à raison pointer du doigt la taille minuscule de l'échantillon, et exiger que l'expérience soit répliquée à grande échelle avant de tirer des conclusions.⁷

C'est à quoi quelqu'un sembla se décider enfin, en 1968, presque cent ans après que Galton avait remarqué « les similarités dans les associations d'idées entre jumeaux ».

Frank Barron, de l'université Berkeley de Californie, prit un excellent départ en envoyant 435 lettres à des jumeaux, recueillant 168 réponses. Il exclut les hétérozygotes pour réunir vingt-six paires de vrais jumeaux, le plus grand nombre atteint par une expérience sur la télépathie jumelle à cette époque. Les jumeaux étaient placés dans des pièces séparées où l'un pouvait visionner

des films susceptibles de provoquer « des réactions prononcées », tandis que l'autre était branché à un polygraphe mesurant l'activité électrodermale, la pulsation cardiaque et le rythme de la respiration. L'idée était bien sûr de déterminer si le jumeau « mesuré » réagissait à ce que son frère ou sa sœur observait. C'était une expérience bien pensée qui s'intéressait à ce que les jumeaux font le mieux, à savoir capter des émotions de forte intensité ; elle devait donc montrer une bonne fois pour toute si c'était bien le cas.

Elle échoua. Une seule et unique paire présenta des résultats positifs, l'un de ses membres ayant manifesté des réactions à trois scènes sur les huit censées en provoquer. Une autre jumelle mentionna un sentiment de « trouble profond » durant l'expérience. Elle était persuadée que sa sœur visionnait des images qui l'effrayaient, ce qui était tout à fait vrai. Toutefois, ses réactions ne furent pas mesurables.

Barron comptait mener une deuxième série d'expériences comparant les performances des cinq paires les plus réactives et des cinq paires les moins réactives, mais il renonça pour deux raisons. Tout d'abord, une seule paire était réactive. Ensuite, il constata une « résistance acharnée » (il ne précise pas contre quoi) de la part des jeunes volontaires, qui quittèrent en masse l'expérience avant les nouveaux tests. Quelque chose était allé de travers, comme nous l'indique l'aveu candide de Barron dans sa description de ce qu'il ne faut pas faire pour étudier la télépathie entre jumeaux, ni même quoi que ce soit en rapport avec l'esprit humain :

« Rétrospectivement, l'expérimentateur est convaincu que la situation expérimentale nuit à la créativité. La plupart des sujets sont remplis d'appréhension au départ, et aucun ne se met dans un état d'esprit favorisant l'intuition, la richesse imaginative et le relâchement. L'ambiance était « laborantine », les horaires nécessairement très précis, les sujets et les expérimentateurs ne se connaissaient pas et ne disposaient que de très peu de temps pour se familiariser les uns avec les autres, etc. »⁸

CHÈVRES ET MOUTONS

On ne peut que se demander par quel miracle l'expérience décrite ci-dessus a trouvé le chemin de la publication. En 1968, bien moins

qu'aujourd'hui, on ne prêtait trop d'importance aux « effets de l'expérimentateur », les nombreuses perturbations que l'expérimentateur lui-même introduit dans l'expérience par son attitude envers les participants ou autres. Certains sont évidents : si des volontaires payés au lance-pierre (lorsqu'ils sont payés) sont réunis dans une atmosphère froide et « laborantine », devant un expérimentateur tout aussi glacial qui les considère comme des numéros plutôt que des êtres humains, on ne peut s'attendre à ce qu'ils accomplissent des prouesses. Si, au contraire, ils sont traités comme des partenaires plutôt que des cochons d'Inde, les résultats ont de fortes chances d'être au rendez-vous.

Il faut également tenir compte d'une autre manière, plus subtile, par laquelle l'expérimentateur perturbe l'expérience, non par son attitude ou sa personnalité, mais par son système de croyances personnelles, qui peut le mener dans une véritable impasse. Par exemple, un scientifique qui voudrait véritablement enquêter sur la télépathie mais qui serait au fond de lui-même persuadé qu'elle n'existe pas, conduirait les expériences de telle sorte qu'elles ne feraient que confirmer cet *a priori*, pour le plus grand plaisir des sceptiques établis. À l'opposé, ceux qui, pour l'avoir eux-mêmes vécue, seraient déjà convaincus de son existence, obtiendraient des résultats confortant leur croyance. Ici, point de saint Thomas, qui ne croit que ce qu'il voit : il faut au contraire le croire pour le voir.

C'est ce qu'on appelle « l'effet mouton-chèvre », maintes fois constaté aussi bien du côté de l'expérimentateur que des sujets testés. Il fut identifié relativement tôt, en 1943, par la psychologue new-yorkaise Gertrude Schmeidler, qui prédit que les personnes acceptant l'idée de l'ESP (ou « faculté psi », comme on l'appelle maintenant), ou qui du moins lui sont ouvertes (les « moutons ») réussiraient mieux les tests psi que les personnes qui la rejettent (les « chèvres »).⁹

La plupart des recherches mentionnées jusqu'ici sentent la chèvre à plein nez, et le problème avec les résultats négatifs, aussi mauvaise que fût la méthode mise en œuvre, est qu'ils conditionnent les chercheurs à attendre d'autres résultats du même type, ce qu'ils ne manquent pas d'obtenir compte tenu des effets de l'expérimentateur. À cet égard, il est tout à fait surprenant que d'aucuns aient voulu

poursuivre les recherches sur les jumeaux psi après 1968, alors qu'il semblait clair qu'il n'y avait plus rien à attendre de ce côté-là.

Les sceptiques qui regardèrent ITV¹⁰ le 17 janvier de cette année conclurent certainement que l'expérience diffusée dans l'émission *The Frost Programme* portait le coup de grâce à l'hypothèse d'un lien particulier unissant les jumeaux. Au cours de celle-ci, quatre-vingt-cinq paires de jumeaux furent séparées, et les deux groupes s'assirent chacun d'un côté d'un grand rideau tiré, afin que les téléspectateurs puissent voir les deux groupes sans que ceux-ci ne se voient entre eux. Le présentateur, David Frost, tendit ensuite une carte à jouer, le sept de carreau, de façon à ce qu'un seul des groupes, et bien sûr les téléspectateurs, puissent la regarder. Les membres de l'autre groupe devait choisir dans un paquet complet la carte que leur jumeau discernait de l'autre côté du rideau.¹¹

Si chacune de ces 85 personnes avaient choisi une carte au hasard, 1,6 personne serait mécaniquement tombée sur la bonne. En arrondissant à l'entier le plus proche, nous trouvons 2 : c'est exactement ce qu'il se passa. Une deuxième expérience mettait en jeu des cartes Zener légèrement modifiées. Une était montrée au groupe 2, chargé de la « transmettre » au groupe 1 à travers le rideau. Parmi ceux-ci, 19 ne tirèrent aucune carte, et les 66 autres choisirent les cartes suivantes :

Vagues : 23

Lignes parallèles : 8

Carré : 16

Triangle : 6

Cercle : 13

Si seul le hasard avait joué là encore, 13 personnes auraient dû choisir le bon symbole, si bien que les vagues, bien plus choisies que le hasard ne le voudrait, semblaient être le grand gagnant. Toutefois, ce n'était pas la carte présentée au groupe 2, qui était le carré. Ces jumeaux-là n'ont donc pas réussi l'épreuve, ce que j'aurais pu prédire. En effet, je m'attendrais à ce que moins de la moitié d'un tel groupe de 85 jumeaux disposent d'une faculté psi, et encore ne seraient-ils pas meilleurs que quiconque pour deviner ainsi une carte à jouer. Je ne m'attendrais pas non plus à ce que des gens ordinaires soient capables de démontrer l'existence d'une capacité

subtile et à demi consciente comme l'est la télépathie dans un studio de télévision, même si certaines expériences télévisées impliquant des jumeaux furent de grands succès, comme nous le verrons.

En revanche, je m'attendrais à ce que les gens soient plus réceptifs à la télépathie lorsque leur esprit conscient est hors-jeu, lorsqu'ils dorment, par exemple. Dans une série bien connue d'expériences, le docteur Stanley Krippner et ses collègues du Centre médical Maïmonide de New York passèrent de nombreuses nuits blanches pour démontrer que des messages télépathiques pouvaient bel et bien être reçus durant le sommeil.

Deux de leurs sujets étaient homozygotes et, bien qu'ils ne prissent part qu'à une seule expérience (en 1968 également), le succès de celle-ci fut retentissant. Le sujet dominant fut utilisé comme émetteur : il resta éveillé toute une nuit à se concentrer sur une image choisie au hasard dès que l'équipement de surveillance indiquait que son frère, placé dans une autre pièce, rêvait.

L'image, en cette occasion, représentait une église anglicane. Les jumeaux étaient Indiens, de religion zoroastrienne. Le dormeur n'avait rien rêvé qui ressemblât à une église chrétienne, mais il se rappelait toute une série de symboles et de scènes liés aux cérémonies de sa religion, et pratiquement rien d'autre. Un juge indépendant était chargé de lire la transcription du rêve et de choisir ensuite, parmi six, l'image que l'émetteur avait eu sous les yeux. Il choisit l'église.¹²

CONCORDANCE DE PENSÉE

Après 1968, il sembla que les recherches sur la connexion gémellaire cessèrent. Le domaine était en friches et nul ne reprit les travaux, à l'exception peut-être d'une ou deux tentatives sans conviction. En 1973 par exemple, Gary A. France, de l'université d'État de l'Illinois, testa seize paires de jumeaux (dont neuf homozygotes) avec dix paires de frères et sœurs. Il comptait découvrir des « possibilités héréditaires de la faculté ESP » et cherchait à déterminer si les vrais jumeaux répondaient de la même manière au test des cartes Zener,

comme l'avaient prétendu Carroll B. Nash et D. T. Buzby dans une étude de 1965.¹³

C'est bien ce qu'ils font, en effet, et ceci fut considéré comme une preuve de ce que les psychologues appellent la « concordance de pensée » (CP), plutôt que de l'ESP. Dans une expérience plus tardive bâtie sur le même schéma, celle-ci effectuée à l'université de Bristol et publiée en 1993, la psychologue Susan Blackmore testa douze paires de volontaires (trois paires d'homozygotes, trois d'hétérozygotes et trois de simples frères et sœurs) en matière de concordance de pensée et d'ESP.

Pour simplifier un peu, afin de tester la CP, vous demandez à l'un des sujets de dessiner ce qui lui vient à l'esprit, puis vous reproduisez l'action avec l'autre membre de la même paire dans une autre pièce. L'idée est que, puisque les jumeaux homozygotes pensent de manière concordante, leurs dessins seront semblables, ce qui fut bien le cas pour une des paires dans un test sur les quatre. Contrôler l'ESP, en revanche, implique de dire à l'un ce qu'il doit dessiner, et de voir si l'autre le perçoit. Le docteur Blackmore constata que les jumeaux faisaient preuve d'une meilleure concordance que les autres, mais qu'il n'était pas plus doué pour l'ESP. Puis, commençant par affirmer que « le nombre de sujets était trop faible pour tirer une conclusion définitive », elle s'empessa de se contredire en concluant qu'il était très facile de confondre concordance de pensée et télépathie, comme lorsque des jumeaux se téléphonent au même moment, disent la même chose au même instant ou fredonnent le même air.

« Si la concordance de pensée est plus commune chez les jumeaux, ils vivront plus souvent ce genre d'expériences », expliqua-t-elle.

« Ceci peut les inciter à croire qu'ils possèdent une capacité psychique paranormale, que ce soit vrai ou non ». Mais, comme elle l'admet elle-même de bonne grâce : « cette expérience souffre de plusieurs défauts, tels que le faible nombre de sujets et la présence d'un expérimentateur unique ». Le fait que les tests ont eu lieu dans une salle de classe n'a probablement pas aidé non plus, étant donné que les sujets étaient encore tous scolarisés. Autre défaut plus gênant : il n'est pas précisé si les recommandations de l'étude de Toronto mentionnée plus haut ont présidé au choix des participants,

bien que cette étude soit présente deux fois dans les références. Un chercheur désirant obtenir un résultat négatif n'aurait pas pu concevoir meilleur expérience. Elle est d'ailleurs régulièrement brandie par les sceptiques comme preuve définitive que les jumeaux ne sont pas télépathes, bien qu'elle soit loin de convenir. Elle ne fait que redécouvrir un fait déjà bien établi : *tous* les jumeaux ne le sont pas. Le docteur Blackmore, dont l'extrême scepticisme est de notoriété publique, est également coupable de parti pris ou du moins d'avoir choisi une drôle de manière de tourner les choses lorsqu'elle affirme que l'étude d'Aristide Esser, dont nous avons parlé, « ne fournit aucune preuve de réactions simultanées chez des jumeaux », alors que c'est exactement ce qu'elle fournit ! Peut-être est-elle passée à côté du tableau complet et du commentaire d'Esser, selon lequel « les réactions visibles au pléthysmographe sont évidentes » ?¹⁴

Bien différente était l'approche adoptée par Edward A. Charlesworth, de l'université de Houston, qui se donna beaucoup de mal pour créer ce qu'il imaginait être le contexte idéal pour la télépathie, aidé de vingt jumeaux homozygotes, vingt hétérozygotes et vingt sujets témoins. Tous furent confortablement installés dans une pièce où certains purent écouter une cassette qui les encourageait à rêvasser pendant que leur binôme regardait une image peu susceptible de surgir dans leurs rêveries provoquées. Après quoi, ceux qui avaient écouté la cassette durent classer six images, depuis celle qui avait le plus de chance de leur avoir été transmise à celle qui en avait le moins. Ce classement était considéré comme réussi si l'image correcte était placée en première, deuxième ou troisième position.

Les résultats furent déconcertants. Là où le hasard aurait dû produire dix bonnes réponses sur vingt, le groupe d'homozygotes n'en obtint que sept. Les hétérozygotes, de leur côté, en décrochèrent plus du double : quinze. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Les hétérozygotes seraient-ils plus télépathes que les monozygotes ? Non, bien qu'en effet, les « faux » jumeaux puissent l'être, comme nous le verrons. Ce que montra Charlesworth, avec cet échantillon encore une fois très faible, est que la personnalité des sujets influe beaucoup plus que leur degré de similarité : les extravertis obtinrent

de bien meilleurs scores que les introvertis. C'est une importante addition aux travaux préliminaires de l'équipe de Toronto qui visaient à dessiner le portrait-robot du sujet « psi » idéal.¹³

La meilleure manière d'obtenir de bons résultats, semblait-il, était de mettre à contribution une paire de vrais jumeaux très extravertis. Aussi suis-je ravi, pour finir ce chapitre sur une note un peu plus optimiste, de présenter les travaux d'un chercheur qui se tint précisément à son programme, avec des résultats extraordinaires, publiés à l'origine dans une petite revue française.

TÉLÉPATHIE ET EUPHORIE

Au début des années quatre-vingt, un médecin de la Croix Rouge, Fabrice-Henri Robichon, lisait les travaux de J. B. Rhine et prit conscience que les recherches sur la télépathie jumelle n'avaient pas été suffisantes. Il décida donc d'y remédier et dénicha, sur son temps libre et pour son propre compte, une paire d'étudiants de vingt ans prêts à subir quelques tests. C'était peut-être la première étude de ce genre en langue française, puisqu'il ne cite aucune référence française dans son rapport publié en 1989. Il ne cite d'ailleurs qu'un seul autre chercheur, Rhine, ce qui explique sûrement pourquoi il décida d'employer la méthode des traditionnelles cartes Zener. Il en conçut un jeu dans lequel les cinq symboles étaient présentés dans des couleurs différentes : vagues bleues, étoile verte, carré noir, cercle jaune et bien sûr croix rouge. Cela rendit le jeu un peu plus animé, entraînant probablement les excellents résultats obtenus, parmi les plus remarquables jamais publiés.¹⁴

Robichon lui-même admet qu'ils sont « fort étonnants » et cite le célèbre commentaire du statisticien américain Burton H. Camps : « Si les travaux de Rhine devaient être attaqués scientifiquement, cela ne saurait être sur le terrain mathématique ». Par chance, Robichon demanda à ses sujets de remplir un questionnaire qui indiqua sans ambiguïté des personnalités très extraverties. Ses tests prirent toutefois un mauvais départ. Il avait décidé de mettre en place trois protocoles successifs : dans le premier, les jumeaux pouvaient se voir par-dessus un rideau bas qui ne cachait que le

buste et le bas du visage, ce qui leur donnait bien sûr la possibilité de tricher. Ils ne devaient cependant pas être de bons tricheurs, puisque leur résultat fut proche du hasard complet.

Dans le deuxième protocole, ils étaient séparés, de manière à exclure la possibilité de communiquer au moyen des cinq sens. Il fut confié au jumeau « récepteur » un modèle des cinq symboles, qui l'aiderait à reconnaître lequel « lui viendrait à l'esprit ». Et il faut croire que quelque chose lui vint en effet, puisque ses scores successifs furent 64 %, 92 %, 72 %, 80 % et 88 %, alors que le hasard aurait dû les situer autour de 20 %. De tels résultats furent les premiers du genre. La deuxième série, correspondant à vingt-trois bonnes réponses sur vingt-cinq, avait été réalisée « un jour où, s'étant laissés entraîner au "bar des étudiants", les jumeaux se sont présentés au test dans un état euphorique d'ébriété sommaire ! ». « Il n'est pas dépourvu de sens, note Robinchon, de penser que le cerveau, embrumé par les vapeurs de l'alcool, devient peut-être moins sélectif aux informations extérieures, tant sur le plan sensoriel que sur le plan extrasensoriel. »

Pour le troisième protocole, les conditions étaient les mêmes, si ce n'est que le récepteur ne disposait pas de modèle. Une seule série fut réalisée, pour laquelle il obtint le score de 76 %. L'un des jumeaux (et pas l'autre, note le docteur) développa par la suite une allergie cutanée qui les forcèrent à interrompre l'expérience. Avant qu'ils n'aient pu reprendre, les deux frères furent appelés sous les drapeaux, et Robichon perdit le contact.

Un intéressant détail de cette expérience extraordinaire réside dans la méthode de sélection des cartes présentées. Habituellement, le jeu est mélangé, après quoi le sujet « émetteur » pioche les cartes une à une sur le dessus du paquet, si bien qu'il ne regarde chaque carte qu'une seule fois. Ici, il était proposé à l'émetteur de choisir une carte au hasard dans le jeu mélangé, de la regarder attentivement, puis de la remettre dans le paquet, et de recommencer jusqu'à avoir observé ainsi vingt-cinq cartes. Des chercheurs sceptiques, ayant du mal à croire ces résultats, m'ont suggéré que cette façon de faire les invalidait tous ; nous pourrions plutôt dire qu'il y a là matière à les trouver d'autant plus impressionnants, car le récepteur n'avait

ainsi aucune idée du nombre total de fois où un symbole donné sortirait.

Des assertions extraordinaires réclament des preuves extraordinaires, et celles de Robichon ne sont pas parfaites. Un témoin indépendant aurait été utile, de même qu'un enregistrement vidéo. J'aurais pour ma part apprécié de connaître le passé télépathique des jumeaux, s'il existait. Mais il y a tout de même beaucoup à en apprendre. Il y a de fortes chances que les résultats soient meilleurs lorsque l'expérimentateur est véritablement curieux, qu'il met les sujets à l'aise et ne s'énerve pas de les voir arriver en « état euphorique d'ébriété sommaire ». Le docteur Robichon doit également être remercié d'avoir produit un rapport bien plus détaillé que la plupart de ses prédécesseurs.

Voilà qui conclut l'énumération de l'ensemble des enquêtes sur la télépathie jumelle publiées dans la littérature parapsychologique jusqu'au début du vingt-et-unième siècle, à l'exception d'une ou deux qui n'étaient que répétitions infructueuses et de celles dont je n'ai pas trouvé trace.

Des preuves collectées, nous pourrions tirer trois conclusions possibles.

- Les jumeaux, vrais ou faux, ne sont pas plus télépathes que quiconque (dans l'hypothèse où certains le seraient). Ils peuvent penser qu'ils le sont en raison des nombreuses coïncidences vécues, qui sont plutôt des concordances naturelles issues de leur similarité génétique.
- Certains homozygotes ont de fortes capacités psi, mais il s'agit de moins de la moitié d'entre eux et uniquement dans certaines circonstances très spécifiques telles que des crises d'un certain genre, même si un petit pourcentage pourrait être exceptionnellement doué, à la manière des jumeaux français. J'expliquerai au prochain chapitre pourquoi cela est très probablement le cas.
- Les chercheurs ont mené les mauvaises expériences. Ils se sont attendus à ce que la télépathie apparaisse à la demande, ce qui n'est en réalité pas le cas. Certains ont même entrepris des expériences délibérément conçues pour aboutir à des résultats négatifs et inciter les autres à abandonner le domaine.

Je parie personnellement sur les conclusions 2 et 3.

Enfin, voici venu le moment de décerner un collectif « Peut mieux faire » aux scientifiques et de plonger dans le monde réel, où abondent les preuves du lien jumeau, pourvu qu'on les y cherche.

NOUS SOMMES DEUX SŒURS JUMELLES

Le village de Murillo de Río Leza, à une vingtaine de kilomètres de Logroño dans le nord de l'Espagne, constitue un cadre plutôt surprenant pour l'expérience qui aboutit à la meilleure preuve à ce jour de l'existence du lien gémellique. C'était une expérience simple, peu onéreuse, qui pourrait être reproduite n'importe où en moins de deux heures, ce qui, apparemment, n'a jamais été fait.¹

En 1976, deux jumelles de quatre ans, Silvia et Marta Landa, firent la une du journal local. La raison de leur célébrité soudaine : Marta s'était brûlé la main sur un fer à repasser. Ce seul fait n'aurait normalement jamais mérité un tel intérêt bien sûr, mais, tandis qu'une cloque rouge s'était formée sur sa main, la même cloque était apparue sur la main de sa sœur Silvia, pourtant en visite chez ses grands-parents de Logroño. Elle aussi avait senti une douleur vive suite à laquelle on l'avait amenée chez le docteur qui avait appliqué une crème sur la blessure. Lorsque les deux sœurs furent réunies, leurs parents notèrent que les deux cloques étaient de même taille, au même endroit de la même main.

La famille Landa était habituée à ce genre de choses car les jumelles manifestaient depuis longtemps une exceptionnelle propension aux coïncidences. Ils l'avaient remarquée pour la première fois lors d'une visite du docteur. Marta avait une angine et beaucoup de fièvre (38,9 °C). Silvia n'avait pas l'air bien vaillante non plus, aussi le docteur prit-il sa température, qui se révéla identique au dixième

de degré près à celle de sa sœur. Ceci n'aurait guère été surprenant si quelque chose clochait aussi du côté de ses amygdales, mais le docteur dut bien constater qu'il n'en était rien.

Leur mère leur donnait toujours les mêmes médicaments, même quand l'une seulement en avait besoin, car elle était persuadée que l'autre ne tarderait pas à développer les mêmes symptômes. Encore une fois, ceci s'expliquait très bien dans le cas de maladies aux causes internes. Mais la mère avait remarqué quelque chose de plus difficile à expliquer : lorsque l'une des filles se blessait, l'autre s'en apercevait où qu'elle fût.

C'est ainsi qu'un jour, la famille rentrait chez elle lorsque Marta sauta de la voiture pour courir vers la maison, mais en chemin elle s'arrêta net et se plaignit de ne plus pouvoir bouger son pied. Or, Silvia se l'était au même moment emmêlé dans la ceinture de sécurité. Une autre fois, suite à la bêtise de l'une, la gifle qu'elle reçut déclencha les pleurs de sa sœur pourtant hors de vue.

La coupure de presse trouva son chemin jusqu'au bureau madrilène de la Société de parapsychologie espagnole, et certains de ses membres décidèrent que le cas valait une petite enquête. L'existence du lien jumeau était alors bien accepté en Espagne, mais, là comme ailleurs, personne ne s'était donné la peine de pousser plus loin l'investigation. Aussi rassemblèrent-ils une équipe de neuf psychologues, psychiatres et médecins, pas moins, qui se rendirent au domicile des Landa. Cette tentative d'étudier la télépathie dans son habitat naturel était probablement la première du genre, et l'initiative fut largement récompensée.

À peine étaient-ils arrivés qu'ils assistèrent à une scène fréquente dans la vie des jumelles, quand Marta se cogna la tête et que Silvia pleura à sa place. (Les voilà qui s'ajoutent à ma liste de participants involontaires pour cette douloureuse expérience du coup sur la tête.) Les chercheurs se mirent alors au travail et lancèrent une série de tests ingénieux, camouflés en jeux ou en examens médicaux de routine du genre que les deux sœurs devaient bien connaître. Aussi ignorèrent-elles tout du long la nature exacte de l'expérience. Marta semblait être le membre dominant du couple qu'elle formait, si bien qu'ils décidèrent de la placer en position d'émetteur. Silvia, dans le rôle du récepteur, fut amenée au premier étage en compagnie

de quelques-uns des chercheurs et de son père, tandis que Marta demeurait au rez-de-chaussée avec sa mère et le reste de l'équipe. Le tout fut dûment filmé et enregistré.

Pour le premier test, un des psychologues s'amusa avec une marionnette, ce qui donna à Marta l'occasion de constater ses talents de ventriloque. On montra dans le même temps la même marionnette à Silvia, sans qu'elle n'eût droit au petit spectacle. À un moment donné, Marta se saisit du jouet et le lança à la figure de l'expérimentateur. Silvia fit de même.

Puis une femme parmi les docteurs entama le prétendu examen en braquant une petite lumière sur l'œil gauche de Marta. Lorsqu'elle l'eut fait quatre fois de suite, Silvia se mit à battre des paupières comme pour protéger ses yeux. Le docteur passa ensuite au test du réflexe myotatique et heurta à trois reprises le genou gauche de Marta à l'aide de son marteau. Ce test fut le plus révélateur de tous, car Silvia leva la jambe gauche avec tant d'insistance que son père, qui ignorait tout de l'expérience, dut intervenir pour la maintenir en place.

Dans le test suivant, Marta se vit remettre une petite bouteille « de parfum très concentré » qu'elle dut sentir. Lorsqu'elle s'exécuta, Silvia secoua la tête et cacha son nez avec sa main. Enfin, les deux jumelles prirent part à quelques jeux. Elles durent d'abord ordonner des disques de couleur comme bon leur semblait, et elles choisirent le même ordre. On reproduisit l'exercice, mais cette fois-ci les disques colorés étaient remplacés par des cartes illustrées et numérotées de un à six. Le résultat fut particulièrement intéressant : Marta opta pour la séquence 4, 3, 1, 2, 5 et 6 ; celle de Silvia était 3, 4, 2, 1, 5 et 6. Elle avait inversé les deux premières paires par rapport à sa sœur. Cela pourrait dénoter des « jumelles miroir » : certains jumeaux se divisent plus tardivement que les autres, et lorsque la division survient dans la deuxième semaine de gestation plutôt que dans la première, les jumeaux tendent à être différemment latéralisés (l'un gaucher, l'autre droitier), ou encore à avoir la raie naturelle des cheveux située de côtés opposés. Des recherches subséquentes, dont nous parlerons plus bas, suggèrent que ces jumeaux à la division tardive seraient plus enclins à la télépathie, comme la logique le voudrait. Après tout, si deux jumeaux constituent la

même proto-personne durant douze jours, il est plus probable qu'ils soient plus finement connectés dans leur vies futures que si la séparation avait eu lieu le premier jour après fertilisation. Il est difficile de concevoir une autre raison qui expliquerait pourquoi certaines paires supposées homozygotes sont si différentes d'autres paires à certains points de vue. Nous reviendrons là-dessus.

L'équipe madrilène désigna l'expérience du réflexe myotatique comme « très positive », et toutes les autres « positives » à l'exception de la dernière, tout juste « relativement significative ». En dernier lieu, ils firent passer aux jumelles un test du Rohrschach, aussi appelé test de la tâche d'encre, qui révéla qu'elles étaient par nature hautement extravertie, comme l'étaient les jumeaux de Charlesworth et de Robichon. Une image de la paire télépathe idéale commence à émerger...

Comme de coutume, l'étude espagnole avait ses imperfections. Elle fut brève et les expériences décrites très succinctement ; l'une d'elles en trois mots seulement. Cependant, jamais étude ne nécessita tant qu'on la reproduisît. Elle confirme le fait bien établi que les enfants sont plus enclins à la télépathie que les adultes, probablement parce qu'ils n'opposent aucune résistance et considèrent comme naturelle cette faculté, avant que leurs parents et professeurs sceptiques ne la leur fassent perdre en leur expliquant qu'elle n'existe pas.

Le psychologue Ernesto Spinelli, de l'université de Surrey, testa un grand nombre de sujets enfants et adultes âgés de trois à soixante-dix ans sur leurs aptitudes à la télépathie, et conclut que, au-dessus de huit ans, les scores se rapprochaient du hasard pur, quand, avant huit ans, ils étaient situés « significativement au-dessus ». Le pic serait à trois ans, après quoi la faculté psi déclinerait pour se rapprocher du hasard autour de huit ans. Il découvrit aussi un fait surprenant : une corrélation inverse entre le développement intellectuel des enfants et leurs facultés télépathiques. Il semblerait donc que les candidats idéaux aux tests psi soient des jumeaux homozygotes extravertis de moins de huit ans et légèrement attardés.

LA TÉLÉPATHIE SAUVE DES VIES

Les jumelles Landa ne sont pas la plus jeune paire recensée capable de communiquer à distance. J'ai dans mes dossiers le cas de deux jumeaux qui en ont fait autant, alors qu'ils n'étaient âgés que de trois jours. Leur mère, Anna Powles, m'a raconté ce qui s'était passé.

« Je trouvais plus commode, la nuit, de les nourrir dans le lit. Je m'adossais à une pile d'oreillers, et ce jour-là, j'avais l'un des jumeaux en face de moi. Mon autre fils, qui ne pesait que deux kilos deux cents grammes, était allongé sur un coussin à ma gauche. Alors que j'ôtai la couche de Ricky et que je le nettoyais, il se mit à crier. C'était déjà un gentil bébé, même s'il n'avait que trois jours, tout comme son frère. Je me suis demandé : "Quel est le problème ? Tout va bien, non ? Tu as été nourri et changé" Il trembla soudain de tout son corps. Je sentis que ce n'était pas une crise ordinaire et pensai : "Les jumeaux se passent des messages". »

D'autres mères n'auraient sans doute jamais pensé à cela. Quelle chance pour Anna Powles qu'elle le fit !

« J'ai regardé en direction de Damien et, horreur ! il n'était plus là. Je me suis tourné dans tous les sens et l'ai débusqué sous les oreillers empilés derrière moi, face contre le matelas. Je l'ai attrapé par la grenouillère. Il était tout bleu, la bouche fermement close. »

Le nourrisson était en train de s'étouffer, et il ne dut son salut qu'à la vive réaction de sa mère, qui pratiqua une respiration artificielle sur le champ tandis que sa fille aînée appelait les premiers secours. Mrs Powles conclut :

« Ricky a sauvé la vie de son frère, cela ne fait aucun doute. S'il n'avait pas crié ni tremblé comme ça, je ne me serais pas inquiétée de Damien avant d'avoir fini la toilette de son frère. Il aurait alors été trop tard. »

SOMMEIL SYNCHRONISÉ

Peut-être la télépathie devrait-elle être prise plus au sérieux par certains, puisqu'elle sauve des vies ? Je n'ai pas été surpris d'apprendre que Mrs Powles avait eu elle-même de nombreuses expériences télépathiques avant cela. Elle m'a assuré par exemple qu'elle sentait toujours quand son ex-mari rentrait, bien qu'il n'eût jamais

d'horaires réguliers. (Plusieurs de mes amis m'ont dit exactement la même chose.) Elle m'a raconté plus tard cette histoire, bien plus paisible que la précédente :

« Un soir, les garçons se sont endormis sur le canapé avec moi. Ils étaient de chaque côté, moi au milieu, et ne se touchaient pas. Je me suis assis là et les ai regardés, mais au bout de dix minutes cela m'a rendu nerveuse. Quand l'un bougeait un doigt, je me tournais vers l'autre, et il bougeait le même doigt.

Cela durant dix minutes, donc. Les pieds, les mains, les pouces, peu importait ce qui bougeait d'un côté, la même chose bougeait de l'autre. Je les regarde souvent dormir, et lorsque l'un se réveille, vous pouvez être sûr que l'autre fait pareil. Je me demande, font-ils le même rêve, ou captent-ils juste leurs mouvements respectifs en dormant ? »

Une paire de jumeaux au moins partage les mêmes rêves. La mère de jumelles de sept ans me raconta que l'une d'elles lui avait raconté, la veille, dans la salle de bains, le rêve quelque peu surréaliste qu'elle venait de faire. Ce rêve, le voici :

« Je monte dans le bus et tous les passagers sont morts, je veux acheter un billet mais le chauffeur refuse parce qu'il n'a pas d'argent. Alors nous descendons et les garçons nous poursuivent dans le parc. »

Quelques minutes plus tard, sa sœur, qui n'était pas dans la salle de bains, lui a décrit exactement le même rêve. J'ai pu interroger ces jumelles deux jours après, et je leur ai demandé si elles se souvenaient de leur drôle de rêve avec le bus. Elles s'en souvenaient en effet, et m'ont répété mot pour mot le récit que m'en avait fait leur mère, à l'unisson. J'ai demandé si elles se rappelaient d'autres drôles de rêves de ce genre, et elles m'en racontèrent un autre, plutôt effrayant, dans lequel une chouette pénétrait dans leur chambre et les regardait intensément.

« Vous faites toujours les mêmes rêves ? » leur demandai-je.

« Oui ! » répondirent-elles en chœur, sans hésitation.

Combien de témoignages de ce genre ne sont-ils jamais recueillis simplement parce que personne ne les cherche ? Le spécialiste français du sommeil, Michel Jouvett, a mené beaucoup d'études sur des jumeaux, surveillant leur activité cérébrale des nuits durant, et nous dit « avoir constaté la même organisation du sommeil, pour l'essentiel. Mêmes horaires, même durée de MOR (mouvement

oculaire rapide, qui indique la phase de sommeil paradoxal et donc le rêve), etc. » Jouvett ne semble pas avoir pensé à leur demander si leurs rêves étaient identiques ; il mentionne toutefois qu'un ou deux de ses sujets lui ont spontanément déclaré que tel était le cas. Ce n'est pourtant pas compliqué de placer deux jumeaux endormis dans des pièces différentes, les réveiller tout de suite après une phase de sommeil paradoxal et leur demander de décrire le rêve qu'ils viennent de faire, comme cela est fait dans toutes les études conventionnelles sur le rêve.²

Pourtant, comme je m'en suis rendu compte encore et encore, les non-parapsychologues ne font pas ce genre de choses. C'est un tabou. Le plus proche que nous puissions trouver est une molle tentative effectuée dans le Minnesota pour étudier la communication des rêves entre jumeaux au sein d'une plus large enquête sur leurs similarités électro-encéphalographiques. Celle-ci révéla « une similarité évidente au sein d'une paire » dans les EEG (électro-encéphalogrammes) des homozygotes, tout particulièrement pour la longueur d'onde alpha (8 à 12 cycles par seconde) associée aux états mentaux favorables aux facultés psi. Les EEG des hétérozygotes ne montraient quant à eux pas plus de ressemblances que les paires témoins.

Cette découverte conduisit les chercheurs à spéculer sur une éventuelle résonance à l'œuvre et, si les ondes cérébrales pouvaient résonner entre elles, la prochaine étape, en toute logique, serait de savoir si de l'information était alors transmise. Le psychologue David Lykken surveilla une paire d'homozygotes dormant dans des chambres séparées, et de temps en temps il diffusait dans les pièces un enregistrement de chacune des jumelles prononçant le nom de sa sœur. L'idée était de déterminer si la dormeuse ainsi appelée répondrait d'une manière ou d'une autre, et il sembla bien que oui, bien que nous ne saurons jamais de quelle façon.

En effet, Lykken affirma qu'il s'agissait d'une erreur informatique (une excuse que j'ai souvent entendue lorsqu'une expérience psi paraît couronnée de succès), si bien qu'il décida de ne pas renouveler l'expérience. C'était peut-être la première et dernière fois qu'une étude de la télépathie avait lieu dans le Minnesota, et Lykken ne

parle même pas de cette expérience avortée dans son papier de 1982 résumant son travail sur la résonance et les ondes cérébrales.

Ce n'est que quinze ans plus tard que Lawrence Wright, un auteur, la mit à jour, lorsque Lykken la lui mentionna au cours d'une interview.³

La trace écrite la plus ancienne que j'ai pu découvrir ayant trait à la télépathie jumelle nous vient de John Wesley, le fondateur du méthodisme, dans une entrée de son journal datée du 2 avril 1781. C'est un exemple particulièrement étrange mais, venant d'une source à ce point irrécusable, il mérite d'être signalé. Il s'agit également d'un rêve, ou plutôt de trois. Wesley nous parle d'une personne « éminente » dont l'un des domestiques posait problème par son comportement. Celui-ci démissionna après qu'on l'eut réprimandé, mais il revint avec la promesse de mieux se tenir. Toutefois :

« Sa maîtresse rêva une nuit que cet homme lui couperait la gorge. Elle avait une jumelle avec laquelle elle entretenait une étrange union, si forte que, si l'une tombait malade ou qu'elle entraînât dans une profonde affliction, l'autre sombrait dans le même état. Cette sœur lui écrivit, depuis une partie lointaine du royaume : elle avait rêvé précisément la même chose. Elle apporta la lettre à son père... et fut surprise d'apprendre que lui aussi, la même nuit, avait été visité par un rêve du même acabit. »

Ce rêve sonne comme une scène de film d'horreur : cet homme s'introduit dans la chambre de la maîtresse, un couteau à la main, dans la ferme intention de la tuer. Par la suite, le narrateur « prit l'homme à part et l'interrogea sans ménagement ». Dans sa confession, l'homme avoua qu'il éprouvait du ressentiment et planifiait sa vengeance. « Il fut renvoyé sur le champ », dit Wesley. La télépathie aurait-elle sauvé une autre vie ?⁴

SIGNAL FORT, SIGNAL FAIBLE

Le mot « résonance » admet de nombreuses significations, l'une d'elle convoquant l'idée d'une action à distance, comme lorsqu'une corde de piano se met à vibrer au son d'un diapason. Le lien avec la télépathie n'est pas très clair (j'espère qu'il le sera un peu plus

à la fin de ce livre), aussi contentons-nous de dire pour l'instant que, de même qu'une chose ressemblant à un canard et faisant coin-coin serait probablement un canard, un phénomène analogue à une résonance pourrait bien n'être que ça.

Si c'est bien le cas, nous pouvons nous attendre à ce que de l'information soit échangée, comme nous le constatons dans le cas des vrais jumeaux, tout particulièrement en bas âges. La mère de garçons de cinq mois m'a ainsi raconté cette scène de piquêr :

« Une amie tenait Connor confortablement assis sur ses genoux, et moi de même avec Jack. Alors que le pédiatre piquait la seringue dans le bras de ce dernier, Connor cria. Jack se mit ensuite à pleurer un peu. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence, mais Connor n'avait aucune raison de se plaindre. »

Connor pouvait voir Jack, aussi avait-il pu s'effrayer qu'on enfonce une aiguille dans le bras de son frère, bien sûr, même si je doute qu'un enfant de cinq mois puisse craindre une aiguille. Nous pourrions invalider cet exemple en évoquant notre vieille amie la coïncidence s'il était unique en son genre, mais il est loin de l'être. En voici un autre dans lequel des jumeaux de moins d'un an sont cette fois hors de vue l'un de l'autre. Le premier, Paul, a été admis au Warrington Hospital, où il doit recevoir des injections intraveineuses d'antibiotiques toutes les quatre heures. Sa mère se rappelle :

« Une aiguille était plantée dans la main de Paul et une machine automatique lui inoculait lentement les antibiotiques, afin de diminuer la douleur. Cela n'avait rien d'agréable mais cela ne semblait pas le déranger outre mesure. Je suis restée à l'hôpital avec lui. Mon mari était à la maison avec Phillip. Le premier soir, les injections devaient avoir lieu à six heures, puis dix. Celle de six heures se passa sans encombre, mais celle de dix heures fut assurée par une autre infirmière qui ne se servit pas de la machine et pressa directement la seringue. Paul cria comme jamais il n'avait crié et comme il ne cria plus jamais depuis. Sous le coup de la douleur, il mit quinze minutes à se calmer.

Le matin suivant mon mari est venu à l'hôpital et je lui ai demandé si tout s'était bien passé avec les enfants, si Paul n'avait pas trop manqué à Phillip. Il m'a répondu oui, excepté sur les coups de dix heures au début du journal télévisé quand Phillip s'était brusquement réveillé en pleurant. Il était resté inconsolable et mon mari incapable de le calmer un quart d'heure durant, après quoi il s'était arrêté d'un coup et s'était endormi. Nous nous demandons souvent si Phillip a ressenti la douleur de Paul d'une manière ou d'une autre. »

À en juger par ce témoignage très précis, il semblerait bien qu'oui. Mais nous ne pouvons malheureusement pas interroger un nourrisson pour connaître sa version des faits. Heureusement, nous avons d'autres témoignages dans lesquels des enfants plus âgés sont capables de décrire les signaux de douleur ou d'alarme qu'ils perçoivent.

En voici un, tiré d'une émission radiodiffusée donnant la parole aux auditeurs, à laquelle participait un auteur, le sceptique Peter Watson. Un dénommé Ted appela le standard pour raconter l'histoire de ses jumeaux à l'antenne :

« Alors qu'ils étaient jeunes, un samedi après-midi autour de l'heure du déjeuner, l'un était à table dans la cuisine et l'autre jouait dehors. Il n'y a aucun moyen de voir ce qui se passe dans le jardin depuis notre cuisine et pourtant, nous avons entendu ce cri et Nicholas, assis devant nous, dit : "Vite ! Michael a le genou bloqué sous le portail !" En effet, Michael avait glissé et s'était retrouvé le genou coincé entre les palis. »

« Se coinent-ils souvent les genoux dans cette palissade ? » demanda le présentateur. Évidemment, si Michael était coutumier du fait, Nicholas en l'entendant crier aurait pu émettre la supposition raisonnable qu'il avait recommencé.

« Jamais, ni avant ni depuis » répondit Ted.

« Vous croyez donc à quelque chose d'étrange entre eux deux ? »

« Eh bien, je ne sais pas. Il y a une affinité, certainement, qui est... que je ne peux pas comprendre. » Cependant Peter Watson n'était guère impressionné par cette étincelle de preuve d'une forme de communication particulière entre jumeaux. « Il a pu le deviner... », dit celui-ci. « On doit toujours rester sceptique. Il savait à peu près où son frère jouait et le genre de blessures qu'il risquait. »⁵

Nous devons certainement rester sceptiques devant n'importe quelle preuve (et tout aussi sceptiques devant de telles tentatives d'explication oiseuses), mais rappelons-nous bien que ce mot vient du grec pour « examiner ».

L'authentique scepticisme consiste en un examen attentif et non un rejet *a priori*, comme semblent le croire certains sceptiques autoproclamés. Alors que les preuves s'accumulent sous la forme de témoignages identiques venus de personnes sans aucun lien entre

elles, s'éloigne la possibilité qu'il n'y ait là que coïncidences et suppositions.

Une Américaine, Mrs Laura Hesler, fut également plutôt chanceuse au jeu des devinettes :

« Nous étions toutes petites. J'étais dans la cuisine avec notre mère et d'un coup, j'ai dit : "Vite ! Elizabeth est tombée du vélo de Jack, elle s'est fait mal au genou !" Ma mère m'a suivie en toute confiance et j'ai couru au bas de la rue, car je savais pertinemment où la trouver. Elle gisait encore au sol, à l'endroit de sa chute. »⁶

Voici un autre compte rendu entendu à la radio. Il s'agit d'un échange entre le journaliste scientifique de la BBC, James Wilkinson, et des jumelles anglaises, Lorna et Madeleine Greensmith. Son intérêt principal est de contenir à la fois les témoignages de l'émetteur et du récepteur.

MG : Nous devons avoir huit ans et je jouais dans la cour avec un ami quand quelqu'un m'a poussée et j'ai heurté le mur. Ma dent s'est fendue. Pendant ce temps, Lorna déjeunait au réfectoire et elle s'est sentie soudain très anxieuse, certaine qu'il m'était arrivé quelque chose. J'avais très mal, je saignais et tout, et on m'a amenée à l'infirmerie. Lorna, malgré les efforts de nos amis pour la calmer, voulait savoir où j'étais et si tout allait bien.

LG [répondant à la question : « qu'avez vous ressenti alors ? »] : De la panique. Il n'y avait pourtant aucune raison. Je mangeais tranquillement.

JW : Êtes-vous allée chercher votre sœur ?

LG : Oui, immédiatement. Comme je ne l'ai pas trouvée tout de suite, j'étais de plus en plus persuadée que quelque chose clochait. Quand je l'ai trouvée, je me suis rendu compte que c'était bien le cas.⁷

En effet. Il est intéressant de constater que Lorna n'a ressenti aucune douleur, comme d'autres jumeaux le rapportent, de même que ses talents télépathiques ne lui furent d'aucune utilité pour trouver sa sœur. Le signal semble pouvoir être capté de bien des façons différentes, parfois très clairement, comme dans le cas de Mrs Hesler, parfois non, comme pour Lora et Madeleine, et parfois plus confusément encore, comme dans cet exemple entendu à la radio d'une femme se souvenant d'une soirée particulière :

« J'ai eu le sentiment qu'il fallait que j'appelle ma sœur et j'ai dû marcher un bon moment pour trouver une cabine téléphonique, plus d'un kilomètre, dans une partie de Londres que je ne connaissais pas. Mais lorsque je suis entrée

dans la cabine, j'ai senti que je ne pourrais pas l'appeler, que je ne serais pas assez forte pour supporter son malheur à ce moment-là, et je me suis éloignée sans téléphoner. Elle est morte, cette nuit. »⁸

Dans ce témoignage recueilli par mes soins, le signal est encore plus faible :

« Durant l'été de 1997, ma sœur Lucy alla vivre au Japon. En janvier 1999, je suis tombée enceinte, mais avant que je ne le sache moi-même, Lucy m'a appelée pour que je lui rende un étrange service. Elle m'a dit que ses seins étaient sensibles et enflés sans raison aucune, et elle voulait que je lui envoie des soutiens-gorges. Apparemment, les soutiens-gorges japonais ne conviennent pas à une Occidentale ! Elle m'a dit depuis que, plus tard la même journée, elle avait pensé soudain : "Et si Joanna était enceinte ?" Notre conversation suivante eut lieu deux jours plus tard, et j'ai pu lui confirmer que je l'étais, voilà tout. Étrange, mais vrai. »

Parfois, il n'y a tout simplement pas de signal, alors qu'on s'y serait attendu. Helen et Margaret Campbell étaient des jumelles homozygotes particulièrement ressemblantes, qui suivirent des routes différentes et affirmèrent de leur mieux leur indépendance. Helen se rappelle pourtant : « Margaret et moi étions très proches, en esprit, de temps en temps. Bien que nous étions à des centaines de kilomètres l'une de l'autre, nous achetions souvent exactement les mêmes chaussures, ou d'autres articles de ce genre. » Mais, alors que le corps de Margaret avait été retrouvé sur une plage où il gisait visiblement depuis longtemps, Helen ne se souvient d'aucune impression particulière qu'elle aurait ressentie. Pourtant sa sœur était clairement dans un état mental préoccupant, et pourrait s'être suicidée (le cas ne fut jamais résolu).⁹

SUR LES ONDES

Quand le signal est fort, cependant, il est clair que, comme le dit Mary Rosambeau après avoir examiné presque deux cents témoignage de cas de télépathie entre jumeaux :

« La douleur, la détresse et le désastre semblent provoquer les ondes que la personne sensible captera. Nous ne connaissons aucun exemple d'accès de joie soudaine coïncidant avec le gain d'un million d'euros par le jumeau. »¹⁰

En avril 2002, une banquière londonienne nommée Aily Biggs et sa sœur jumelle, le docteur Alison Armour, qui exerce en hôpital en Écosse, m'ont fourni un exemple détaillé d'une telle captation, à plein volume. Aily m'a raconté comment, adolescente, elle s'était rendue dans les collines surplombant leur ville, Greenock, afin de récolter des échantillons de sols pour un devoir d'école. La soirée venait de commencer et il y avait beaucoup de brouillard. Elle suivait la route de campagne étroite et déserte qui la ramènerait au point de rendez-vous convenu, où son père viendrait la chercher.

« Je marchais et une voiture arriva, une Viva jaune, qui me dépassa. Je n'en ai rien pensé sur le coup, mais elle revint, et encore, ce que je trouvais très étrange. J'étais très tendue, pleine d'adrénaline. Je n'avais jamais rien ressenti de tel. J'ai simplement pensé : "Cours !" et, alors que je courais avec au ventre la peur de voir revenir la voiture, je m'en souviens distinctement, j'ai aussi pensé : "Alison, si tu peux faire quelque chose, dis à papa de se dépêcher !" »

Alison était à la maison, dans la chambre qu'elle partageait avec sa sœur. Elle révisait un contrôle important. Elle était tout à son livre, quand, m'a-t-elle dit :

« L'atmosphère de la pièce changea. Comme si Aily venait d'entrer : je n'étais plus toute seule. La porte était close, mais je me rappelle avoir senti une présence à mes côtés. La sensation [nouvelle et jamais renouvelée] était effrayante. Je n'ai pas regardé, mais j'avais la nette impression qu'une forme semblable à Aily se tenait là, et avec elle le sentiment d'une vive panique : "Va chercher papa ! Va chercher papa !" J'ai su d'un coup que quelque chose n'allait pas. »

Alison ne se souvient pas exactement de ce qu'elle fit, mais Aily, si. Selon elle, la première chose que lui dit sa jumelle lorsqu'elles se trouvèrent réunies fut : « Tout ce que j'avais, c'était une portière jaune et "Dis à papa de faire vite !" ». Ce qu'il fit, fort heureusement.

Alison se souvient en revanche d'autres moments où l'une captait la douleur de l'autre. Ainsi, lors d'un jogging, elle trébucha et se foudra la cheville. Au même instant, Aily eut la sensation d'une brûlure se propageant dans le pied puis dans tout le corps. En une autre occasion se fut Alison qui ressentit une douleur inexplicable, au nez cette fois-ci. Elle comptait se coucher tôt et était au lit vers

neuf heure et demie lorsque la douleur devint si intense qu'elle se leva pour prendre un antalgique.

Pendant ce temps, à plus de cent kilomètres de là, Aily nageait dans une piscine à Édimbourg lorsqu'un autre nageur déboula du fond à toute allure et lui cogna le visage, brisant son nez au passage.

« Oui, confirme-t-elle, il devait être aux alentours de neuf heures et demie. »

LE SOMMET DE L'ICEBERG

Le lien jumeau, à travers lequel un esprit unique semble s'exprimer dans deux corps différents, va plus loin que l'expérience partagée de douleurs ou d'émotions fortes comme dans les exemples qui précèdent. Il implique également une similarité dans les goûts et les dégoûts, dans les comportements et dans les actes, comme celui de produire des copies d'examen parfaitement identiques, d'acheter la même robe ou le même cadeau, de choisir le même nom pour un chien ou même pour un enfant. Certaines de ces ressemblances s'expliquent facilement par des causes génétiques sous-jacentes : après tout, deux personnes virtuellement identiques ont de grandes chances de partager goûts et facultés. D'autres ne pourraient être que coïncidences. Reste pourtant un noyau dur de preuves, de témoignages, d'une connexion que la science en vigueur est impuissante à expliquer.

Tous les jumeaux m'ayant transmis leur histoire n'ont pas été aussi clairs et coopératifs que ceux que j'ai cités. Voici un exemple d'enquête ratée de ma part, telle qu'il y en eut beaucoup. Une amie m'avait mentionné sa rencontre avec un jumeau de son village qui semblait avoir eu une expérience proche de la télépathie, aussi l'avais-je priée d'essayer d'en savoir plus. Ce ne serait peut-être pas facile, l'avais-je prévenue. Elle répondit :

« Il affirme comme un fait que son vrai jumeau et lui ont eu à de nombreuses reprises la connaissance immédiate de la maladie ou de l'inconfort de l'autre, etc. Mais, comme tu me l'avais dit, il est très réticent à en dire plus et reste bien mystérieux à ce propos, j'ai donc abandonné la partie. »

Les preuves présentées dans cet ouvrage pourraient bien n'être que la partie émergée d'un gigantesque iceberg. La plupart n'aurait jamais été mise au jour si je n'avais rien demandé, et de nombreuses autres auraient pu être récoltées si certains jumeaux ne manifestaient pas cette attitude curieusement ambivalente à l'égard de la télépathie.

Je suis sûr qu'il y a plus de preuves que ce que les jumeaux veulent bien nous dire, ou qu'ils en ont eux-mêmes conscience. J'en ai croisés de très réticents à l'idée de parler de ce qu'ils partageaient avec leur jumeau, et je dois admettre que mes meilleures sources d'informations, et de loin, furent les mères de jeunes enfants. C'est bien naturel, car ceux-là réclament une attention constante au cours de laquelle il est peu probable que quoi que ce soit d'extraordinaire échappe à la vigilance des parents.

Les jumeaux eux-mêmes étaient moins obligeants, même si les exceptions furent heureusement assez nombreuses pour me permettre d'écrire ce livre. Bizarrement, parmi les jumeaux interrogés, ceux qui n'avaient jamais eu d'expérience télépathique furent pour la plupart ravis de me l'apprendre.

D'un autre côté, j'ai moi-même entendu une femme rejeter d'emblée la possibilité de la télépathie après qu'elle m'avait décrit ce qui ressemblait très fort à la transmission d'une douleur à distance entre elle et sa jumelle. Quand je lui ai demandé quelle autre explication pouvait bien être invoquée, elle m'a répondu, l'air de trouver ma question stupide :

« Nous sommes deux sœurs jumelles. »

UNE SORTE DE CAMOUFLAGE

« De tous les bars, de toutes les villes dans le monde, il fallait qu'elle entrât dans le mien ! »

L'EFFET CASABLANCA

Les coïncidences existent, même si elles ne sont pas toujours aussi spectaculaires que la rencontre entre Ingrid Bergman et Humphrey Bogart dans Casablanca. L'une des premières choses que nota l'équipe du Minnesota lorsqu'ils entamèrent leur étude de jumeaux séparés à la naissance puis réunis, fut que les homozygotes avaient développé entre eux bien plus de coïncidences que les autres. Ignorant pourtant l'existence de leur double jusqu'à un âge avancé, certaines paires avaient vécu en parallèle des vies presque identiques. Elles avaient des maris ressemblants, le même nombre d'enfants de chaque sexe auxquels elles donnaient souvent les mêmes prénoms, les mêmes goûts et les mêmes préférences pour tout et n'importe quoi, de la nourriture aux livres en passant par les hobbies.

Certaines avaient leurs idiosyncrasies bien particulières : ainsi d'une paire dans laquelle chaque membre devait, pour prendre un bain de mer, entrer dans l'eau à reculons. Dans une autre, chaque jumeau voulut que la porte restât ouverte durant la séance de questions. Mais les championnes toute catégorie de la coïncidence étaient les sœurs britanniques Barbara Herbert et Daphne Goodship, plus connues dans le Minnesota comme les « Sœurs-rire » en raison de leur bonne humeur et de leur joie communicative. Elles s'étaient

rencontrées pour la première fois à quarante ans, après une bataille administrative épique livrée par Barbara qui voulait connaître sa jumelle perdue de si longue date.

Lorsqu'elles comparèrent leurs formulaires, elles se découvrirent au moins trente similarités troublantes, non seulement concernant leurs goûts en matière de mode, de nourriture ou de littérature, mais également sur des événements de leurs vies respectives. Les deux avaient par exemple rencontré leurs futurs maris à l'âge de seize ans, lors d'un bal donné dans la salle des fêtes de la mairie locale. La même année, elles étaient tombées dans l'escalier, foulant leurs chevilles. Depuis, aucune ne peut descendre ne serait-ce que quelques marches sans s'accrocher à la rampe.

Une coïncidence parmi les plus spectaculaires se produisit lorsqu'on leur demanda séparément d'écrire une phrase au hasard afin de comparer leurs écritures. Comme beaucoup peut-être, elles choisirent d'écrire « *The cat sat on the mat* »¹. Enfin, c'est ce qu'elles auraient voulu écrire, puisqu'en réalité toutes deux écrivirent « *cas* » au lieu de « *cat* ». Tout au long de l'étude, l'enquêteur chargé de leur cas commenta leurs diverses réponses par ces mots : « Votre sœur a dit exactement la même chose. »

Comme Barbara Herbert me l'apprit en 2000, les coïncidences se poursuivirent. À la naissance de leurs petites-filles, les deux tricotèrent un cardigan de la même couleur selon le même patron. Elles écrivirent le même jour au même magazine féminin pour y poser la même question, sans s'être concertée le moins du monde. Lorsque Barbara s'était rendue à la gare pour accueillir la jumelle qu'elle ne connaissait pas encore, Daphne sortit du train à l'endroit précis où Barbara était stationnée. Elles n'étaient pas vêtues de la même façon ce jour-là, mais quelques semaines plus tard, Daphne arriva à une grande réunion de famille habillée d'une robe beige et d'une veste marron : tout comme Barbara.

Au cours de leurs conversations téléphoniques régulières, elles se rendent fréquemment compte qu'elles cuisinent au même moment le même plat, ou qu'elles viennent toutes deux de manger un sandwich à la sardine, de boire un verre de cidre ou autres fantaisies du même acabit. Elles ont gagné dix livres à la Loterie nationale la même semaine. Lorsque Daphne décrocha une bouteille de parfum

Avon à la tombola, Barbara fut tirée au sort dans un concours organisé par la même marque.

Pourtant, en dépit de ces coïncidences persistantes parmi lesquelles la plus étonnante, pour couronner le tout, est que leurs belles-mères s'appellent toutes les deux Maud et sont nées le même jour de la même année, cette paire d'homozygotes ne rapporte aucune expérience directe de télépathie. Par ailleurs, Barbara m'a assuré que c'était bien là la seule chose pour laquelle elle n'avait jamais été testée, au centre de recherches du Minnesota pas plus qu'ailleurs. Elles ont en revanche été soumises à des tests d'intelligence, dans le Minnesota d'abord, en Angleterre ensuite. En ces deux occasions, il fut déterminé que leur QI ne différait que d'une unité, ce qui est très intéressant étant donné qu'elles ont grandi séparément et dans des circonstances très différentes : leurs parents adoptifs n'avaient pas du tout les mêmes revenus. L'inné, dans leur cas, semble avoir pris le pas sur l'acquis.

PENSER L'IMPENSABLE

Les coïncidences sont le sujet de nombreux livres prestigieux, à commencer par ceux de Carl Gustav Jung, Arthur Koestler et Brian Inglis². Toutefois, après avoir étudié de près ces ouvrages, je ne puis que m'exclamer « comme c'est étrange ! » et m'accorder avec Inglis pour dire que « les coïncidences ne sont pas un domaine intéressant pour la recherche scientifique », pour la bonne et simple raison qu'il est impossible de prouver ou d'infirmer quoi que ce soit à leur sujet. Jung fut celui qui, malgré tout, alla le plus loin dans ce sens à travers son concept de « synchronicité », qui désigne selon lui des coïncidences qui prennent du sens en vertu « d'un principe de connexion acausal ». Il avance un argument qui s'applique à merveille à l'étude des jumeaux :

« Les coïncidences d'événements liés par le sens sont pensables comme pur hasard. Mais plus elles se multiplient et plus la concordance est exacte, plus leur probabilité diminue et plus grandit leur invraisemblance... Ce qui revient à dire qu'elles ne peuvent plus passer comme simple hasard mais doivent, vu l'absence d'explication causale, être regardées comme arrangements sensés. »³

Jung est lui-même le protagoniste d'une de ses coïncidences favorites, qu'il cite fréquemment. Il rendait visite à son mentor, Sigmund Freud, en 1909, quand ils ont eu une dispute sur les phénomènes psychiques, que Freud niait farouchement. La conversation s'échauffait et Jung avait du mal à se contenir, si bien qu'il s'échauffa littéralement lui aussi : il sentit son diaphragme qui « formait comme une voûte brûlante ». À ce moment, un craquement se produisit dans la bibliothèque, qui les effraya tous les deux.

« Voilà ce qu'on appelle un phénomène catalytique d'extériorisation », dit Jung, ce à quoi Freud répliqua : « C'est là pure sottise ! » « Mais non », protesta Jung, et pour prouver cela, il prédit que le craquement se reproduirait bientôt, ce qui ne manqua pas d'arriver. « J'ignore encore aujourd'hui d'où me vint cette certitude », dit Jung. « Mais je savais parfaitement que le craquement se reproduirait. »⁴

Ce qui est intéressant avec cette expérience (Jung en eut plusieurs autres très similaires à son domicile, dont une durant laquelle une lourde table se fendit en deux) est sa certitude qu'il y avait là plus que le hasard à l'œuvre. Exactement comme lorsqu'un jumeau affirme qu'il « savait » que son frère ou sa sœur avait un problème, comme dans ce récit envoyé par une jeune universitaire américaine :

« Je vais raconter une expérience au cours de laquelle j'ai su que ma jumelle était en danger à bien des kilomètres de là. J'étais étudiante en premier cycle à l'université de Brook, et un matin je me suis réveillé d'un profond sommeil à six heures, heure de New York. Alors qu'elle se trouvait à plus de trois mille kilomètres, j'ai crié que ma sœur avait des ennuis et j'ai raconté à ma camarade de chambre ce qu'il s'était passé.

Inquiète, j'ai appelé ma mère et j'ai appris qu'à trois heures du matin, heure de l'Arizona, une voiture piégée avait explosé devant l'appartement de ma sœur, pulvérisant ses vitres.

Ma sœur et son mari s'étaient rués hors de l'appartement. Il y a trois heures de décalage entre New York et l'Arizona. Mon réveil troublé et la certitude qu'il était arrivé quelque chose à ma sœur coïncidaient donc avec l'explosion. »

Elle eut, m'a-t-elle dit, d'autres expériences du même genre, de même que sa jumelle. Il est selon moi impossible de ne pas être convaincu par ce récit et de réduire ces événements à une simple coïncidence. Qu'aurait gagné cette femme à inventer cela, alors

qu'elle m'avait demandé de rester anonyme car, apparemment, sa carrière académique aurait pu pâtir de cette histoire ?

DES DOUTES SUBSISTENT

Même des preuves aussi solides que celle-ci ne suffisent pas aux yeux de certains. En 1987, *Newsweek* fit paraître en une un grand reportage sur les jumeaux, dans lequel les journalistes découvraient que les chercheurs recevaient au fil des années « des douzaines » d'histoires de télépathie, la plupart tournant autour de la mort, de la naissance ou de la maladie. Ils entendirent une de ces histoires de la bouche même d'un ingénieur, Donald Keith, qui leur raconta comment, alors qu'il marchait dans un couloir de son bureau à Rockville dans le Maryland, « il sentit brutalement une douleur à l'aine, comme des décharges d'électricité ». En appelant plus tard son frère, qui habitait Chicago, il apprit que celui-ci venait de se blesser un muscle de l'aine. « Mes cheveux se dressèrent sur ma tête », se souvient Donald Keith.

Les psychologues, en revanche, restèrent bien coiffés. Comme le rapportent les journalistes :

« Nancy Segal, co-directrice d'une étude de longue durée sur les jumeaux à l'université du Minnesota, affirme qu'elle « ne doute pas de la réalité de ces phénomènes [ESP], car les histoires sont trop nombreuses pour être montées de toutes pièces ». Mais elle se refuse à les qualifier de paranormaux. Elle note que les chercheurs « n'entendent jamais parler des cas où l'un des jumeaux est persuadé que l'autre gît mourant dans le caniveau, alors qu'il va très bien ». Comme les jumeaux songent l'un à l'autre plus que de simples frères et sœurs, les expériences baptisées ESP pourraient n'être que de simples coïncidences. »⁵

Le docteur Segal a raison de remarquer que l'on n'entend jamais parler de tels cas, ce qui pourrait s'expliquer très naturellement par le fait qu'ils ne se produisent jamais. J'ai régulièrement demandé à des jumeaux s'ils avaient vécu ce genre d'expérience de fausse télépathie, et à ce jour aucun n'a répondu oui. Il est ainsi temps d'abandonner cette excuse que les sceptiques extrémistes inventent pour éviter de regarder les preuves en face.

Il y a toutefois des cas tels que celui de Marcus et Alex Lewis. Marcus téléphona un jour à sa mère à deux heures du matin, simplement pour savoir comment se portait son frère jumeau.

Sa mère ensommeillée lui assura que tout allait bien, autant qu'elle le sût, et retourna se coucher. Vingt minutes plus tard, elle était à nouveau réveillée par un appel, cette fois-ci de l'hôpital l'informant que son fils Alex avait eu un grave accident de moto. Peut-être gisait-il dans le caniveau, pas tout à fait mourant, lorsque Marcus avait appelé sa mère. De combien de cas de ce genre la communauté scientifique a-t-elle besoin ?⁶

Au risque d'enfouir le lecteur sous la masse des preuves, et d'énervé ceux qui, à l'instar du regretté Sam Goldwyn, ont formé leur avis et ne veulent pas être perturbés par les faits, voici une rapide sélection de témoignages datés de la deuxième moitié du vingtième siècle et pour lesquels le hasard ne constitue pas une explication satisfaisante. Comme on pouvait s'y attendre, il s'agit toujours de douleur, de violence ou de mort subite.

– Alice Lambe de Springfield dans l'Illinois, alors âgée de vingt ans, lisait tranquillement chez elle une après-midi de 1948 lorsqu'elle sentit au côté gauche un coup si violent qu'elle tomba de sa chaise et s'évanouit. Son père l'avait entendu crier que quelque chose était arrivée à Dianne juste avant qu'elle ne perde connaissance. De fait, sa jumelle était dans un train qui venait de dérailler à plus de cent kilomètres de là, la laissant avec deux côtes fracturées sur le côté gauche.

De plus, la douleur d'Alice ne cessa pas. Elle fut incapable de se rendre à son travail durant trois semaines, soit toute la période d'hospitalisation de Dianne. Enfin la douleur s'intensifia et elle dut passer des radios qui révélèrent deux côtes fracturées, les mêmes que sa sœur, aux mêmes endroits.

– En 1975, Nita Hust, travailleuse hospitalière, eut un jour des douleurs brutales dans la jambe gauche et découvrit que ce côté de son corps était couvert de bleus. La surveillante générale de l'hôpital en constata l'apparition spontanée. À peu près en même temps, la sœur jumelle de Nita, Nettie Porter, était victime

d'un accident de voiture à sept cents kilomètres de là, qui lui occasionna des contusions similaires sur les mêmes zones.

- Le cas le plus triste me fut décrit par une femme australienne, Joyce Crominski. J'aurais eu du mal à la croire si elle ne l'avait elle-même couché par écrit et envoyé à un magazine. Ce n'était pas le genre d'histoire que quelqu'un aurait un intérêt quelconque à inventer s'agissant de sa propre famille. Cela concernait ses sœurs, deux jumelles nommées Helen et Peg, décédées à quelques minutes d'intervalle dans des circonstances très inhabituelles, dues là encore à un accident de la route. Peg mourut dans l'ambulance qui l'amenait à l'hôpital, la poitrine écrasée par le volant, tandis qu'Helen s'éveillait soudain en hurlant que sa poitrine la faisait souffrir. Elle fut également évacuée en toute hâte vers un hôpital, mais, tout comme sa sœur, le transport lui fut fatal.⁷
- *A contrario*, voici un témoignage daté de 1980 qui pourrait fournir des preuves contre l'existence de la télépathie. George et Stephen Youngblood partirent un jour à moto dans des directions opposées mais, après quelques virages sur les petites routes du Missouri, ils se retrouvèrent brusquement, en collision frontale. Stephen fut tué sur le coup. Si nous nous demandions pourquoi aucun des deux ne perçut leur dangereuse proximité, souvenons-nous qu'un message télépathique, afin d'être reçu, exige invariablement ou presque que le récepteur soit très détendu, et non juché sur une moto fonçant à toute allure.⁸
- Enfin, un cas que me rapporta en 1999 un obstétricien, que j'ai évoqué au chapitre 1. Il avait décidé de pratiquer une césarienne sur une de ses patientes, entrée dans une phase de travail difficile et douloureuse, quand la sœur de celle-ci appela depuis l'Australie pour le prier d'opérer le plus vite possible, car, lui dit-elle, « la douleur est intenable ». Elle savait sa jumelle enceinte, comme j'ai pu le déterminer, mais n'avait pas connaissance de la nécessité d'une opération. Le médecin reçut plus tard une lettre de remerciements de sa part. Selon lui, la chose était plutôt normale, entre jumelles.

Pouvons-nous pourtant être certain qu'il s'agit bien, dans tous ces cas, de télépathie ? Il est assez fréquent d'entendre des histoires

de douleurs transmises, particulièrement lors d'accouchements, par des jumeaux hétérozygotes, de simples frères et sœurs et même des époux : un homme que je connais bien m'en a donné l'exemple. Lui connaissait bien sûr la date prévue pour l'accouchement de sa femme, mais nous connaissons au moins un cas bien documenté dans lequel une jumelle n'en avait aucune idée : celui de Gloria Vanderbilt et Thelma Furness, dont j'ai déjà mentionné les cadeaux identiques.

Lady Furness était en Europe lorsqu'elle attendait son enfant, Gloria à New York. Le bébé était attendu pour le mois de mai et Gloria avait prévu de rendre visite à sa sœur à ce moment-là. Mais à la fin mars, alors qu'elle sortait déjeuner, Gloria développa « des douleurs abdominales si violentes [qu'elle] demanda à [sa] bonne d'annuler son rendez-vous. » Elle se souvient lui avoir dit : « Si la chose n'était pas impossible, je jurerais être enceinte ». Elle prit un sédatif et s'endormit pour quelques heures. À son réveil, tout était rentré dans l'ordre. Elle découvrit bien vite la cause de ses douleurs : sur la table se trouvait un télégramme de Lord Furness annonçant la naissance prématurée de son fils.⁹

Il ne peut s'agir ici de suggestion, alors pourquoi devrions-nous supposer que c'est jamais le cas ? Pourquoi les histoires de cadeaux ou de copies d'examens identiques seraient-elles dues à des « causes génétiques sous-jacentes » ou tout autre jargon sans aucune portée explicative ? Il pourrait sembler normal que des jumeaux s'offrent les mêmes présents, puisqu'ils doivent bien savoir que l'autre aimera ce qu'ils aiment eux-mêmes, mais il y a un nombre incalculables de choses que chacun aurait plaisir à donner ou à recevoir. Il paraît impensable que, parmi tous les cadeaux de toutes les boutiques de la ville, les jumeaux choisissent les mêmes, invariablement.

Ils recommencèrent, en décembre 2001. À la veille de Noël, j'ai participé à une émission de radio présentée par Uri Geller durant laquelle j'ai mentionné mes recherches sur les jumeaux, et prédit que certains recevraient les mêmes cadeaux le lendemain. J'ai même dû dire que la période de Hanoucca s'étant achevée la semaine précédente, des jumeaux juifs en avaient peut-être déjà fait l'expérience. Or, à son retour de l'émission, Uri reçut l'appel d'un ami belge auquel il parla de ma prédiction. « Ah oui », répondit

l'ami, « mes fils sont jumeaux, et c'est exactement ce qu'il s'est passé ! ». L'un d'eux, à Tel Aviv, avait fouiné sans succès dans deux boutiques sans dénicher le présent idéal pour son frère. Il s'était donc rendu dans une troisième, où il avait choisi un portefeuille parmi une sélection de sept ou huit modèles de couleurs différentes. Exactement à la même heure, à Anvers, distante de trois mille kilomètres, son jumeau optait pour un portefeuille identique en tous points : même matière, même couleur.

L'effet Casablanca est universel, à n'en point douter. Mon exemple favori est celui de deux sœurs de Colne, Marilyn Crabtree et Marjorie Hartley, qui se fiancèrent sans le savoir le même jour et se retrouvèrent ensemble dans une bijouterie de Manchester pour choisir leur bague. L'annuaire fournit quatre-vingt-huit adresses de bijouteries dans le centre de Manchester.¹⁰

NOUVELLE COÏNCIDENCE ?

Peter Watson, et c'est tout ça son honneur, étudia longuement le sujet des coïncidences en général et chez les jumeaux en particulier. Il calcula les probabilités mathématiques de quelques-unes des similarités découvertes par l'équipe du Minnesota, et découvrit que dans de nombreux cas elles étaient assez proches de, par exemple, la probabilité d'être tué dans un accident de voiture. Toutefois, il concède que les jumeaux vivent des coïncidences (en supposant qu'il s'agit bien de ça) de types plus variés que les autres, et pose une bonne question : « Quel doit être la rareté exacte d'une occurrence pour que celle-ci défie les lois de la Nature ? ». Il admet ne pas avoir de réponse toute prête.¹¹

Des événements très improbables arrivent. Croirez-vous, par exemple, que j'ai passé la majeure partie d'un déjeuner avec Colin Wilson à l'entretenir d'un cas de poltergeist sur lequel j'enquêtais en compagnie de Maurice Grosse et d'un autre collègue de la SPR, Patrick Webb, après quoi nous avons marché jusqu'à mon arrêt de bus d'Oxford Street, une des rues les plus animées de Londres, pour voir apparaître devant nous Patrick lui-même ? Étrange, en effet, mais vrai, comme en témoigna Colin.¹²

Les chances de gagner à la Loterie nationale sont estimées à une sur quatorze millions, pourtant, à chaque tirage ou presque, quelqu'un gagne, et ses chances étaient les mêmes. À ma connaissance personne n'a jamais gagné plusieurs fois de suite ; ce serait cependant de même nature que ce vivent de nombreux jumeaux, qui vivent plus que leur part d'événements synchrones. Bien que Watson n'ait pas le temps de s'intéresser à la télépathie et qu'il appartienne clairement à l'école « tout est dans les gènes », il admet que « les probabilités de telles chaînes de coïncidences sont si faibles que les découvertes de l'équipe du Minnesota doivent refléter un trait du comportement humain. » En effet, et dans la vie quotidienne des jumeaux tellement plus qu'en laboratoire !

Ce trait reflété dans mes découvertes est on ne peut plus clair : certaines coïncidences jumelles sont dues à des causes génétiques, d'autres non, et il est facile de déterminer lesquelles. Par exemple, quand Jonathan Floyd a été opéré de l'appendicite à l'âge de dix-sept ans, il n'est guère surprenant que son frère Jason, à cinq cents kilomètres de là, ait été également opéré de l'appendicite à moins d'un jour d'intervalle. Ils avaient, ainsi que le dit l'un d'eux, « la même architecture médicale », ce qui est bien naturel étant donné leur identité génétique. Mais ils avaient également la même « architecture accidentelle ». Âgé de quatre ans, Jason est passé à travers une fenêtre, récoltant une blessure à la tête et quelques points de suture. Trois jours plus tard, Jonathan est passé à travers la même fenêtre, occasionnant les mêmes lésions et les mêmes sutures aux mêmes endroits. Y a-t-il un gène codant les accidents de ce genre ?

Y a-t-il de même une cause génétique à ce que Liam et Aaron Lynch soit admis à l'hôpital général de Wycombe pour une clavicule cassée dans la même demi-heure ? Liam escaladait une grille, mais Aaron, lui, était en train de courir lorsqu'il trébucha et tomba. Comment la génétique pourrait-elle expliquer que John et Michael Atkins chutèrent et se brisèrent la jambe exactement en même temps, sur deux glaciers différents des Alpes ? « Lorsque nous avons comparé nos histoires », déclara John à un journaliste, « nous avons découvert que nous avions ripé sur la glace à midi précise, tous les deux ». Il ajouta : « Nous sommes de vrais jumeaux et nous

partageons beaucoup de choses, mais là, cela devient ridicule ! » Se pourrait-il que l'un soit tombé le premier et ait entraîné la chute de l'autre quelques secondes plus tard ? Nous avons de nombreux exemples de douleurs transmises suivies de contusions, de brûlures ou d'os cassés, aussi, si l'un des frères Atkins avait senti soudain une vive douleur dans la jambe, il n'aurait pas été surprenant qu'il tombât et se la cassât en conséquence.¹³⁻¹⁴

Il est tout aussi difficile de trouver une explication génétique à l'histoire tragique, datée du mois de mars 2002, dans laquelle deux jumeaux finnois périrent suite à un accident mortel à deux heures d'intervalle. De même, il paraîtrait tiré par les cheveux d'appliquer la « théorie des simples coïncidences » à ce cas-là, où la mort survint le même jour, dans les mêmes circonstances, et presque au même endroit. Voici le récit qu'en fit le porte-parole de la police :

« Le premier frère mourut alors qu'il traversait la route en vélo sans prendre garde au passage d'un camion. Deux heures plus tard, un kilomètre et demi plus au sud, le deuxième frère franchit la même route après le passage d'une voiture, après laquelle surgit un camion qui le percuta. Il mourut sur le coup. »¹⁵

Même lorsque la génétique est une cause probable, d'autres facteurs pourraient être à l'œuvre. Ainsi dans le cas bien documenté, et étudié très en détail, de Bobbie Jean et Betty Jo Eiler, de Purlea, en Caroline du Nord, qui périrent à l'âge de trente et un ans pratiquement en même temps, dans deux ailes séparées de l'hôpital psychiatrique où toutes deux suivaient un traitement censé soigner leur schizophrénie. Une infirmière de nuit trouva Bobbie morte dans son lit, gisant sur le côté, les jambes repliées sur la poitrine. Un petit moment après, on découvrit Betty sur le sol, dans la même position, morte également.

Le coroner pratiqua des autopsies minutieuses et déclara : « Je n'ai décelé aucune trace de blessure ou de maladie pouvant expliquer la mort ». Les organes vitaux des jumelles furent ensuite examinés par des experts de la police scientifique et du FBI, sans plus de succès. Sur les deux certificats de décès, les causes de la mort sont laissées vierges. Les gens ne meurent pourtant pas sans raison, et si l'un des laboratoires les plus avancés du monde n'a pu déterminer de cause

normale, il semble raisonnable de supposer que celle à l'œuvre ne l'était pas.¹⁶

MEURTRES SYNCHRONISÉS

Je vais vous raconter à présent le cas le plus étrange que je connaisse. Certains lecteurs auront sûrement du mal à le croire, comme moi-même lorsque j'en découvris pour la première fois un rapide résumé en anglais. Sa crédibilité s'est renforcée lorsque j'ai pu me procurer l'article original, riche de détails, dans un quotidien roumain, et plus encore quand j'ai contacté le rédacteur en chef grâce à un collègue parlant roumain. Il se souvenait bien de l'affaire et n'avait aucune raison de douter de son reporter Dan Gardescu (qui a depuis émigré aux USA, où j'ai été incapable de retrouver sa trace). Le cas eut lieu en 1993 et il suggère fortement que les actions d'un jumeau ont conditionné celles de son frère. Or, il s'agit-là d'un meurtre.¹⁷

Romulus et Rémus Cozma sont nés en 1962. Aux dires de leur mère, ils étaient très proches et en tout point semblables, avec l'habituelle cohorte des concordances qu'entraîne la génétique, telles que douleurs particulières et maladies. Ils pouvaient également ressentir à distance les souffrances de l'autre, quand l'un se blessait en jouant au football par exemple, ce qui arrivait souvent. Cela perdura même lorsqu'ils furent séparés de cinq cents kilomètres, Romulus à Cluj, Rémus à Constance. Un jour, Romulus chût et se brisa la jambe droite au cours d'un exercice d'escalade ; Rémus tomba alors promptement de son côté dans l'escalier de son domicile, pour se casser la même jambe.

En 1987, ils tombèrent chacun amoureux d'une femme nommée Monica, mais seuls Rémus et sa Monica se marièrent. Ce mariage ne fut pas un grand succès, les disputes étaient quotidiennes et les voisins témoignèrent que la plupart des cris entendus étaient ceux de Monica. Elle eut une dernière occasion de crier lorsque son mari rentra tard un soir, copieusement ivre. Après qu'elle l'eut provoqué, selon les voisins, il l'attrapa au collet et tenta de l'étrangler. Elle parvint à saisir un couteau de cuisine et essaya de le tuer à son tour,

mais il lui prit des mains et lui planta dans le corps à douze reprises. Il se rendit ensuite au commissariat pour confesser son crime.

Le jour suivant, la police appela la mère de Rémus, qui à son tour appela Romulus pour s'entendre dire par sa logeuse que « quelque chose a dû se passer » car « deux policiers sont venus ce matin et l'ont emmené avec eux ».

Le soir précédent, Romulus et sa Monica étaient allés au cinéma avant de faire une promenade dans le parc où ils s'assirent sur un banc pour ce qui devait être leur dernier baiser. Ils n'étaient pas mariés mais semblaient former un couple heureux, et Romulus ne parvint pas à expliquer ce qui se passa ensuite : il fit la même chose que son frère, à peu près en même temps que lui. Rémulus saisit Monica par le cou et l'étrangla, apparemment sans raison. « Je ne sais pas pourquoi j'ai commis ce crime odieux » avoua-t-il à la police. « Je me suis senti mû par une force invisible. Je ne pouvais pas lui résister. »

« Ou bien », ajouta-t-il mystérieusement, « peut-être que je ne le voulais pas ? »

L'enquête montra que Rémus avait probablement tué sa femme un peu plus tôt, bien que les heures exactes ne purent être déterminées. Il peut paraître incroyable que Romulus ait capté la rage soudaine et meurtrière de son frère et agi sous son impulsion, de manière automatique et sans savoir pourquoi, mais en l'absence d'un quelconque motif de sa part, c'est en réalité l'explication la plus probable.

Nous pourrions toujours réclamer plus de preuves, comme pour toute affaire de quelque genre que ce soit. Mais nous en avons suffisamment pour tirer des conclusions à propos de ce lien particulier qui existe entre les jumeaux, conclusions que je réserve pour plus tard, quand d'autres preuves auront complété l'édifice.

Jung aurait classé, j'en suis sûr, ce double meurtre roumain parmi les impensables. Il me fait penser à cet intéressant résumé que Peter Watson donne de ses recherches sur les coïncidences, même s'il conserve une forme interrogative :

« Toutes les coïncidences relevées par l'équipe du Minnesota sont-elles une sorte de camouflage ? Le signe de quelque chose situé à un niveau plus fondamental ? »¹⁷

Je suis sûr qu'il est dans le vrai, et tout aussi sûr que ce quelque chose a été vécu par d'innombrables personnes, jumelles ou pas, comme je le montrerai dans le prochain chapitre. Quelque chose de bien démontré en laboratoire comme dans la vie, rapporté par de nombreux témoins de confiance depuis au moins deux cents ans et encore régulièrement rapporté aujourd'hui, par les jumeaux homozygotes plus que par quiconque, quelque chose dont certains persistent à nier l'existence ou même la simple possibilité de celle-ci. Quelque chose nommée, faute d'un meilleur terme, télépathie.

6

LA TÉLÉPATHIE EXISTE

UN ESPRIT, DEUX CORPS

En 1784, le marquis de Puységur, aristocrate français, soldat et propriétaire terrien, fit une intéressante découverte. Il avait étudié les pratiques thérapeutiques liées au « magnétisme animal », plus tard connu sous le nom de mesmérisme, sous la direction de Franz Anton Mesmer lui-même. Cette découverte l'impressionna tant qu'il en fit le compte rendu détaillé dans une lettre à son frère. C'est peut-être le plus vieil exemple de récit complet, documenté et convainquant de ce que l'on appelle aujourd'hui la télépathie.

Le marquis s'occupait du cas d'un jeune paysan de son domaine de Buzancy dans les Ardennes, de la manière que Mesmer lui avait enseignée : approchant ses mains du corps du patient sans le toucher et visualisant le courant de « fluide magnétique » censé passer entre les deux. Brusquement, le paysan rentra spontanément dans ce qu'il est commun de considérer comme la première transe hypnotique dûment enregistrée des temps modernes. Ni tout à fait endormi, ni tout à fait réveillé, le jeune homme se trouvait dans un état intermédiaire. Selon le marquis :

« Quand il est dans l'état magnétique, ce n'est plus un paysan niais, sachant à peine répondre une phrase, c'est un être que je ne sais pas nommer : je n'ai pas besoin de lui parler ; je pense devant lui, et il m'entend, me répond. [...] Quand il veut dire plus que je crois prudent qu'on n'entende, alors j'arrête ses idées, ses phrases au milieu d'un mot et je change son idée totalement. »¹

Puységur s'intéressait plus à ses patients (qu'il soignait gratuitement) qu'à de quelconques recherches, et bien qu'on puisse remplir bien des étagères avec des livres traitant du mesmérisme, qui mena à l'hypnotisme du dix-neuvième siècle, plus d'un siècle passa avant qu'on ne s'intéressât au transfert de pensées, comme vu au chapitre 2. D'autres mesméristes firent pourtant la même découverte que le marquis, dont le très scientifique révérend Chauncy Hare Townshend, qui nota ces commentaires perspicaces dans un livre daté de 1844, à propos de ses propres expériences sur le transfert de goût et d'émotions :

« Nous avons vu que, dans les cas de communion mesmérique, certaines sensations pouvaient être transmises, et que les actions mentales du mesmériseur pouvaient pour ainsi dire trouver leurs effets dans le corps d'un autre... L'inférence est irrésistible. Un esprit crée le mouvement de deux corps... Quelle que soit la force qui meut les muscles de l'un, la même exactement est infligée aux muscles de l'autre. »²

Malheureusement, alors que semblait s'ouvrir une nouvelle ère d'investigation scientifique de l'esprit humain et de ses capacités cachées, deux événements séparés de quelques années ont repoussé cet avènement de plusieurs décennies.

Le premier fut l'introduction du chloroforme et de l'éther, au milieu des années 1840, dans le rôle d'anesthésiants. Avant cela, toute opération risquait d'être terriblement douloureuse, or l'avancée la plus spectaculaire des mesméristes avait été de pouvoir induire chez leurs patients une anesthésie totale, personne ne sait trop comment. En 1829, le docteur Jules Cloquet ôta la tumeur du sein d'une femme mesmérisée qui jura n'avoir ressenti aucune douleur dans le procédé, ce dont le médecin rendit compte à l'Académie de médecine, pour s'entendre répondre que sa patiente avait probablement menti ! D'autres docteurs pratiquèrent des opérations similaires, sans douleur, tel que l'Écossais James Esdaile qui déclara en 1847 avoir mené trois cents interventions majeures et plusieurs milliers de mineures sur des patients mesmérisés. (Des opérations indolores sans anesthésie sont encore rapportées de nos jours, notamment par le chirurgien espagnol Angel Escudero et l'extraordinaire médecin russe Anatoly Kashpirovsky.)³

Malgré tout, les nouveaux agents chimiques représentaient une avancée indéniable et une amélioration sensible par rapport au mesmérisme qui demandait beaucoup de temps pour devenir efficace. Aussi ce dernier déclina-t-il, à mesure que l'intérêt du public s'en éloignait.

Le deuxième événement polarisa radicalement l'opinion publique : ce fut la naissance du spiritisme, qui suivit, dans les pays anglo-saxons, l'apparition largement relayée par la presse de phénomènes étranges, que nous appellerions aujourd'hui poltergeist, dans la résidence familiale des Fox à Hydesville, aux États-Unis, en 1848. Cette affaire créa un engouement énorme pour le supposé monde des esprits, et bien vite les guéridons tournèrent à travers toute l'Europe et l'Amérique. Le contrecoup prévisible vint de ceux qui ne voyaient là que retour aux âges sombres de la superstition médiévale, alors qu'une nouvelle aube de découvertes scientifiques semblait se lever. Le caractère tabou des recherches psi dans certains cercles est déjà évident dans l'œuvre romanesque de Catherine Crowe qui, dans son livre pionnier *The Night-Side of Nature* (1848), éreinte les critiques pour leur attitude envers les avancées accomplies :

« Plus importants, plus grands seraient les résultats, plus ils se fâcheront envers les partisans de leur étude. Un nouveau métal, une nouvelle planète ne leur posent pas de problème [...] Ils accepteraient avec plaisir une nouvelle comète ou même une nouvelle île [...] quand la phrénologie et le mesmérisme témoignent que la moindre découverte éclairant tant soit peu ce qui nous concerne au premier chef, notre être même, doit s'apprêter à affronter l'orage de la haine et des persécutions. »⁴

Hier comme aujourd'hui ! De plus, au cours de la décennie 1840, les phénomènes supposément psychiques s'installèrent dans le répertoire classique du magicien de cabaret, ce qui contribua à éloigner certaines personnes des aspects télépathiques du mesmérisme.

Ainsi, le programme d'un spectacle donné à Londres en 1852 par mademoiselle Prudence promettait une démonstration de « mesmérisme, transmission de pensée, illusions, clairvoyance et double vue », tandis que Jean-Eugène Robert-Houdin avait mis au point un numéro dans lequel son fils, les yeux bandés, décrivait des objets que le public tendait à son père, au moyen non de la télépathie mais

d'indices glissés au milieu du baratin débité sur scène par le plus fameux des illusionnistes.⁵⁻⁶

Il n'est guère surprenant, dans ces conditions, que la télépathie devînt synonyme de trucs de magicien, et que la recherche sérieuse à son sujet fût repoussée durant des décennies entières en dépit des courageux efforts de Sir William, comme le chapitre 2 nous l'avait montré. Elle s'en est remise malgré tout, en bonne partie grâce à l'enthousiasme des premiers chercheurs de la SPR. Aussi la recherche en télépathie progressa-t-elle au vingtième siècle, après que des méthodes d'identification fiables avaient été développées par J. B. Rhine et ses collègues de l'université Duke.

SINCLAIR TOURNE À L'ÉTRANGE

Un ingénieur français nommé René Warcollier adopta une toute nouvelle approche du problème lorsqu'il conduisit ses expériences sur la transmission télépathique à partir de simples dessins. Il nota que des personnes tout à fait ordinaires en étaient capables, pourvu qu'elles fussent dans le bon état d'esprit. Une grande concentration est nécessaire à l'émetteur, mais le récepteur, lui, n'a qu'à « débrancher » son cerveau, mettre son esprit au point mort et attendre le signal. Warcollier fut parmi les premiers à montrer la possibilité de tests longue distance, menés entre la France et les USA.⁷

Ses méthodes furent adoptées par l'auteur d'un livre publié pour la première fois en 1930 (et toujours édité) intitulé *Mental Radio* (*Radio mentale*) qui eut un grand retentissement. Aujourd'hui encore, il compte parmi les meilleurs guides pas-à-pas jamais écrits sur la télépathie. Upton Sinclair, son auteur, connu pour son activisme social et ses romans radicaux tels que *La Jungle* et *Boston*, ne paraissait pas prédestiné à écrire un tel livre. On attendrait moins encore l'auteur de sa préface sur ce terrain-là. Cet homme y déclare pourtant que ce livre « mérite la plus grande considération, non seulement des profanes, mais également des psychologues de profession ». Cet homme, c'est Albert Einstein.⁸

La femme d'Upton Sinclair, Mary Craig Sinclair, avait vécu des expériences télépathique depuis son plus jeune âge et le couple

décida en 1928 de mettre ses talents à l'épreuve. Upton demanda à son beau-frère Robert Irwin de dessiner ce qu'il voulait, depuis son domicile de Pasadena distant de soixante kilomètres de celui des Sinclair à Long Beach, puis de se concentrer dessus pendant une vingtaine de minutes durant lesquelles Craig, comme tout le monde l'appelait, essaierait de capter ce qu'il regardait.

À l'heure dite, elle s'installa sur un canapé, ferma les yeux et demanda à son subconscient de lui faire parvenir ce qu'on lui avait envoyé. Car on lui avait bien sûr envoyé quelque chose. La même image flottait à son esprit, et lorsque le doute ne fut plus de mise, elle prit un stylo et écrivit : « 13 juillet 1928. Je vois une fourchette. Rien d'autre. » Irwin avait bien dessiné une fourchette. Et rien d'autre.

Les Sinclair effectuèrent 290 tests au total au fil des mois. Upton se chargeait de dessiner et Craig de deviner, en dessinant à son tour ou en écrivant ce qu'elle percevait, depuis une autre pièce.

Le score final était :

- Succès : 65 (23 %)
- Succès partiels : 155 (33 %)
- Échecs : 70 (24 %)

Telle est la manière dont Upton les classait, cependant, certains de ces « succès partiels » sont particulièrement riches d'enseignements sur la manière dont fonctionne la télépathie. Par exemple, quand Upton dessina ce qu'il pensait être un volcan, deux côtés pentus et un épais nuage ovale de fumée noire au-dessus, Craig reproduisit presque exactement le dessin, mais tourné de 90°, pensant qu'il s'agissait d'un insecte : le nuage noir son corps, les deux pentes ses antennes. Elle avait été trompée par ce que l'on appelle le « recouvrement analytique », qui consiste à percevoir la bonne image tout en tirant de fausses suppositions quant à ce qu'elle représente.

Elle avait bien identifié ce problème lorsqu'elle écrivit le chapitre du livre de son mari contenant les instructions nécessaires à la bonne réception d'un message télépathique, jamais dépassées depuis en précision et en clarté. La première chose, écrit-elle, est de se détendre jusqu'à un état aujourd'hui qualifié d'« hypnagogique », intermédiaire entre la veille et le sommeil, où nous percevons des

bribes de rêves. Elle se disait ensuite à elle-même, « comme parlant directement à quelqu'un d'autre », qu'elle voulait voir ce qu'Upton dessinait derrière la porte.

« Puis détendez-vous encore jusqu'au vide complet, et restez dans ce vide un petit moment avant d'essayer doucement, sans forcer, de voir les formes qui apparaissent dans ce vide que vous contemplez de vos yeux clos. N'essayez pas de conjurer la vision ; contentez-vous d'attendre patiemment et laissez les choses venir. »

C'est véritablement là le secret, rien de plus, et je sais d'expérience que cela fonctionne lorsque l'état d'esprit est le bon. J'aime m'imaginer ainsi dans un immense cinéma de plein air au sommet d'une colline, fixant un grand écran bleu, attendant qu'il s'illumine sans savoir quel film sera projeté, ni m'en soucier particulièrement.

Upton Sinclair se fiait entièrement à sa femme. « Je vous le dis », écrit-il, « et comme c'est important je le compose en lettres capitales : LA TÉLÉPATHIE EXISTE ». Même ainsi persuadé, il demeurerait suffisamment objectif pour admettre ceci : « Je n'aime pas croire en la télépathie car je ne sais trop quoi faire de cela, et parce que j'ignore la conception de l'univers qui en découlera. » Craig, de son côté, la connaissait parfaitement. Si la télépathie existe, écrit-elle, « alors mon esprit ne m'appartient pas en propre [...] Je ne fais qu'un avec l'univers des Hommes ». Sinclair, en dépit de son statut de vedette du socialisme, n'échappa pas au ridicule ; cela, quiconque approche de près ou de loin l'étude de la télépathie (ou de n'importe quel autre phénomène psi) doit l'accepter comme partie intégrante du travail. Ainsi, un journal de Boston titra l'article dédié à *Mental Radio* « Sinclair tourne à l'étrange », et l'un de ses amis de gauche lui dit, après avoir lu son manuscrit, qu'il ne pouvait accepter l'existence de la télépathie car « cela reviendrait à abandonner les notions fondamentales sur lesquelles j'ai bâti ma vie ».

Sinclair répondit qu'il ne voyait « aucune raison d'entrer en campagne sous la bannière de la télépathie, exceptée une : [sa] conviction qu'elle avait été prouvée. » Pas plus qu'il ne voyait de raison à ce que « les socialistes demeurent ignorants de la psychologie ». Il aurait pu encore ajouter, si cela avait été connu à l'époque, que la recherche sur la télépathie battait son plein

en Union soviétique depuis des années, en bonne partie grâce à l'enthousiasme que lui manifestait Maxime Gorki.

L'éminent psychologue William McDougall, de l'université Harvard et plus tard Duke où il fut nommé professeur en 1927, lut également le manuscrit de *Mental Radio*. Il accepta d'en rédiger une préface, mais voulut constater tout d'abord de lui-même les capacités de Craig. Il lui dit qu'il détenait une carte postale dans la poche de son manteau, et lui demanda de la décrire.

Elle le put. Elle décrivit un bâtiment en pierres, des fenêtres étroites et des feuilles vertes. La carte postale représentait le collège d'Oxford, couvert de lierre.

Par la suite, il apprit à Craig que cette prouesse l'avait décidé à ouvrir un département de parapsychologie au sein de l'université de Duke, qu'il allait rejoindre dans les semaines suivantes.

Sûrement l'aurait-il fait même sans cela, et dans le cas contraire, les deux jeunes assistants qu'il venait d'embaucher, J. B. et Louisa Rhine, s'en seraient certainement chargés pour lui. En convainquant McDougall qu'il y avait là matière à études, le rôle central que jouèrent les Sinclair dans l'accession de la parapsychologie au statut de discipline académique ne fait toutefois aucun doute.

Au début, les succès des Sinclair parurent inspirer les Rhine. Aussi, une fois J. B. Rhine parvenu à la tête du département en 1934, commença-t-il à engranger les résultats positifs aux tests des cartes Zener, principalement grâce à deux sujets très performants, Hubert Pearce et A. J. Linzmeyer, dont les scores habituels défiaient le hasard. Pearce devina ainsi correctement les vingt-cinq cartes lors d'une expérience. Mais l'inévitable les rattrapa bientôt.

Le cercle vicieux s'enclencha, les sceptiques conçurent des explications toujours plus raffinées pour expliquer les succès précédents, les volontaires furent saisis d'ennui et la parapsychologie se trouva embourbée dans un marécage stérile de statistiques. Il faut toutefois conserver en mémoire l'opinion de ce critique honnête, le statisticien Burton H. Camp : « Si les travaux de Rhine devaient être attaqués scientifiquement, cela ne saurait être sur le terrain mathématique ».

ENTRONS DANS LE GANZFELD

Une nouvelle génération de parapsychologues adoptèrent une approche tout à fait différente. Au début des années soixante-dix, trois jeunes chercheurs eurent plus ou moins indépendamment l'idée d'utiliser le protocole expérimental du Ganzfeld (mot allemand désignant un champ complet ou uniforme) afin de produire des conditions propices à la télépathie. C'est en réalité très simple : il s'agit de couvrir les yeux des sujets avec des lunettes spéciales blanches et opaques, ou des balles de ping-pong coupées en deux, pour qu'ils ne voient rien qu'une lumière uniforme, tandis qu'un casque posé sur leurs oreilles diffuse du « bruit blanc » (par exemple les craquements et sifflements produits par une cassette vierge poussée au volume maximum). On leur fournit ensuite des instructions, sur la ligne de celles de Craig Sinclair : se détendre et attendre que le signal leur parvienne.

Chacun des trois chercheurs du Ganzfeld, Charles Honorton et William Braud aux USA, Adrian Parker en Écosse, opta pour des images plutôt que pour les sempiternelles cartes Zener. L'émetteur s'asseyait dans une pièce et se concentrait sur l'image tandis que le récepteur, dans une autre pièce, prononçait à haute voix ce qui lui venait à l'esprit. Tout ceci était enregistré dans une troisième salle par un assistant qui notait les paroles prononcées, avec l'heure correspondante.

Les résultats furent très encourageants, comme ils l'avaient été pour la première expérience au Ganzfeld menée en Angleterre. Voici le compte rendu d'une session typique. L'émetteur est Carl Sargent, de l'université de Cambridge, l'un des rares (alors) parapsychologues britanniques diplômés d'un doctorat, et le récepteur, moi-même. J'avais fait mes devoirs, lu le chapitre de Craig Sinclair sur la télépathie et m'étais entraîné à percevoir des images hypnotiques presque à tous les coups. Je décidai de mener ma propre expérience parallèle : je ne voulais pas me contenter de décrire ce que voyait Carl au fond du couloir, je devais le voir moi aussi.

J'y parvins. Après m'avoir harnaché, lunettes et casque en place, l'assistante de Carl alluma une lumière rouge me faisant face et passa dans la pièce attenante écouter et enregistrer tout ce que je dirais

dans les trente-cinq minutes suivantes. Les sept premières minutes, je me suis tu, sachant que le cerveau nécessitait un peu de temps pour s'habituer à l'absence de signal sensoriel. Puis j'ai dit :

« Ah, voilà. Très clair. Des animaux sombres, sur un rocher, sur fond bleu. Une montagne. Bleue. Très clairement. »

L'image s'évanouit. Je vis ensuite le même rocher en gros plan. Je pouvais même distinguer les fissures de sa surface. Il n'y eut plus d'image pendant quelques minutes ; il n'y en eut d'ailleurs plus qu'une seule dans tout le reste de la session, celle d'un paysage nu, désolé et plat. À la vingt et unième minute, j'annonçai toujours voir « ce paysage lunaire ». Cela ressemblait en effet aux photos de la Lune.

À la fin de ma session, l'assistante vint me trouver avec quatre cartes en main. L'une d'elle était celle que Carl avait regardée ; elle ignorait laquelle. Elle me lut tout ce que j'avais dit et me demanda de donner, pour chaque phrase prononcée et pour chaque image, une note de 0, « aucune ressemblance », à 99, « très forte ressemblance ».

Cela paraissait facile mais j'identifiai rapidement un problème. Il sembla que j'avais capté des fragments d'au moins trois de ces images. L'une avait un fond bleu, une deuxième présentait bien un paysage plat, et parmi elles deux contenaient des animaux et des rochers. Un autre représentait un bateau à l'aviron de la même forme que le rocher que j'avais visualisé ; ce fut elle qui emporta d'une courte tête le meilleur score, une fois toutes mes réponses comptabilisées.

Ce n'était pas l'image que Carl avait regardé. Lui avait contemplé une peinture dans laquelle un âne était mené autour d'un gros rocher. On distinguait en arrière-plan un paysage lunaire. Je présentais mes excuses à Carl, mais il me remonta le moral en m'apprenant qu'il demandait toujours à un collègue d'établir les fameuses notes de manière indépendante, car les résultats étaient alors meilleurs que lorsque les sujets s'en chargeaient eux-mêmes. Or, selon le verdict de ce juge indépendant, le paysage à l'âne était le grand gagnant. Je n'avais donc pas été complètement nul. De

même que Craig Sinclair avec son insecte, j'avais capté la bonne image que j'avais par la suite mal interprétée.

Carl me donna une copie des notes qu'il avait écrites tout en se concentrant sur l'image et une phrase me sauta à la figure. À la vingt et unième minute, il avait écrit : « Un peu comme la surface de la Lune ». C'était quasiment mot pour mot ce que j'avais dit à la même minute.

Plus tard le même jour, nous fîmes une nouvelle expérience à mon initiative, impliquant Carl, chez lui à Cambridge, et moi, de retour à mon domicile de Londres. Je lui avais demandé de prendre la photo qu'il voudrait et de l'observer à onze heures et demie, alors que je serais au lit (la meilleure place pour obtenir des images hypnagogiques). Il me fallut du temps pour voir quoi que ce fût, mais je persistai et finalement, à minuit bien passé, m'apparut clairement une grande statue sur son piédestal, éclairée par derrière d'une lumière vive. Je cherchai à tâtons l'interrupteur de la lampe de chevet et écrivis : « Statue sur piédestal. Mao. Lumière ».

La lumière était très concentrée, comme le faisceau d'une lampe de poche, et pour une raison quelconque j'avais identifiée la statue comme étant celle de Mao Tsé-toung, alors leader du Parti communiste chinois. J'avais également dessiné ma vision et j'envoyai ce dessin, accompagné de mes notes, à Carl le jour suivant. Il les transmit à son tour, y ajoutant la photo qu'il avait regardée ainsi que trois autres sans rapport, à un juge indépendant qui affecta un score presque maximum à l'une d'elles : la reproduction d'un tableau de William Blake, *Glad Day* (Jour heureux). Celui-ci représente un ange se tenant sur un rocher, une vive lumière multicolore derrière lui. C'était bien l'image qu'avait choisie Carl.

Avoir deux expériences de cette sorte le même jour me persuada sans l'ombre d'un doute qu'il était possible de transmettre des images à distance. Bien d'autres sujets firent aussi bien que moi, et certains réussirent de manière spectaculaire. J'ai vu la vidéo d'une expérience de Charles Honorton, accompagnée des commentaires du récepteur. Elle montrait une araignée tissant sa toile, et le récepteur ne parle que d'araignées, tout au long de la session. Tout aussi impressionnante était la vidéo d'Adrian Parker, dans laquelle la parapsychologue Kathy Dalton jouait le rôle du récepteur et

donnait le compte rendu image par image du dessin animée qu'Alan regardait dans l'autre pièce.

Parker a également mené une expérience de Ganzfeld avec des jumeaux homozygotes qui obtinrent des scores bien supérieurs à ce que le hasard voudrait, sans être pour autant meilleurs que ceux de plusieurs paires non jumelles, ce qui suggère que les jumeaux ne sont pas mieux disposés que n'importe qui d'autres pour ce genre d'exercices. D'un autre côté, une équipe de Fribourg en Allemagne rapporte qu'une paire d'homozygotes donna cinq bonnes réponses sur six. La seule conclusion à en tirer sera donc la nécessité de mener plus d'expériences de ce genre impliquant des jumeaux, stimulés de préférence par des moyens que je décrirai dans un prochain chapitre.⁹

PAS DE PREUVE ?

« Il n'existe pas un seul effet parapsychologique qui puisse être répété ou reproduit de manière fiable dans un laboratoire correctement équipé pour mener et contrôler l'expérience. Pas un seul », écrit le psychologue P. M. Churchland dans son livre *Matter and Consciousness* publié en 1984 (traduction française : *Matière et Conscience*, ed. Champ Vallon, 1999). Hé bien, en voici un. Le parapsychologue Dean Radin écuma toutes les études de Ganzfeld effectuées entre 1974 et 1997 et découvrit un total de 2 549 sessions, dans lesquelles le taux de réussite global (le choix de la bonne image parmi quatre propositions) était de 33,9 %, alors que le hasard seul aurait dû le situer à 25 %. La probabilité d'un tel résultat, s'il était aléatoire, serait d'un sur un million de milliards, un 1 suivi de quinze 0.

Radin fit la même méta-analyse de toutes les expériences mouton-chèvre publiées, dans lesquelles les sujets acceptant la possibilité des phénomènes psi (les moutons) sont supposés obtenir de meilleurs résultats que ceux la refusant (les chèvres). Il mit à jour 73 études, impliquant 37 expérimentateurs et 4 500 sujets. Le résultat, s'il n'était dû qu'au hasard, aurait une probabilité de un sur un millier de milliards. Il tint également compte de « l'effet tiroir », qui pousse, selon les critiques, les chercheurs à ne rapporter que leur succès tandis qu'ils dissimulent « dans le tiroir » les mauvais résultats. Afin

de ramener les scores des expériences mouton-chèvre au niveau du hasard pur, il faudrait que les chercheurs aient ainsi enterré 1 726 résultats.¹⁰

Pourquoi, en dépit des preuves obtenues en laboratoire comme des cas spontanés du type de ceux mentionnés dans ce livre, continue-t-on d'entendre les râleurs se plaindre de « l'absence de véritables preuves » des phénomènes psi ? Je soupçonne l'ami matérialiste d'Upton Sinclair d'être dans le vrai lorsqu'il affirme ne pas pouvoir accepter la télépathie car cela remettrait en cause certaines « notions fondamentales ». Radin avance une autre explication possible :

« Bien que les physiciens aient sérieusement discuté la possibilité d'interactions esprit-matière [et esprit-esprit], un tabou scientifique s'est abattu sur l'étude empirique de ces sujets – qu'Einstein appelle les “fantomatiques effets à distance” – qui reflète une armada d'hypothèses sous-jacentes sur la façon dont la nature doit fonctionner. »

En un temps guère éloignée du nôtre, le Soleil devait tourner autour de la Terre, qui devait être plate et se trouver au centre de la Création. Les météorites ne devaient pas tomber du ciel car elles n'avaient rien à faire là. Les continents ne devaient pas dériver, comme ils le font pourtant. Nous devons constamment modifier notre conception du fonctionnement de la nature. Il est temps selon moi de la modifier à nouveau.

La télépathie existe, et j'ai décrit dans ce chapitre quelques façons de l'étudier. Je donnerai plus tard des exemples de son utilisation pratique, qui sauva des vies dans plus d'un cas. Elle existe, comme nous l'avons vu, non seulement entre jumeaux mais également entre étrangers, pourvu qu'ils aient effectué les préparations nécessaires. Tout le monde peut réussir un test dans le Ganzfeld, même quand l'expérimentateur était un parfait inconnu quelques minutes auparavant.

En effet, ces quelques minutes sont suffisantes pour créer le lien sans lequel la télépathie a peu de chances de survenir. Certains messages ont pu être échangés entre deux personnes ne se connaissant pas du tout, mais dans tous les cas de ce type que j'ai pu rencontrer, existait un intermédiaire, une troisième personne

dont les deux précédentes étaient proches. Un bon exemple nous en est fourni par le poète mystique irlandais George W. Russell, qui écrivait sous le pseudonyme AE. Il décrit comment lui était parvenue la vision claire de ce qui s'avéra être la maison de son collègue de travail, à laquelle pensait justement ce collègue à ce moment-là. Russell ne s'y était jamais rendu et n'avait jamais rencontré sa famille, aussi spécula-t-il à la suite de cette expérience sur la composante télépathique de ce que nous appelons l'inspiration, qui nous permettrait de recevoir des messages qui ne nous étaient pas spécifiquement destinés.¹¹

Plus étroit le lien, plus forte la liaison télépathique, comme je l'ai déjà dit. Et comme les jumeaux homozygotes présentent le lien le plus étroit et le plus permanent, nous nous attendons à ce qu'ils émettent un signal télépathique de pleine puissance. C'est bien ce qu'ils font, puisqu'ils captent non seulement des images, mais également des émotions, des sensations physiques et même, comme nous le verrons, des apparitions. Pourquoi certaines paires ne présentent-elles pas ce lien télépathique ? Voilà qui pourrait sembler aussi mystérieux que le fait que d'autres, ou que qui que ce soit, le manifestent. J'avancerai l'hypothèse, déjà mentionnée au chapitre 4, selon laquelle l'époque du développement fœtal à laquelle la division de l'œuf a lieu est en rapport avec l'étroitesse du lien que les jumeaux développeront. Quelle autre variable pourrait expliquer une telle différence ? La littérature consacrée à l'importance de « l'environnement fœtal » sur le développement de l'embryon est maintenant substantielle, et il est généralement admis dans le cas des jumeaux que leurs personnalités seront d'autant plus proches que la division de l'œuf fut tardive. Et plus elles seront télépathes, ajouterais-je pour ma part. Comme aurait pu le dire George Orwell, certains vrais jumeaux sont plus vrais que les autres.¹²

D'autres facteurs pourraient entrer en ligne de compte. Les personnalités des jumeaux (extraverties ou introverties) par exemple, ou le type d'incident qu'il s'agit de transmettre. Il paraît clair que le choc, la douleur, la maladie ou les crises émotionnelles de toutes sortes constituent d'excellents candidats. De même que la crise ultime : la mort.

LA MOITIÉ DE MON ÊTRE

« Selon une croyance populaire, il existe parfois entre jumeaux une affinité bien supérieure à la normale. L'expérience suivante, réalisée alors que les deux frères jumeaux servaient sous les drapeaux, tendrait à conforter cette croyance.

Un caporal, stationné avec tout son régiment, était très anxieux depuis quelque temps à la pensée de son frère jumeau combattant en France. Correspondant régulier d'ordinaire, il n'avait pas donné de nouvelles depuis des semaines. Une nuit, le caporal fut tiré d'un profond sommeil par une voix murmurant son nom. Il s'assit dans son lit et écouta, mais l'appel ne se reproduisit plus. C'est alors qu'il vit, dans une demi-obscurité, de l'autre côté de la pièce, son frère assis sur sa cantine près de la porte. Trop surpris pour se demander comment il était arrivé là, le caporal sauta promptement de son lit pour le saluer, mais alors qu'il s'approchait l'apparition disparut. Il ne put dormir du reste de la nuit, se tournant et retournant dans son lit. Il avait le net pressentiment que son frère était en danger.

Le matin suivant, il raconta toute l'histoire à sa logeuse, et fit de même dans un courrier adressé à sa mère. Il souffrait alors de dyspepsie et de surmenage, aussi ses amis mirent-ils sa vision "sur le compte des nerfs". Ils changèrent radicalement d'avis toutefois lorsque, quelques jours plus tard, le caporal reçut une carte de son frère venue du front, lui apprenant qu'il avait été blessé à la bataille de Loos à l'heure exacte à laquelle la vision lui était apparue. »¹

Comme trop souvent, ce cas daté de 1919 n'est pas suffisamment documenté à mon goût. Nous ne connaissons pas le nom du caporal et nous ne savons pas comment le narrateur a eu vent de l'histoire. Il paraît très surprenant que le frère ait mentionné l'heure précise de sa blessure, mais, s'il ne l'avait pas mentionnée, comment l'auteur aurait-il pu savoir qu'il s'agissait de la même heure ? C'est un récit de seconde main, particulièrement facile à écarter, mais je

me garderai bien de le faire, pour plusieurs raisons. La première est qu'il fut collecté à l'origine par un chercheur très réputé et de grande expérience, Hereward Carrington, connu pour débusquer l'escroquerie et le mensonge au moindre signe. Or, puisqu'il a publié cette histoire, c'est donc qu'il l'a crue. La deuxième raison est que tout cela ressemble fort à un autre cas, mieux documenté celui-ci, mettant en scène un témoin célèbre. Enfin, c'est également la preuve que la « croyance populaire » en un lien particulier entre jumeaux remonte au moins à 1919, alors que bien peu de choses avaient été écrites à ce sujet. Il est bien dommage que Carrington, auteur de nombreux livres de recherches psychiques, n'ait pas enquêté plus en détails.

Ce qui m'intrigue le plus dans cette affaire est que cette apparition, typique du genre « lit de mort » dans lequel un mourant s'invite aux côtés d'un être aimé pour un dernier adieu, concerne ici une personne vivante, qui aurait communiqué de trois manières différentes : en réveillant son frère tout d'abord, en se rendant visible ensuite, enfin en convoyant une impression qui s'avérera plus tard de danger immédiat, mais non de mort.

Comme je le disais, ce cas a beaucoup en commun avec un autre plus récent mis en lumière par Ruth Montgomery, qui dit l'avoir entendu de la bouche même du premier concerné, l'Américain Loy Henderson, diplomate distingué, ambassadeur en son temps en Iran puis en Inde, partageant avec son jumeau Roy beaucoup d'affinités. Alors qu'ils étaient jeunes, « au grand dam de la famille, ils communiquaient entre eux au moyens de mots isolés plutôt que de phrases complètes ».²

Les jumeaux emploient souvent ce type de procédés allant parfois jusqu'à inventer un langage de toutes pièces. Un amusant exemple nous en est fourni par l'expert en la matière, le docteur Carol Cooper, qui rapporte le récit d'une mère de jumeaux d'un an :

« J'étais dans une librairie. Alex et Kim se tenaient face à face dans leur landau. Alex fit quelques bruits, Kim gargouilla d'aise en réponse et, comme s'ils s'étaient raconté des blagues désopilantes, les voilà pris tous les deux d'un fou rire. La vie cessa dans la boutique. Tout le monde les regardait, bouche bée, immobile. »³

Une autre mère m'a décrit le même genre de langage inventé par ses jumelles, à un âge où elle ne parlait pas encore tout à fait. Elles pouvaient ainsi « discuter » pendant des heures et paraissaient réellement communiquer. Peut-être y a-t-il ici quelque chose de l'ordre de la télépathie, mais il est malaisé d'extraire quelque information utile d'un sujet qui ne fait que gargouiller. Le docteur Cooper mentionne en passant qu'un grand nombre de jumeaux lui ont affirmé pouvoir lire dans les pensées de l'autre, mais elle ne donne aucun exemple. Encore une belle opportunité ratée !

Si le langage personnel des jumeaux Henderson ne constitue guère plus qu'un passe-temps amusant pour enfants, l'expérience traumatisante que traversa Loy, alors jeune homme, est plus difficile à ignorer. En 1920, Roy était étudiant à Harvard tandis que Loy servait dans une unité de la Croix Rouge en Estonie, de l'autre côté de l'Atlantique. Un soir, alors qu'il gisait dans un lit d'hôpital, victime d'une épidémie de typhus, il vit distinctement sa mort prochaine. À cet instant son frère lui apparut. Voici le récit que fait Loy de cet épisode sinistre : « Je lui disais adieu. Nous partageâmes notre angoisse de se voir ainsi séparés par la mort. Puis il disparut. »

Deux des camarades de Loy avaient succombé à la maladie, il avait donc de bonnes raisons de s'inquiéter pour sa vie. Heureusement, le docteur révisa son diagnostic : Loy n'était pas atteint, et il put rejoindre son unité. Un soir, alors qu'il prenait un bain, un officier lui apprit à travers la porte qu'un télégramme était arrivé pour lui. Loy répondit immédiatement qu'il devait s'agir de l'annonce de la mort de son frère. L'officier proposa de lui lire, ce que Loy accepta :

« Il y eut un long silence de l'autre côté de la porte. Le télégramme m'apprenait que Roy était décédé des suites d'une infection après qu'on lui avait arraché une dent. La date de sa mort coïncidait avec ma vision. »

Cela aurait dû être une surprise. Le soldat, dans le cas rapporté par Carrington, savait que son frère risquait sa vie au front comme tant d'autres durant la Première Guerre mondiale, tandis que la mort de Roy Henderson n'avait rien de prévisible. Et pourtant, son jumeau rapporte l'avoir vu, tout en sachant pertinemment qu'il ne pouvait pas être là.

La confusion de Loy, qui croyait mourir alors que c'était en réalité son frère qui périssait à ce moment, nous rappelle l'expérience similaire vécue par le révérend Wilson, vue au chapitre 2. Il semble donc que le lien unissant deux jumeaux puisse être à tel point étroit qu'il est parfois impossible à l'un de savoir si une sensation donnée l'affecte lui plutôt que l'autre. Comment une telle connexion peut-elle franchir les océans et traverser des milliers de kilomètres, transportant avec elle des sensations spécifiques autant qu'imprévisibles, de même que des impressions plus vagues ou des images reconnaissables ? Il faudrait qu'existe un nouvel ordre de réalité que la plupart d'entre nous n'a jamais exploré. Heureusement, certains l'ont arpenté, comme nous le verrons par la suite.

Un autre exemple d'annonce de la mort d'un jumeau nous est fourni par un homme dont l'honnêteté semble hors de doute : le révérend Christopher Chavasse, premier maître du St Peter's College d'Oxford et plus tard évêque de Rochester. Son biographe, Canon Selwyn Gummer, qui le connaissait bien, décrit comment lui et son frère jumeau Noel...

« [...] devinrent un en esprit et en pensées, allant jusqu'à anticiper les désirs et partager les douleurs de l'autre, ce qui perdura jusqu'à ce que la mort les séparât. »

Le directeur de leur école raconte un incident très semblable à d'autres mentionnés ici :

« Noel avait mal aux dents et on trouva au même moment Christopher pleurant de douleur dans une autre partie de l'école, tout à fait ignorant des maux de son frère comme des causes de sa propre souffrance. »

La mort viendrait tôt visiter les jumeaux Chavasse. Tous deux s'étaient engagés au cours de la Première Guerre mondiale, Christopher fut blessé et perdit une jambe tandis que Noel fut tué sur un autre front.

Bien des années plus tard, Christopher écrivit une lettre de condoléances à une paroissienne qui venait de perdre une sœur jumelle. Il savait exactement ce qu'elle ressentait :

« L'expérience était très semblable à la perte de ma jambe. La perte de mon frère fut comme une amputation. La moitié de mon être me fut retirée. Nous étions

extrêmement proches au point que sa mort me fut instantanément connue (j'en ai la preuve), bien qu'elle advînt à cent trente kilomètres de moi. La nouvelle officielle ne me parvint qu'une semaine plus tard. »⁴

Il serait intéressant de savoir de quelle preuve il disposait, même s'il est bien difficile d'imaginer un évêque mentir en une telle occasion. Quant à cette sensation de se voir retirer « la moitié de son être », nous la retrouvons ailleurs : après la mort du romancier Thornton Wilder, dont le livre le plus connu met en scène deux jumeaux dont l'un périt, sa sœur Isabel Wilder tomba sur une lettre adressée à lui par une femme qui venait de perdre sa jumelle et se plaignait que ni son mari ni ses enfants ne saisissaient l'étendue de sa douleur.

« Mais d'après ce que vous écrivez dans *Le Pont du roi Saint-Louis* », lui écrit-elle, « je sais que vous la saisissez. Comment le savez-vous ? » La réponse était très simple, comme Isabel Wilder l'expliqua. Thornton était lui-même membre d'une paire de jumeaux.

« Comme la plupart des jumeaux, les deux bébés étaient frêles et prématurés. Thornton était le premier. Le deuxième, son vrai jumeau, était parfaitement formé, mais il naquit mort-né. ce compagnon perdu manqua à Thornton sa vie durant". »⁵

Une autre personnalité bien connue a vécu de la même manière ce traumatisme de la mort d'un jumeau à la naissance : Elvis Presley.

Une autre réaction spectaculaire à la mort d'un jumeau me fut rapportée par un témoin. Il s'agissait de l'affaire Ross McWhirter, dont j'ai parlé tout à fait au début de ce livre. Son frère Norris retournait chez lui après avoir accompli l'exténuant devoir de l'identification du corps de son frère.

« Alors que je me trouvais dans la voiture de police qui me ramenait, la tête sous une couverture, j'ai senti que je renaissais soudain. Non pas comme la moitié d'un être, mais comme un être double. »⁶

Comme je l'ai écrit, il ne dit pas avoir ressenti la mort de son frère sur le moment, et la biographie qu'il lui consacra est dénuée de toute allusion à la télépathie, à l'exception d'une phrase, « Nous ne pourrons plus jamais partager nos pensées », qui pourrait bien

ne décrire que le plaisir qu'ils avaient à discuter ensemble comme n'importe qui.

Le meurtre avait eu lieu tôt dans la soirée, alors que Norris s'apprêtait à sortir de chez lui accompagné de sa femme et de leur fils Alasdair, alors âgé de douze ans. La manière dont j'ai appris ce qui se passa ensuite est une histoire en soi. En 1999, un ami m'appela pour me proposer un petit travail d'écriture, et il me donna le numéro de téléphone et le nom de l'éditeur concerné : Alasdair McWhirter. Mon ami me confirma qu'il s'agissait bien du fils de Norris. En conséquence, je me montrai très intéressé !

Nous sommes convenus d'un rendez-vous, et Alasdair me demanda d'amener quelques travaux récents. Par chance, ou grâce à mon ange gardien, mon dernier article publié concernait la télépathie jumelle. Il s'ouvrait avec la citation des *Frères corses* reproduite au chapitre 2, dans laquelle le narrateur décrit sa réaction à la mort de son frère.

Le café fut servi et je tendis le journal en question à Alasdair. Il l'ouvrit et commença à parcourir l'article. Soudain, je manquai de lâcher ma tasse.

« C'est exactement ce qui est arrivé à mon père », avait-il dit. Je ne lui avais encore quasiment pas parlé en dehors des politesses d'usage, et je n'avais aucune intention de mentionner un sujet aussi délicat que le meurtre de son oncle lors de notre premier rendez-vous, même si j'espérais pouvoir évoquer le sujet lorsque nous aurions appris à mieux nous connaître. Il continua, sans aucune incitation de ma part :

« Nous nous apprêtions à sortir pour nous rendre à l'école et y assister à la pièce de théâtre à laquelle ma sœur participait. Je me tenais dans le salon avec mon père. Soudain, sans raison apparente, il vacilla et s'effondra dans une chaise. Il avait l'air comme étourdi. J'étais terrifié, craignant une attaque cardiaque. Quelques minutes plus tard, le téléphone sonna. C'était la police. »

J'ai avoué plus tard à Alasdair que j'avais essayé de contacter son père au début des années quatre-vingt, via le mari d'une amie qui travaillait pour lui et le connaissait bien. Après un long temps d'attente, l'homme n'avait rien pu m'apprendre sur la réaction de Norris, ou son absence de réaction. Je n'étais pas sûr qu'il lui ait

demandé en personne, mais depuis le temps, ce mari de mon amie était devenu son ex-mari et je ne pouvais guère lui en demander plus. Je ne me voyais pas non plus écrire à un inconnu : « Très brièvement, pourriez-vous me décrire ce que vous avez ressenti lorsque votre frère a été abattu ? »

Alasdair me dit ensuite que, dans l'éventualité où quelqu'un le lui aurait demandé, son père aurait répondu qu'il n'avait aucun souvenir de sa réaction. Il avait effacé l'incident de sa mémoire. Suite à une allusion à cette affaire par le journaliste scientifique Robert Matthews dans le *Sunday Telegraph* du 16 mars 2003, Norris écrivit à l'éditeur pour démentir mon récit, ou plutôt celui d'Alasdair. J'ai remis les choses au clair avec autant de tact que possible dans le numéro du 30 mars.

Tout ceci nous livre un parfait exemple de cette manie qu'ont les preuves et les témoignages enfouis de refaire parfois surface, plutôt que de demeurer inconnus à jamais.

TOU ALLAIT DE TRAVERS

La romancière Diana Evans a également décrit de façon très vivante le suicide de sa jumelle et ce qu'elle en perçut, à un niveau situé bien en-deçà de la conscience. Elle était au concert avec un ami le soir du drame, et n'a « rien ressenti d'extraordinaire [...], pas de douleurs soudaines, pas d'évanouissement »⁷.

« Pourtant m'habitait l'étrange sentiment d'être de guingois. Tout allait de travers. J'étais dans un espace morne et vide et la musique sonnait très lointaine à mes oreilles. Je suis parti assez tôt et mon ami et moi avons dîné sur le tard [...] Je n'ai presque rien mangé. »

Ce n'est pas le seul exemple de ce genre : j'ai en entendu un autre, très similaire, alors que je participais de nouveau à une émission présentée par Uri Geller sur Talksport Radio, le 27 décembre 2002. J'y avais demandé aux auditeurs d'appeler le standard pour raconter leurs expériences télépathiques jumelles, s'ils en avaient eu. Sept personnes appelèrent, dont cet homme :

« Mon jumeau vivait à Brighton et moi expatrié en Allemagne. Le jour où il s'est suicidé, j'avais une pièce de 1 mark dans la poche, et j'ai marché un bon kilomètre jusqu'à une cabine téléphonique pour appeler chez moi. Je suis tombé sur ma petite amie qui m'a demandé : "Pourquoi appelles-tu ? Tu n'appelles jamais à cette heure-là d'habitude..." J'ai répondu que je ne savais pas, et que "quelque chose m'avait simplement poussé à appeler". Le matin suivant, j'ai appelé mon père qui m'a dit : "Tu ferais mieux de rentrer. Quelque chose est arrivé". »

Uri interrogea l'auditeur pour savoir s'il ressentait toujours la présence de son frère, suite à ma remarque, un peu plus tôt dans l'émission, à propos d'Elvis Presley. « C'est difficile à expliquer, vraiment » répondit-il, « c'est dur de vous parler ». Ce genre de témoignages renforcent ma conviction selon laquelle les preuves de la télépathie jumelle abondent, mais la plupart restent à jamais enfouies. Il y a bien des raisons à cela ; les jumeaux ne s'en ouvrent pas spontanément aux étrangers, ou ils peuvent ne pas s'en être rendu compte, mais la raison principale, selon moi, est qu'on ne leur a jamais demandé.

L'alpiniste Adrian Burgess, à qui quelqu'un a eu la bonne idée de le demander, rapporte ainsi un étonnant témoignage, une expérience de conscience, non pas de la mort imminente de son frère, mais de sa vie. Son jumeau Alan avait été pris dans une avalanche et, après des recherches infructueuses en hélicoptère, il fut porté disparu, présumé mort. Toutefois, lorsqu'Adrian en fut informé, il refusa le verdict. « Alan n'est pas mort. »

À une autre occasion, la cordée d'Alan fut prisonnière d'une tempête de neige à plus de cinq mille mètres d'altitude au Népal. Ils n'étaient donc pas présent au rendez-vous convenu au camp de base, qui bruisa de la rumeur de leur disparition. Alan se souvient : « Adrian fut mis au courant par le coup de téléphone d'un magazine d'escalade qui lui demandait s'il avait des nouvelles de moi. Ils lui apprirent la rumeur et l'assortirent d'une statistique : neuf fois sur dix, ces rumeurs s'avèrent. Une nouvelle fois, Adrian réfléchit et affirma que je n'étais pas mort, qu'il était persuadé que je vivais. »⁸

L'ENQUÊTE ROSAMBEAU

Mary Rosambeau cherchait elle aussi des réponses lors de l'enquête privée qu'elle lança et que j'ai déjà évoquée. En 1987, elle fit paraître dans journaux et magazines un appel à témoins grâce auquel elle recueillit les questionnaires complétés de six cents jumeaux ou proches de jumeaux. Les questions portaient sur tous les aspects de la gémellité, et les deux qui nous concernent au premier chef étaient :

- Avez-vous, vous ou votre jumeau, vécu une expérience qui pourrait s'expliquer par la faculté de lire dans les pensées de l'autre ? Si oui, laquelle ?
- Avez-vous déjà eu la surprise de ressentir la même douleur ou d'attraper la même maladie en même temps ?

Au total, 183 personnes répondirent par l'affirmative à l'une au moins de ces deux questions, soit plus de 30 % des personnes interrogées. Ce pourcentage est très proche de la proportion que trouva Galton de jumeaux présentant « une ressemblance extrême », et de celle présentant une affinité télépathique dans l'étude de Toronto. Mary Rosambeau s'aperçut bien vite que les réponses envoyées pouvaient se classer en six catégories clairement identifiables, que voici :

- L'anticipation d'une rencontre imminente, ou d'un coup de téléphone. Ceci suggère une capacité télépathique, mais ne la prouve pas.
- L'expression simultanée de pensées ou de paroles identiques : dire la même chose en même temps, siffloter un air que l'autre avait en tête, et, ainsi qu'un jumeau le dit, « répondre à des questions non encore posées. » Ceci, et ce dernier exemple en particulier, est un meilleur indice de télépathie.
- Des travaux écrits identiques et simultanés. J'ai déjà donné des témoignages allant dans ce sens, et Mary Rosambeau en a rassemblé plusieurs autres. C'est clairement un phénomène courant, qui pourrait être considéré à la limite comme le résultat normal que produiraient deux esprits semblables face au même

problème après les mêmes devoirs. N'oubliez cependant pas les jumelles de Newman qui avaient chacune lu la moitié du corpus, et ce garçon qui refusait d'écrire tant que son jumeau, pourtant dans une autre pièce, n'était pas prêt de son côté.

- L'expression simultanée de goûts identiques. Là encore, nous sommes à la limite du cas normal. Il s'agit de jumeaux achetant les mêmes cadeaux, les mêmes habits, le même papier peint ou n'importe quoi d'autre. Mary Rosambeau fait remarquer à juste titre que « la société crée une atmosphère qui pousse les jumeaux ou leurs proches à marquer des points renforçant l'idée de l'ESP dès qu'ils le peuvent ». Une erreur de type B typique (une erreur de type B consiste à supposer un effet là où il n'y a rien). Toutefois, une autre erreur de type B serait d'en tirer la conclusion qu'il en va de même pour toutes les coïncidences jumelles. (Une erreur de type A consiste à supposer l'absence d'effet là où il y a quelque chose. Les deux types ne sont que trop fréquents.)
- Le savoir, tout simplement. Les jumeaux ne cessent d'apporter des témoignages en ce sens, affirmant qu'ils « savaient » tout simplement quelque chose, et toujours une mauvaise nouvelle. Là, les preuves de l'existence de la télépathie sont les plus fortes. Ils font des commentaires tels que « Je sentais que quelque chose n'allait pas », « Je me sentais très mal » ou encore « J'étais très abattu », etc.
- Un femme déclara : « Si je me sens déprimée sans raison, je me demande toujours si ce ne serait pas la faute de Sandra, et alors le téléphone sonne, invariablement, et c'est Sandra qui ne va pas bien. » Une autre attendait le bus qui l'amènerait à l'université alors que sa jumelle était montée dans le bus précédent, « quand je me suis senti très abattue ». Elle pleura dans le bus jusqu'à son arrivée, où elle découvrit que sa sœur était tombée dans l'escalier et s'était fait très mal. Elle n'avait ressenti aucune douleur, curieusement, juste cette détresse soudaine.
- Douleurs communes. Voilà probablement la preuve la plus forte, tout du moins lorsque la douleur était imprévisible. Avoir une rage de dents en même temps peut sembler normal pour des jumeaux, mais comment expliquer le cas de cette femme qui reçut un appel

de sa sœur au Canada la priant de se faire examiner les dents, car elle ressentait une douleur affreuse et que son dentiste ne trouvait rien ? Les dents ne font pas mal sans raison...

Les uns après les autres, les jumeaux rapportent des cas semblables de douleurs partagées lorsque l'un se brise un os, se brûle ou se coupe et que l'autre le ressent. Une mère décrit comment l'un de ses nourrissons s'était coupé sans pleurer, pendant que son frère hurlait au martyre. Parfois, comme ce fut le cas pour les jumelles espagnoles du chapitre 4, nous disposons de symptômes visibles de la douleur. Une femme nous raconte ainsi comment, lors d'une visite à sa sœur, elle lui présenta le large bleu qui lui couvrait la cuisse. Elle n'avait aucune idée de ce qui aurait pu le provoquer. « Ma sœur me montra alors sa jambe, où s'étalait le même bleu. Elle s'était cognée à une portière de voiture ».

Les chocs peuvent être partagés aussi bien que la douleur, et j'en ai donné un exemple avec cette étudiante américaine qui se réveilla en pleine nuit alors qu'une voiture venait d'exploser devant chez sa sœur. Un des questionnaires de Mary Rosambeau présentait une histoire dans laquelle deux jumelles avaient appelé leur mère le même jour, l'une après l'autre. La première lui avait raconté son cauchemar de la veille, dans lequel quelqu'un braquait une lumière vive sur son visage comme pour l'interroger. La deuxième qu'elle venait de subir un choc : sa camarade de chambre était rentrée au beau milieu de la nuit et avait allumé le plafonnier sans faire attention.⁹

Cette enquête capitale, la plus importante de son époque, contenait son lot de surprises. D'abord, que certains jumeaux n'avaient pas la moindre idée de leur capacité. Une paire déclarait même souvent savoir ce que l'autre pensait, « mais ce n'est pas de l'ESP ». Ils ne disaient pas ce que c'était. Un autre commentait : « Je ne pense pas savoir où s'arrête l'expérience partagée et où commence l'ESP ». Enfin, un dernier décrivait comment, « parfois, je m'allonge et me demande, reçois-je un message, ou bien n'est-ce qu'une indigestion ? »

SECONDE VUE

Mary Rosambeau a plus contribué aux études jumelles que tous les chercheurs mentionnés plus tôt pris ensemble. Son enquête confirme ma découverte précédente, selon laquelle la connexion entre jumeaux se classe en catégories bien distinctes couvrant un spectre allant du presque certainement normal au presque certainement anormal.

Une enquête plus extensive encore, mais qui ne concernait pas que les jumeaux, fut conduite par le docteur Shari Cohn de l'université d'Édimbourg. Elle s'intéressait surtout à la composante héréditaire de la télépathie et de la clairvoyance, ce que les Écossais appellent « seconde vue », mais elle remarqua après l'analyse de plus de 1 000 cas que les témoignages de télépathie étaient trois fois plus importants chez les jumeaux que chez les autres.¹⁰

De nouvelles preuves furent apportées à l'appui de cette idée par la très qualifiée Evelyn R. Bohm dans sa thèse de doctorat du collège des professeurs de l'université Columbia sur « La communication non verbale entre individus unis par un lien émotionnel fort ». À l'aide d'un détecteur de l'activité électrodermale, elle dit avoir montré que des états de douleur, de sentiments ou d'émotions partagés pouvaient être enregistrés ; très exactement ce que les diaboliques Duane et Behrendt avaient avancé dans les années soixante.

Elle avait divisé ses volontaires en trois groupes : « médiums », jumeaux homozygotes et « dyades proches », telles que des camarades de chambre ou des personnes d'une même famille. Les jumeaux faisaient mieux que ces derniers, mais les médiums mieux encore, ce qui suggère d'autres causes possibles pour l'affinité télépathique, rendant le domaine d'autant plus difficile à étudier.¹¹

Je dois présenter mes excuses aux lecteurs que je bombarderai de nouveau, dans le chapitre suivant, d'histoires et d'anecdotes. C'est que, comme n'importe quel bon avocat, je veux présenter aux jurés les meilleures preuves possibles afin qu'ils parviennent au verdict le plus juste (être d'accord avec moi, bien sûr) et leur expliquer pourquoi les preuves mettent tant de temps à être acceptées.

QUELQUE CHOSE VENU DE QUELQUE PART

Il y a bien longtemps, alors que je poursuivais des recherches sur l'histoire de l'hypnotisme médical, j'étais fasciné de constater combien cette pratique avait été populaire dans le passé, entraînant son lot de remèdes spectaculaires à des maladies prétendument incurables, pour disparaître presque totalement ensuite, puis émerger de nouveau, avec de nouvelles cures et de nouveaux miracles, avant de s'évanouir encore, et ainsi de suite jusqu'à nos jours. J'ai l'impression que le même tabou est ici à l'œuvre, celui dont s'est plaint Catherine Crowe en 1848.

En effet, il en va exactement ainsi des recherches sur la connexion jumelle, qui en janvier 2000 encore était présentée dans les médias comme, soit dénuée de fondements, soit découverte la veille pour la première fois. Ce mois-là, une pleine page dans un journal britannique très populaire était consacrée à l'histoire des jumelles homozygotes Natalie et Zara Haywood, du comté de Durham, et à leurs malheurs. Une histoire remarquable.¹

Elles formaient clairement une paire miroir. L'une était gauchère, l'autre droitère, et leurs cheveux tombaient chacune d'un côté différent. Leur mère se souvenait que, dès le plus jeune âge, l'une se couchait toujours sur le côté gauche pour dormir, l'autre sur le côté droit, comme elles ne cessèrent jamais de le faire plus de dix ans après.

« Quand j'essayais de les déplacer », dit leur mère, « elles se roulaient pour reprendre leurs positions d'origine. Quand elles dormaient, elles ressemblaient aux deux moitiés d'une même pièce. » Ce dernier commentaire est particulièrement intéressant, nous verrons bientôt pourquoi.

En grandissant, les deux filles attrapèrent systématiquement les mêmes maladies au même moment, comme on pourrait s'y attendre. Moins prévisible, et plus dur à expliquer : les séries d'accidents simultanés.

Toutes les deux tombèrent de bicyclette à quelques minutes d'intervalle, l'une s'abîmant la jambe gauche, l'autre la droite. Toutes deux souffrirent d'une déchirure musculaire suite à la même séance de natation, l'une à la jambe gauche, l'autre à la droite. Toutes deux se cassèrent le bras (l'une le gauche, l'autre le droit, bien évidemment) en patinant, au cours de la même heure. Leur mère s'était résignée : « quand l'une était blessée, je savais que je ne tarderais pas à soigner la blessure symétrique de l'autre ». Cela paraissait plus que de simples coïncidences. Toutefois, sous le titre : « Le docteur : ce ne sont que coïncidences », le médecin-consultant du journal, Dr Hilary Jones, nous livrait son opinion d'experte :

« La façon dont leurs accidents se reflètent comme dans un miroir est très inhabituelle, mais ce ne sont vraisemblablement que des coïncidences, rien de plus. Dans des cas comme celui-ci, les parents tendent à focaliser sur les événements qui entrent dans un moule, et oublier tout le reste. »

Le Dr Jones ne fournit aucune preuve à l'appui de cette non-explication, et n'aurait pu le faire quand bien même elle l'aurait voulu puisque de telles preuves n'existent pas. L'auteur de l'article m'appela peu de jours avant la publication. On l'avait assurée, me dit-elle, que j'étais l'expert national sur les questions de télépathie jumelle. Je lui répondis que j'étais le seul. Elle me raconta ensuite l'aventure des jumelles Haywood, me lut le commentaire du docteur et me demanda de réagir à tout cela, ce que je fis avec plaisir. Cette réaction dut être jugée impubliable, même dans un tabloïd anglais, car l'encart qui devait l'accueillir fut remplacé par une publicité.

Voilà ce que j'avais dit (plus ou moins) :

Tout d'abord, les accidents jumeaux ne sont pas inhabituels, bien au contraire. Je dispose de plusieurs témoignages similaires. Ce qui est inhabituel ici est le nombre d'accidents. Déblatérer sur de « pures coïncidences » n'explique rien et ne fait que retarder l'étude sérieuse ici nécessaire.

Le Dr Jones concède que « nous entendons souvent parler de jumeaux mentalement connectés l'un à l'autre, et bien que ce ne soit pas médicalement prouvé, il se pourrait que ce soit vrai dans certains cas ». Ce sont presque mot pour mot les paroles de quelques-uns des experts cités ici. Encore une fois, si l'existence d'une connexion particulière entre jumeaux est généralement admise, l'inclination à pousser plus loin son étude fait tout à fait défaut. Cela demeure tabou.

LE JEU DE LA RECHERCHE

Pourquoi cette situation ? Pour la même raison à mon avis que pour l'hypnose et l'absence d'analyses sérieuses de son potentiel et de ses limites, raison énoncée non sans humour par le docteur Ashley Conway, hypnothérapeute à Londres, rapportant un échange entre un étudiant de doctorat de l'université de Bristol et son professeur auprès duquel il s'ouvrait du projet de mener une étude approfondie de l'hypnose.

« Je ne l'autoriserai jamais dans mon département », répondit le professeur.

« Pourquoi cela ? » demanda l'étudiant.

« Parce que l'hypnose n'est pas un domaine de recherches convenable. » Pourquoi ? « Parce qu'aucun article sérieux n'a été publié à son propos. » Pourquoi ? « Parce que personne n'a mené les recherches nécessaires ». Pourquoi ? « Parce que l'hypnose n'est pas un domaine de recherches convenable ».

Cet argument circulaire est partie intégrante de ce que le docteur Conway appelle « le jeu de la recherche », dont une des règles dit : « Aucune recherche ne devra porter sur un domaine entièrement nouveau. » ²

Le rasoir d'Occam est un fameux outil de l'attirail scientifique, nommé d'après le philosophe médiéval Guillaume d'Occam qui

vécut au XIV^e siècle. Il pose que « les entités ne doivent pas être multipliées au-delà du nécessaire ». En d'autres termes, il nous rappelle que l'explication la plus simple est souvent la bonne, et que les phénomènes inconnus doivent trouver leurs explications en termes connus.

Cela est bel et bon. Pourtant, il arrive que ce rasoir soit manié sans discernement. Renvoyer toute connexion particulière entre jumeaux à « de pures coïncidences », revient à ignorer que les jumeaux y sont bien plus sujets que quiconque. Existe-t-il un seul exemple documenté dans lequel, disons, un frère et sa sœur, qui lui ne serait pas jumelle, se seraient cassé la jambe en même temps ? ou dans lequel l'un aurait ressenti un choc sur la tête alors que l'autre se cognait ? Il y a bien des cas de ce type entre une mère et ses enfants ou entre un chien et son maître, mais ce sont là des exceptions, non la règle. De plus, il s'agit typiquement d'impressions plutôt que de réactions physiques.

Le caractère très répandu des coïncidences jumelles m'est devenu tout à fait évident lorsque j'ai pu accéder à une large collection de vidéos, dont vingt émissions portant sur les jumeaux et les naissances multiples réparties sur une gamme s'étalant du très sérieux documentaire de la BBC en trois parties présenté par le distingué Lord Winston, chercheur en médecine, ou encore d'un compte rendu des travaux de l'équipe du Minnesota, à des talk-shows modérés par Esther Rantzen, Oprah Winfrey, Robert Kilroy-Silk, Vanessa Feltz ou autres personnalités semblables.³⁻⁴

Eh bien, à ma grande surprise, les talk-shows furent les plus riches d'enseignements. Dans le documentaire « sérieux » dont j'ai déjà parlé, au chapitre 1, la « question stupide » de la télépathie ne fut abordée qu'une fois et aussitôt rejetée. Aucune des autres paires de jumeaux ne se la vit poser. Dans celui concernant l'équipe du Minnesota, je ne notais qu'une remarque rapide sur le fait que deux femmes avaient acheté la même robe. Enfin dans le long reportage dédié aux quintuplés Dionne (deux d'entre eux sont probablement homozygotes, mais le reportage n'en parle pas), il n'y eut pas un mot là-dessus.

Lord Winston donnait l'impression de chercher à tout prix des preuves de l'absence de télépathie. Une technique bien connue des

habitués du jeu de la recherche est de partir d'une expérience aux apparences scientifiques, mais destinée à prouver ce que l'on voulait prouver au départ. Lord Winston nous en fournit un splendide exemple. Une unique paire de jumeaux fut soumise à un test au Ganzfeld dans l'impressionnant laboratoire de l'université du Hertfordshire, l'un des rares de Grande-Bretagne à obtenir des subventions en vue de recherches parapsychologiques. Une des deux jumelles devaient choisir une image parmi quatre et la transmettre à sa sœur, placée dans une autre pièce.

Elle devait ensuite faire de même avec une image choisie par l'expérimentateur, le docteur Richard Wiseman (sceptique de haut vol). Nous ignorons combien de fois l'expérience fut répétée ; la télévision n'a pas le temps de s'appesantir sur ces triviaux détails.

Après chaque test, on présenta à la jumelle réceptrice un jeu de quatre images, lui demandant de déterminer celle que sa sœur observait. Lorsque l'émettrice avait choisi l'image, la réceptrice la devinait bien plus souvent que le hasard ne l'aurait voulu ; en revanche, lorsque le choix de l'image était imposé par l'expérimentateur, les résultats s'alignaient avec les probabilités, ce qui fut considéré comme une preuve de concordance de pensées et d'absence de télépathie.

Lord Winston ne dit pas mot pour mot « Circulez, il n'y a rien à voir », mais le message est le même ; or il ne se fonde que sur une brève expérience n'impliquant qu'une paire homozygote et qu'aucun journal sérieux n'aurait envisagé de publier.

UNE SURPRISE DANS UN STUDIO DE TÉLÉVISION

Le pire était à venir. Une émission d'une vulgarité déroutante présentée par Ricki Lake rassembla un plein studio de triplés, que l'on soumit à une « expérience » : chaque membre d'une fratrie devait nommer sa pop star et son acteur favoris. Sans surprise, beaucoup de réponses concordèrent et, malgré quelques divergences, le tout fut salué comme une preuve définitive de la télépathie entre triplés.

Les talk-shows d'Esther Ranza, Robert Kilroy-Silk et Oprah Winfrey furent bien plus intéressants car ils donnaient la parole aux

jumeaux eux-mêmes. Naturellement, les sceptiques reprocheraient à ces témoignages d'être « anecdotiques » et « auto-déclarés » afin de ne pas les prendre au sérieux (à la différence des témoignages en matière judiciaire, qui eux ont l'autorisation d'être, et sont souvent, anecdotiques et auto-déclarés). Ils étaient pourtant impressionnants de cohérence. La plupart nous étaient familiers, telles ces douleurs ressenties alors que la jumelle accouchait ou se faisait arracher une dent. Mon expérience de pensée du coup sur la tête reçut le soutien, involontaire comme toujours, de jumeaux passés à tabac au beau milieu de la nuit et même, tragiquement, électrocutés. Il y eut également des récits aussi émouvants que convaincants du « grand vide » ressenti lors d'une séparation, « le trou qui m'inquiétait », ou encore « le sentiment que quelque chose manquait ».

J'avais été contacté par l'équipe de Kilroy-Silk qui m'avait proposé de participer à l'émission en tant qu'expert, un statut que j'avais acquis pour deux malheureux articles parus dans le journal d'une association de jumeaux. Je n'avais pu accepter, mais j'ai demandé au producteur de mener une expérience pour moi : demander à tous les jumeaux du studio s'ils avaient vécu des événements télépathiques. Je prédis qu'un tiers environ répondrait par l'affirmative, des femmes en majorité.

Ma prédiction était exacte. À mi-parcours du programme qui devait durer cinquante minutes, le présentateur demanda à une paire de jeunes jumelles de décrire ce qu'elles avaient vécu en matière télépathique, et tout le reste de l'émission fut consacré à des récits de ce genre, tous ou presque contés par des femmes. Pour autant, cela ne signifie pas que les femmes soient les plus aptes à la télépathie, ce qu'aucune expérience n'a montré, mais plutôt qu'elles en parlent avec plus de facilité devant des caméras de télévision.

Mais, parmi les vingt vidéos que j'ai vues, l'une d'entre elles appartenait à une catégorie bien à part. Elle présentait une expérience d'une considérable portée scientifique, conduite en direct devant un large public, avec un grand succès. L'émission s'intégrait dans la série *The Paranormal World of Paul McKenna* (Le Monde paranormal de Paul McKenna), diffusée en 1997 sur Carlton TV, et je suis fier de pouvoir dire que cette expérience était mon idée.⁵

J'avais été engagé comme consultant pour l'émission au stade de la pré-production et on m'avait demandé de proposer du contenu. La première chose qui me vint à l'esprit fut la tenue d'une expérience. Paul McKenna avait dit oui tout de suite à ma proposition, et j'étais parvenu à persuader le producteur Mike Johnstone de recruter le type de jumeaux décrits par l'équipe de Toronto. Ils devaient être extravertis, absolument semblables, de préférence de sexe féminin et moutons convaincus (grands sympathisants de la cause télépathique). Mike, titulaire d'un master scientifique, est une perle rare dans le milieu de la télévision puisque, non content de chercher à produire un divertissement de qualité, il a également à cœur d'y introduire de la bonne science.

Son équipe rassembla dans les temps quatre paires de jumeaux correspondant aux critères et put même effectuer un essai préliminaire avant l'enregistrement de l'émission afin de déterminer laquelle serait la mieux à même de réussir l'expérience sur commande. Un émetteur fut choisi dans chaque paire, qu'on assit confortablement dans un fauteuil. Il devait se relaxer en attendant que le récepteur soit amené loin de là et appareillé au moyen d'un polygraphe multi-lignes, sous la supervision experte de Jeremy Barrett. Aucun des sujets ne savait ce qui l'attendait. On leur avait simplement dit qu'une expérience indolore allait avoir lieu, sans spécifier laquelle. Je dois ici ajouter que le polygraphe n'est pas, comme on le croit souvent, un « détecteur de mensonges ». C'est l'opérateur qui détecte, pas la machine, qui ne fait qu'enregistrer des données physiologiques, ici la fréquence respiratoire, le pouls et l'activité électrodermale, desquelles l'opérateur est censé déduire qu'un mensonge vient d'être prononcé ou pas. Dans notre cas, seul l'enregistrement des données nous intéressait. Aucune question n'était posée, donc aucun mensonge n'avait à être détecté.

Une fois l'émetteur bien détendu, depuis une dizaine de minutes environ, une alarme montée dans les fauteuils à quelques centimètres de leurs oreilles se déclenchait d'un coup. L'idée était de produire un choc sans conséquences physiques, et de regarder ce qu'il se passait sur les enregistrements de Barrett. Les résultats furent positifs pour trois des quatre paires et tout particulièrement chez deux jumelles

adolescentes pleins d'entrain, Evelyn et Elaine Dove, qui furent donc sélectionnées pour participer à l'émission.

« Diriez-vous qu'un lien psychique ou une connexion particulière vous unit ? » leur demanda Paul McKenna lorsqu'elles montèrent sur le plateau.

« Oui » dit l'une sans même réfléchir. « C'est quelque chose qui ne s'explique pas. Mais il se passe des choses. »

« Quel genre de choses ? »

« Eh bien, par exemple une fois j'étais à l'hôpital après une opération, et je souffrais beaucoup, et ma sœur est venue me rendre visite le lendemain et m'a dit qu'elle n'avait pas bien dormi cette nuit. "Tu avais très mal, pas vrai ?", m'a-t-elle demandé. »

« C'est vrai. »

Ce n'était pas un très bon début. Se soucier de sa sœur tout juste opérée paraissait naturel, et qu'elle ait effectivement eu mal, guère surprenant. Mais la suite fut meilleure.

Evelyn fut conduite dans une pièce séparée du studio par deux portes hermétiques, puis branchée au polygraphe par Jeremy Barrett, tandis qu'Elaine s'asseyait sur le plateau, face à une grande pyramide construite par l'équipe d'effets spéciaux. Paul McKenna la mit intelligemment sur une fausse piste :

« Nous allons voir si vous parvenez à transmettre vos pensées à votre sœur », dit-il d'un ton apaisant, « détendez-vous, pensez à quelque chose de doux et relaxant, comme des vacances que vous auriez passées ensemble par exemple. Détendez-vous complètement, respirez à fond, détendez-vous... »

Il est interdit de montrer une séance d'induction hypnotique à la télévision britannique, en raison, m'a-t-on dit, d'un incident durant lequel la moitié du pays aurait été mise en sommeil par un hypnotiseur, aux premiers jours de la télévision ; nous en étions cependant très proches. Paul McKenna avait astucieusement laissé entendre que seules les pensées d'Evelyn seraient enregistrées d'une manière ou d'une autre. Pas d'alarme dans le dos cette fois-ci.

Pas d'alarme dans le dos, mais en revanche, aussitôt qu'Elaine fut entrée dans une sorte de transe légère, la pyramide devant elle explosa avec fracas, projetant des étincelles accompagnées d'un nuage de fumée colorée, stupéfiant Elaine aussi bien que l'assistance.

Alors Paul McKenna appela Barrett et lui demanda de donner son casque et son micro à Evelyn. « Avez-vous senti que quelque chose s'était passé ? » lui demanda-t-il.

Il semblait bien que oui, mais elle ne parvenait pas à le mettre en mots.

« Je sens juste – c'est dur à expliquer, mais le fait qu'elle était – on essayait toutes les deux de se détendre, et elle était très nerveuse, mais dès que ça s'est fini j'ai ouvert les yeux et j'ai su qu'elle allait bien ».

« Voulez-vous dire que vous saviez exactement ce qu'elle ressentait ? »

« Oui. »

La question était orientée bien sûr, et la réponse loin de constituer une preuve. Cette phrase plutôt incohérente aurait très bien pu lui venir par déduction : Elaine était un peu nerveuse face à ces millions de spectateurs. Mais il y avait mieux...

Lorsqu'on passa les enregistrements du polygraphe en temps réel, en même temps que la vidéo des deux jumelles durant cette session, on put constater que la respiration d'Evelyn, son pouls et son activité électrodermale (la sudation de ses paumes) avaient chacun tracé une courbe douce et molle sur le papier avant de s'agiter brusquement en de larges fluctuations au moment de l'explosion. L'un des marqueurs étaient même presque sortis de la feuille. Paul McKenna demanda à Barrett qui, tout comme Evelyn, n'avait aucune idée de ce qui s'était passé, ce qu'il en déduisait.

« Eh bien », répondit-il, « Evelyn a certainement capté quelque chose venu de quelque part ». Il confirma qu'aucun stimulus n'était venu la perturber durant la session, qu'il lui avait simplement demandé de se relaxer et de penser à sa sœur. « Il y a manifestement quelque chose », ajouta Barrett, « et cela ressemble selon moi à un choc ou à de la surprise ». Il est intéressant de noter que, malgré ses réactions physiologiques de grande intensité, Evelyn n'avait pas eu conscience d'avoir vécu un choc. Sans le polygraphe, cette expérience aurait été inexploitable.

Maintenant, après avoir réprimandé Lord Winston qui sur la foi d'une unique expérience déduisait que la télépathie jumelle n'existait pas, je ne vais pas commettre la même erreur et affirmer

que Paul McKenna et les sœurs Dove ont prouvé le contraire. Ils n'ont fait qu'ajouter un élément à l'appui des thèses de Duane et Behrendt, ainsi que d'Aristide Esser, selon lesquelles la communauté de sensations entre jumeaux peut être enregistrée par des moyens expérimentaux.

Il faudrait répéter cette expérience de nombreuses fois pour en tirer des conclusions solides. Comme nous le verrons par la suite, une étude similaire avait d'ailleurs été entreprise trois ans plus tôt, sans que je sois au courant. Cela ne nécessite qu'un équipement standard, dont devraient disposer toutes les universités du pays, et quelques jumeaux bien choisis.

Jeremy Barrett et moi-même l'ont répétée plusieurs fois, dont deux fois à la télévision. Avec les jumeaux Powles, que nous avons croisés au chapitre 4, nous décidâmes de ne pas tenter le coup de la pyramide explosive et choisîmes des stimuli moins risqués, tels qu'une araignée en plastique surgissant d'une boîte ou, avec encore plus de succès, nous forçâmes Richard à plonger sa main dans un bol d'eau glacée. Il prit alors une grande inspiration involontaire, et le polygraphe contrôlant la respiration de Damien fit à ce moment-là un grand bond ; la synchronisation des deux événements était remarquable. L'effet était si saisissant qu'on vit à l'écran le pouce de Jeremy pointer cette bosse soudaine. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui était arrivé à Richard, bien évidemment. Le tout, enregistré le 10 janvier 2003, fut diffusé le même jour dans l'émission *Richard et Judy* sur Channel 4.

« Avec le polygraphe, nous avons mesuré des effets qui n'auraient pas dû être mesurés », dit Jeremy un peu plus tard. « Cela a fonctionné à tous les coups, à des degrés divers. » Il nota également que « les goûts et les odeurs n'ont rien déclenché de très particulier, alors que la peur et le choc ont toujours été suivis d'effets ». Ses conclusions, après une vingtaine d'essais, sont dénuées d'ambiguïté : « Sans l'ombre d'un doute, une forme de communication s'est tenue entre ces personnes, dont la télépathie seule saurait rendre compte. »⁶

Nous menâmes une nouvelle expérience sur les jumeaux Powles la même année, dans un gigantesque studio londonien. Pour une raison ou une autre, celle-ci ne fut jamais diffusée malgré sa

réussite. Richard Powles nous fit à cette occasion une démonstration spontanée de « télépathie de crise » : après l'expérience, Damien se perdit sur le chemin de retour au studio et sa mère s'en inquiéta. Mais plutôt que d'appeler la sécurité à l'aide et lui demander de fouiller les lieux, elle proposa simplement à Richard de se tenir face à un mur aveugle et de « regarder l'image ». (Il n'y avait aucune image sur le mur.)

« Où est Damien ? » lui demanda-t-elle. La réponse de Richard fut immédiate. « Par là, à côté du flipper », dit-il en étirant son bras dans la direction où se trouvait effectivement Damien, à une certaine distance et séparé de lui par deux murs et autant de portes anti-bruit. De mon point de vue, une telle manifestation spontanée vaut toutes les statistiques.

Nancy Segal, experte de l'étude des jumeaux plutôt sceptique déjà citée précédemment (« il n'existe à ma connaissance aucune preuve d'ESP entre jumeaux »), participa à nos côtés à une autre émission, *Miracle Hunters* (diffusée le 28 avril 2004 sur Discovery Channel). Suivant ma suggestion, l'équipe de production s'était rendue au rassemblement annuel de jumeaux à Twinsburg⁷, dans l'Ohio, où elle se vit bien vite entourée de jumeaux de toutes sortes. Comme je le leur avais demandé, ils accostèrent dans la rue quelques spécimens qui leur livrèrent des histoires du type de celles répétées à l'envi entre ces pages, les unes après les autres, et tout particulièrement des exemples de douleur ressentie à distance au cours d'une maladie, d'un accident grave ou d'un accouchement vécu par leur frère ou leur sœur.

La vidéo de ces rencontres fut diffusée lors de l'émission et le docteur Segal, l'air mal à l'aise, la commenta ainsi : « Eh bien, il y a sûrement là plus que de simples coïncidences. Il y a en effet quelque chose. Mais je ne pense pas qu'il s'agisse de télépathie. » Elle ne précisa pas ce qu'elle avait en tête. Ensuite, on lui montra les enregistrements de Jeremy Barret et de son polygraphe analysant les réactions d'une fillette de neuf ans alors que sa jumelle était soumise à la torture du bol d'eau glacée et autres surprises, telles que l'éclatement d'une baudruche ou le bris d'une pile entière d'assiettes juste derrière elle.

Le docteur Segal eut l'air plus mal à l'aise encore. « Eh bien, voilà une découverte intrigante », dit-elle. « Appellerais-je cela de la télépathie ? Pour l'instant, non. » Elle nous délivra ensuite un sermon sur la nécessité de reproduire toute expérience. Les reproductions d'expérience sont évidemment nécessaires ; d'ailleurs celle qu'elle venait de découvrir en était une. Le problème est que les personnes disposant de moyens suffisants, d'un lieu adéquat et des contacts indispensables pour les effectuer ne sont tout simplement pas intéressées, à de rares exceptions près. Au sein de la communauté universitaire, la télépathie est un tabou, comme j'ai pu le constater. Les règles du jeu de la recherche sont suivies à la lettre : Aucune recherche ne devra porter sur un domaine entièrement nouveau. Malheureusement, c'est aussi le cas du jeu de la télévision, du moins de ces joueurs qui se penchent sur la télépathie, ou autres domaines du même genre, dans l'unique but de démontrer leur inexistence.

Parmi eux, la championne toute catégorie est la chaîne du National Geographic, ce que j'ignorais en 2005 quand une de ses équipes me demanda de les aider à préparer une expérience similaire à celle décrite ci-dessus. Je n'avais jamais regardé cette chaîne et la supposais de qualité égale à celle du journal éponyme. Je me trompais lourdement.

Je me suis arrangé pour que participent les jumeaux Powles, qui avaient toujours livré de bons résultats. L'expérience prit place à leur domicile, au moyen d'un nouveau polygraphe fourni par la production. Leur mère Anna se chargea de briser les assiettes, de percer les boudoirs et de plonger leurs mains dans l'eau glacée, le tout dûment enregistré par le polygraphe à quatre bandes sous forme de bosses significatives reconnues par l'opérateur.

Alors entrèrent en scène les manipulateurs d'opinion. Le narrateur, sur un ton ironique, se lança dans une fastidieuse explication pour discréditer l'expérience, oubliant qu'elle avait été préparée par l'équipe de production elle-même, et conclut de manière méprisante : « Fascinant ? Certainement. Science véritable ?... [Pause.] Certainement pas. »

Ma conclusion personnelle : Fascinant en effet. Mais documentaire objectif ?

Certainement pas.

TABOU ET TABOUIISME

En sus de celui du Minnesota déjà mentionné existent plusieurs registres de jumeaux, un en Italie, au Japon et en Suède, tandis que le King's College de Londres dispose d'un fichier d'un millier de paires.

Dans ce dernier cas, l'objectif est de surveiller les processus physiques des jumeaux en question, en vue d'en apprendre plus sur les facteurs génétiques de certaines maladies. J'ai demandé s'il serait possible d'utiliser ce registre pour envoyer un questionnaire et recruter des volontaires pour une expérience, que j'ai nommée « corrélats physiologiques de l'empathie » afin d'éviter soigneusement le mot « télépathie ».

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » m'a-t-on répondu.

« Euh, hé bien, vous savez, ce que certaines personnes appellent télépathie », ai-je été obligé d'ajouter.

Je ne pouvais pas penser à d'autres mots, et la simple mention de ce terme eut les effets tant redoutés. Une réponse sévère : « Nous ne nous intéressons pas aux trucs surnaturels ». La télépathie est un tabou. Interdite par les règles du jeu de la recherche.

J'ai présenté des excuses et suis parti. Bien des années plus tard, j'ai découvert que cette personne avait tort. L'unité de recherche sur les jumeaux du King's College s'intéressait aux « connexions anormales ». Je reviendrai là-dessus au chapitre 12. Je voudrais ici m'intéresser de plus près à cette notion de « tabou », et montrer comment elle entraîne le retard ou l'abandon des recherches dans de nouveaux domaines.

Le mot tabou fut rapporté en Europe par James Cook, qui nota dans son journal en 1777 que les habitants des îles Tonga l'utilisaient, en tant qu'adjectif, pour qualifier quelque chose de prohibé, interdit ou tenu à l'écart. On l'emploie désormais, aussi bien comme nom que comme adjectif, pour désigner une chose qui ne devrait pas être mentionnée, ni même autorisée à exister. Ainsi, un puissant tabou, de nature insidieuse, frappe ce que les sceptiques nomment le « paranormal », et qui couvre les phénomènes allant de la télépathie à la clairvoyance et aux soucoupes volantes, en passant par les

enlèvements extraterrestres, l'astrologie, le monstre du Loch Ness et l'Abominable Homme des neiges.

Le mot « paranormal », en tant qu'adjectif, qualifie tout simplement ce qui est « au-delà de l'expérience normale ou de l'explication scientifique ». C'est également devenu un nom utilisé pour décrire tout ce que la science actuelle s'avère incapable d'expliquer. Les réactions à son encontre peuvent être assez violentes, comme l'indique cet extrait d'un article du professeur Richard Dawkins, au langage peu scientifique et particulièrement fleuri :

« Le paranormal est un ramassis d'âneries. Ceux qui essayent de nous le fourguer sont des escrocs et des charlatans. Et certains parmi eux sont devenus très riches avec leurs salades. »⁸

Dawkins et son ami d'Oxford le Professeur Peter Atkins sont des membres éminents du COPUS (Committee for the Public Understanding of Science, comité pour la compréhension de la science par le grand public), mieux connu par certains sous le nom de COPUT (Committee for the Proclamation of Unassailable Truth, comité de proclamation des vérités inexpugnables). Dans un entretien au cours duquel on lui demanda de préciser ce qu'il pensait de la parapsychologie, Atkins admit joyeusement que « oui, j'ai des a priori, je suis sectaire si vous voulez, mon esprit est tout à fait fermé à ce genre de recherches ». Il expliqua pourquoi :

« C'est une perte de temps. Les scientifiques sérieux ont d'autres sujets de préoccupation. Nous n'avons pas de temps à perdre avec des assertions dont l'inanité ne fait aucun doute ni dans nos cœurs ni dans nos esprits [...] Je ne pense pas qu'existe un seul phénomène connu qui ne puisse trouver son explication scientifique. »⁹

Discuter du tabou est devenu tabou à son tour, mais un valeureux critique a pris le taureau par les cornes et décidé de secouer les institutions : Richard Milton. Ce qu'il appelle le « tabouisme » consiste selon lui, pour les scientifiques comme pour les autres, « à traiter en dérision ou à rejeter d'emblée les nouvelles découvertes ou inventions qui n'entreraient pas dans le cadre de la connaissance actuelle. » Il cite les exemples les plus connus de ce travers : le refus de l'Académie des sciences en France d'accepter l'existence des

météorites, l'insistance à affirmer l'impossibilité du vol à moteur même après que les frères Wright avaient pris les airs à bord du *Wright Flyer I* propulsé par ses quatre cylindres, sous l'œil de nombreux témoins, enfin le rejet de l'ampoule électrique sous prétexte qu'Edison n'était qu'un amateur et ne faisait pas partie du sérail. Milton poursuit :

« Dans sa forme la plus subtile, la réaction taboue dessine un cercle autour de son sujet et le place "hors d'atteinte" de toute analyse rationnelle et de toute enquête. Ce faisant, la science érige souvent une objection à première vue solide ou même fondamentale, mais qui, lorsqu'on y regarde de plus près, se révèle équivalente aux préjugés inconscients d'une tante vieille-fille qui regarderait d'un mauvais œil le fait qu'une plage puisse être mixte. »

Le tabouisme entraîne des préjudices considérables, nous dit-il, car il crée « une discrimination permanente et cumulative », qu'il compare à « une île du Diable conceptuelle où seraient envoyées les idées coupables ». Il explique :

« Toute idée idéologiquement suspecte ou contraire au paradigme dominant est désavouée pour toujours, et ce désaveu forme une base pour tout désaveu futur. »¹⁰

En 2001, on assista à une véritable explosion de tabouisme dans les médias dirigée contre le professeur Brian Josephson, titulaire du prix Nobel de physique 1973. La Royal Mail (poste anglaise) avait en effet invité six lauréats britanniques à rédiger un court article sur leur domaine. Le tout formerait une brochure accompagnant la sortie de timbres inédits commémorant le centenaire du premier prix.

Josephson écrivit une description concise de la physique quantique, dans laquelle il note qu'elle nous pousse à « capturer, sous forme mathématique, un monde mystérieux, insaisissable, un monde d'actions fantomatiques à distance [comme les appelait Einstein] suffisamment réelles pourtant pour aboutir à des inventions telles que le laser et le transistor. » Jusque-là, tout allait bien. Mais il ouvrit ensuite la boîte de Pandore :

« La théorie quantique se combine maintenant avec les théories de l'information et de la calculabilité. Ces développements pourraient nous mener à l'explication

de phénomènes actuellement hors de portée de la science conventionnelle, tels que la télépathie – un domaine dans lequel la Grande-Bretagne est à la pointe de la recherche. »¹¹

La seule idée que la physique quantique pourrait contribuer à expliquer la télépathie allait bien trop loin pour certains. L'idée a pourtant fait son chemin depuis, comme nous le verrons ensuite. « C'est un sujet sensible », dit Josephson, remportant au passage le concours de l'euphémisme. « Les réactions furent plus hostiles que prévu. » Et parmi ces personnalités hostiles, nous retrouvons un professeur d'Oxford, David Deutsch. « La télépathie n'existe tout simplement pas », hurla-t-il. « La Royal Mail s'est laissée entraîner à propager des idées absurdes. » Josephson aurait pu répéter cette phrase attribuée à Newton, auquel on reprochait sa passion pour l'alchimie : « Monsieur, j'ai étudié le sujet, pas vous. » Mais il préféra faire remarquer, à raison, « qu'il existe de nombreuses preuves à l'appui de l'existence de la télépathie », et que l'idée d'un lien unissant matière et esprit n'avait rien de fantaisiste, bien au contraire : « c'est de la physique absolument standard ». Il ajouta que « les articles traitant du sujet sont rejetés bien à tort ». C'est l'une des règles du jeu de la recherche.

On ne peut nier la quantité d'âneries dont on nous abreuve, certaines dangereuses parmi elles et qui méritent d'être discréditées. Toutefois, que la télépathie ne puisse être expliquée à l'heure actuelle, et qu'elle reste donc pour l'heure cantonnée au paranormal, n'en fait pas une ânerie. La télépathie est en réalité dans le même cas que la gravité, dont il est impossible de nier l'existence.

Tout pionner de la « véritable science » qu'il était, Newton était aussi ce que nous appellerions aujourd'hui un créationniste, un chrétien fondamentaliste convaincu que Dieu avait créé le monde en six jours (dont le premier était de longueur infini, par définition, précisait-il). Il voyait la gravité comme un « miracle perpétuel », et lorsque son camarade mathématicien Gottfried von Leibniz le sermonna pour ce langage bien peu scientifique, il lui répondit ceci :

« Je ne recherche point ici quelle est la cause efficiente de ces attractions. [...] Car il faut que nous apprenions par les phénomènes de la Nature, quels Corps

s'attirent l'un l'autre, et quelles sont les lois et les propriétés de cette Attraction, avant qu'il soit convenable de rechercher quelle est la cause efficiente de l'Attraction. »¹²

Il aurait très bien pu écrire la même chose à propos de la télépathie, qui paraît impliquer l'attraction de deux esprits, et de corps également en effet. Pour peu que nous voulions l'étudier, il nous faut donc commencer par examiner preuves et témoignages de son existence avant de se tourner vers ces causes efficientes, ce que je ferai en temps voulu.

Et maintenant, attachez vos ceintures ! Nous nous apprêtons à pénétrer une autre strate de la réalité. Nous nous devons de le faire, au moins d'y jeter un œil, car les phénomènes décrits dans ce livre ne peuvent tout simplement pas se produire selon les lois physiques enseignées à l'heure actuelle. Nous sommes ainsi face à une alternative : sa première branche consiste à ignorer les preuves et les rejeter en bloc, ce qui revient à traiter de menteurs ou d'idiots, voire les deux, des centaines de personnes. Sans être particulièrement condescendant, cela ne nous aiderait pas à expliquer pourquoi tant d'idiots et de menteurs propagent exactement les mêmes mensonges idiots jour après jour.

La deuxième branche revient à accepter que la réalité est plus complexe que ce qu'on nous a enseigné, et je maintiens qu'il s'agit de la seule option valide. Écoutons donc le témoignage de cet homme tout particulièrement qualifié qui expérimenta un niveau de réalité inconnu jusqu'alors, et fut fort heureusement capable d'en revenir et de le décrire en grands détails. Il mérite bien plus d'attention que celle qui lui fut accordée jusqu'ici.

GRANDEUR NATURE

LE CONTINUUM PSYCHIQUE

Le Très honorable Auckland Geddes était sans conteste une grande figure de son époque. Docteur en droit et en médecine, membre du parlement en 1917, il occupa deux postes de ministre et un siège au Conseil privé¹. Il tint plus tard le rôle d'ambassadeur britannique aux USA, de même que celui de Président-directeur-général de la Rio Tinto Company, prospère multinationale, durant vingt-deux ans.

En 1935, âgé d'une cinquantaine d'années, il vécut une expérience traumatisante qu'il eut à cœur de raconter en détails lors d'une réunion de la Société royale de médecine, à Édimbourg. Il avait en effet « franchi les portes de la mort avant d'être ramené à la vie ». C'est l'un des plus vieux cas de « mort imminente » répertorié, et aujourd'hui encore l'un des plus complets.

Auckland Geddes avait été victime d'une attaque sévère de gastroentérite qui l'avait maintenu éveillé toute la nuit. Au matin, son pouls et sa respiration « étaient devenus imperceptibles ». Il raconte :

« Je voulais sonner, demander de l'aide, mais je m'en découvris incapable et renonçai plutôt calmement. Je pris conscience que la maladie était grave, et je fis très rapidement le point sur ma situation financière. À compter de cet instant, jamais je ne sentis faiblir ma conscience, pourtant je la sentis soudain se séparer d'une autre, qui était aussi moi. »

L'une de ces deux consciences semble être restée attachée à son corps, bien qu'elle se désintégra en ses éléments simples, « tête, cœur et viscères ». L'autre l'aurait quitté tout à fait, et c'est là que l'histoire devient passionnante :

« Je me rendis compte, peu à peu, que je pouvais voir non seulement mon corps et le lit où je gisais, mais également toutes choses dans la maison et le jardin, et même bien au-delà, à Londres, Édimbourg, en réalité partout où se dirigeait mon attention. [...] D'une source, inconnue de moi mais que j'appelai pourtant "mon mentor", me parvint une explication : j'étais libre de voyager dans une dimension du temps où "maintenant" était en quelque sorte équivalent au "ici" de l'espace ordinaire à trois dimensions. »

Il commença alors à reconnaître des amis et connaissances, chacun environné d'une « condensation psychique » de couleurs variées. Il devint d'une certaine manière conscient du « flux psychique en harmonie avec la vie, s'écoulant dans le temps », et du fait que « nos cerveaux ne sont que des organes projetant pour ainsi dire l'espace à trois dimensions dans le flux psychique. » Tout cela était bien étrange, et certainement très dur à expliquer. Pourtant, il était en même temps parfaitement conscient des événements de la vie réelle :

« Alors que je m'apprêtais à saisir toutes ces condensations, je vis A. entrer dans la chambre. Elle eut un choc en me voyant et je la vis courir vers le téléphone. Je vis mon docteur quitter ses patients et se dépêcher de venir chez moi, et je l'ai entendu dire, à moins que je ne l'aie vu penser : "Il est presque mort". Je l'ai distinctement entendu me parler mais j'avais rompu tout contact avec mon corps et ne put lui répondre. »

Une injection de camphre le ramena bien vite dans son corps, à son grand regret car « tout cela m'intéressait au plus haut point ; je commençais tout juste à comprendre où j'étais et ce que je voyais ». Cette expérience le marqua profondément. « Nous ne pouvons être sûr que d'une chose », dit-il à son public : « ce n'est pas factice. Sans cette absolue certitude, je n'aurais pas porté l'affaire à votre attention. » Geddes revécut ce qu'il appelle lui-même « l'état thanatoïde » dix ans plus tard, lors d'une violente hémorragie, et dit de cette nouvelle expérience qu'elle fut « pour l'essentiel une répétition de la précédente ». Il en eut encore une autre, à la fin de

sa vie. Il était devenu aveugle et cette dernière fut différente : il ne put rien contempler de « terrestre », mais il conserva la capacité de voir « l'iridescente brillance du flux psychique ». Il eut également un échange intéressant avec son « mentor », lui demandant : « Qu'est-ce, mentor ? », et obtenant pour toute réponse : « Il n'y a pas de mentor. Tu as toi-même créé ce procédé pour t'expliquer tes propres révélations. » J'avoue ignorer qu'en penser.

« Il est surprenant de constater », ajoute-t-il en 1952, « que la mémoire de ses choses, rêves ou visions, ne s'efface pas plus qu'elle ne grandit ni ne trouve matière à rationalisation ». La description détaillée qu'il en livra est d'un intérêt exceptionnel, en ce qu'elle provient d'un professeur de médecine écrivant dans un journal scientifique, et plus tard dans ses mémoires. Elle fut donnée en public peu après l'événement et, bien que nous ne disposions d'aucun témoignage tiers, il paraît peu probable que Lord Geddes (car il fut anobli) n'ait pas écrit la stricte vérité. Pourquoi aurait-il inventé tout cela ?

Le trait le plus notable du récit de Geddes est peut-être ce sentiment de deux réalités simultanées. Une part de lui était suffisamment consciente pour distinguer l'infirmière qui téléphonait au docteur, ou pour voir celui-ci entrer dans sa chambre. Une autre le faisait accéder à des endroits distants de plusieurs centaines de kilomètres. Étant donné qu'il avait probablement perdu connaissance à ce moment (il estime que son cœur cessa de battre peu avant l'injection de camphre), il semblerait qu'une partie de notre esprit puisse perdurer hors de tout rapport au corps, et pénétrer un monde bien différent de celui que nous connaissons tous.

Dans cet état « désincarné », Geddes devint à son corps défendant un récepteur télépathique, ce qu'il admet sans le moindre scrupule :

« Si on accepte l'hypothèse selon laquelle l'humanité serait enveloppée dans un continuum psychique, qui influencerait et serait influencé par nos cerveaux, la difficulté de concevoir une cause des phénomènes psychiques paranormaux s'envole. Si en revanche on la refuse, il devient impossible de les expliquer. »

Lors de cette conférence à Édimbourg, il décrivit également un incident très semblable à certains de ceux exposés dans ce livre, bien qu'il ne précisa pas s'il s'agissait de jumeaux :

« Une femme, à Édimbourg, eut une crise cardiaque en raison du choc et de l'angoisse provoqués par la conscience que son frère, alors en Inde, venait de vivre une catastrophe, sans qu'aucun message physique ne fût échangé [...] Voilà un cas authentique. Cette « conscience » fut véhiculée par voie télépathique bien sûr, mais qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est qu'un mot, qui n'ajoute rien à ce que je viens de décrire : elle sentit à distance. »

La télépathie, conclut-il, devrait être acceptée « parmi les données primaires de la science ». Il revint sur le sujet dans ses mémoires, où il note qu'elle est « un phénomène attesté » dont les preuves abondent dans le règne animal : « Le type d'intercommunication que les hommes appellent paranormal est la norme pour les animaux plus humbles. »²

SAVOIR D'EXPÉRIENCE

Heureusement, nul besoin de frôler la mort pour atteindre une réalité supérieure, ou du moins différente, telle que celles explorées par pratiquement toutes les cultures de l'Inde et de la Chine ainsi que les populations indigènes d'Australie, d'Afrique et d'Amérique. C'est également le genre de « réalité autre » que nous décrivent mystiques, saints et artistes depuis des siècles : saint Paul, saint Augustin et saint François d'Assise, Jeanne d'Arc et Thérèse d'Avila mais aussi bien Dante Alighieri, Jérôme Bosch et William Blake.

Au vingtième siècle vécut également un mystique qui nous en laissa un témoignage clair : George William Russell, qui écrivait sous le pseudonyme AE. Mystique sa vie durant, il n'en fut pas moins un rédacteur en chef très pragmatique, intéressé par les réformes agraires. Il s'en explique clairement :

« J'ai découvert que la conscience pouvait exister en dehors du corps, que nous pouvons parfois voir des personnes pourtant très éloignées de nous, et même leur parler malgré la distance. On m'a déjà parlé de cette façon. Je sais d'expérience que des êtres désincarnés pourraient avoir une profonde influence sur nous. »

« Désincarné », il le précise plus loin, ne signifie pas « décédé ». C'est ainsi qu'il pensa un jour à un ami, sans savoir où celui-ci se trouvait, et qu'il le sentit soudain près du Sphinx. :

« Je n'ai pas eu de vision de lui, mais il me sembla que je marchais là, de nuit. Pourquoi l'angle de vision changeait-il, comme dans le cas d'une personne avançant ? Voyais-je à travers ses yeux ? Ou bien voyais-je, comme lors de l'autre incident [voir plus bas], des images réfléchies depuis sa sphère vers la mienne ? Où s'arrêterait cette vision ? Quelles sont ses limites ? »

Bonne question. Russell apprit plus tard que cet ami avait, de fait, passé une nuit près du Sphinx. L'autre incident dont il parle est celui mentionné au chapitre 6, dans lequel il capta les pensées d'un collègue de bureau. Il se demanda si ce genre de phénomènes pourraient expliquer l'inspiration :

« Si j'avais écrit un conte, imaginé une chambre, une vieille mère, un fils absent, un problème de famille, ne me serais-je pas de la même façon aventurer dans la vie d'un autre ? Si merveilleuses sont les voies impénétrables que, alors que nous croyions imaginer un personnage, il se pourrait que nous ne fassions qu'interpréter un être déjà existant, entré en contact psychique avec nous par la grâce d'une affinité de sentiment ou la proximité de nos âmes ? »

C'est toutefois un cas à part, puisque, en ces deux occasions, Russell a reçu un message télépathique sans crise apparente, en dehors du « problème de famille ». ³

CONSCIENCE VOYAGEUSE

Visiter des réalités alternatives ne requiert pas non plus d'être mystique, comme le montra l'artiste et auteur new-yorkais Ingo Swann au cours de plusieurs expériences en laboratoire, chacune très concluante. Swann fut parmi les premiers responsables de l'élaboration du programme américain « US Star Gate », qui visait à entraîner des militaires à utiliser la clairvoyance, ou « vue distante » comme ils préféraient l'appeler, pour l'espionnage. ⁴

Swann avait commencé sa carrière psi dans les années soixante-dix avec une série d'expériences pour le compte de deux chercheurs, les docteurs Karlis Osis et Janet Mitchell, au sein de l'antenne new-yorkaise de la SPR. Ils tentaient de raviver ce que les mesmérismes du siècle précédent appelaient « clairvoyance voyageuse », dont certains cas stupéfiants avaient été étudiés de près. Dans le plus connu, le psychologue français Pierre Janet avait hypnotisé une femme

et l'avait « envoyée » dans le laboratoire de son collègue Charles Richet. Elle avait alors rapporté que l'endroit était en flammes, ce qui était vrai. À une autre occasion, elle déclara que l'assistant de Richet venait de se brûler : correct aussi.

Ces expériences prometteuses n'eurent pas de suite, malgré l'intérêt prononcé que Richet (futur lauréat du Nobel de médecine) porta sa vie durant aux recherches psychiques.⁵

Swann était un fervent partisan de ce genre de choses lorsqu'il entama l'expérience mais, comme il le disait lui-même, « je ne pensais pas disposer d'un talent particulier dans ce domaine ». Il devint pourtant très vite évident qu'il en possédait un. L'expérience consistait à flotter jusqu'au plafond pour déterminer le contenu d'une boîte dont on ne pouvait apercevoir l'intérieur que depuis le haut. Le démarrage pris un temps considérable, mais il persista et devint finalement capable de dessiner les objets de la boîte, sans toujours savoir de quels objets il s'agissait. Après plusieurs mois d'essais répétés, Swann avait fourni de solides preuves à l'appui des thèses de Russell, Lord Geddes et tant d'autres qu'il serait fastidieux de nommer, selon lesquelles la conscience pourrait effectivement quitter le corps. À entendre Swann, cela serait même facile.

« La clairvoyance voyageuse ressemble beaucoup au rêve éveillé », dit-il dans un entretien de 1978. « Il suffit de se mettre d'accord avec soi-même pour le faire [...] et voilà qu'une foule d'images vous parvient. »⁶

Peu après les expériences de New York, Swann entama une série de travaux au Stanford Research Institute (maintenant appelé SRI International), en Californie, qui devint plus tard le programme Star Gate. C'est à ma connaissance la première fois que l'on prouvait que la télépathie et/ou la clairvoyance pouvait être pratiquée par à peu près n'importe qui pourvu qu'on l'entraîne et le supervise, et que cela pouvait avoir une utilité pratique. L'un des meilleurs parmi la trentaine de militaires « clairvoyants voyageurs », Joe McMoneagle décrocha une médaille pour son travail de renseignements, et le programme obtint le soutien public du président Jimmy Carter, pas moins, lorsqu'il décrivit comment la carcasse d'un avion soviétique écrasé en Afrique avait été retrouvée par l'un des voyants de Star Gate :

« Elle entra en transe. Durant cette transe, elle donna des chiffres de latitude et de longitude. Nous dirigeâmes nos satellites sur ces points : l'épave s'y trouvait. »⁷

L'ancien directeur du programme, le docteur Harold Puthoff, lors d'un entretien daté de 2000, nous apprit que la clairvoyance voyageuse avait été employée « dans presque tous les problèmes graves de sécurité publique », et que leurs armoires « étaient pleines de dossiers qui ne seront pas déclassifiés de notre vivant ».⁸

PENSÉES VOYAGEUSES

Une démonstration plus ancienne de vue distante, dont l'invariable succès avait été constaté par de nombreux témoins, avait eu beaucoup d'écho en son temps. C'est à ce jour encore l'un des cas les mieux documentés, qui peut encore nous apprendre beaucoup de choses.

En 1937, un avion russe disparut en survolant le Pôle Nord. On supposa qu'il s'était écrasé quelque part en Alaska. Son dernier message radio était : « Nous allons atterrir à... ». La fin était inaudible. L'Union soviétique voulait à tout prix retrouver cet avion et demanda à un fameux explorateur, Sir Hubert Wilkins, de monter une expédition de secours. Ce dernier accepta. Il discuta un soir de ses plans avec un membre de son club new-yorkais, l'écrivain Harold Sherman.

Ils se découvrirent un intérêt commun pour le psychisme. Wilkins croyait à la télépathie depuis son enfance passée en Australie, où il avait pu voir des Aborigènes lui en fournir des démonstrations convaincantes. Sherman, de son côté, avait eu ses propres expériences psi. Alors qu'ils discutaient, Sherman eut une idée. Wilkins l'avait informé que des éruptions solaires pouvaient de temps à autre perturber les communications radio, ce qui pourrait l'empêcher de joindre sa base de New York par les moyens habituels. C'est pourquoi Sherman suggéra de déterminer si le signal télépathique passerait quand la radio serait hors d'usage. Wilkins savait que la mission était dangereuse. Il pouvait très bien finir comme le pilote russe, et nécessiter des secours à son tour. Un moyen de

communication supplémentaire ne serait pas du luxe. Ce n'était pas un jeu, et les deux hommes le savaient. C'est peut-être pour ça qu'il eut tant de succès.

Sherman promit de consacrer une demi-heure, trois fois par semaine, à 11 h 30 du matin heure de New York, à tenter d'entrer en contact avec Wilkins, qui tiendrait de son côté le journal complet des événements. Celui-ci serait finalement comparé aux notes de Sherman, dont des copies seraient préalablement remises à un tiers afin qu'il vérifie que la date et l'heure d'écriture données par Sherman étaient les bonnes.

Wilkins et son équipage prirent les airs à bord d'un Lockheed Electra, le 22 octobre 1937. Trois jours plus tard, Sherman notait :

« Je me suis assis à mon bureau de 380 Riverside Drive, à New York, mon carnet devant moi, toutes lumières éteintes. J'attendis que viennent à moi les impressions, images mentales, sentiments forts ou flashes soudains, tout ce qui pourrait signifier quelque chose. »

Toutes ces choses lui parvinrent bientôt. Dans les cinq mois suivants, Sherman écrivit un total de 68 entrées dans son journal, comportant plus de 300 phrases spécifiques. Il mit dans le mille le premier coup, en notant :

« Toi en compagnie d'un homme robuste. Impression que tu dis "C'était Wilkins ; fin du programme". »

Wilkins s'était effectivement assis entre deux costauds au dîner ce jour-là. Il avait également été interviewé par une radio canadienne, et l'émission s'était achevée exactement sur ces mots.

Sans surprise, beaucoup des impressions de Sherman étaient froides, neigeuses et glacées. Pourtant, il capta souvent quelque chose qui semblait déplacé au milieu de tout cela. Ainsi, il écrivit un soir :

« Toi en compagnie de militaires, de femmes en robes de soirée, beaucoup de conversations. Tu es aussi en robe de soirée. »

Ce n'est pas tout à fait l'occupation principale ni l'accoutrement typique de l'explorateur des Pôles ; c'était pourtant bien ce que faisait Wilkins à ce moment-là, et ce qu'il portait ! La robe lui avait

été prêtée pour l'occasion, un bal de l'armistice à Regina, en Alaska, pour lequel il avait reçu une invitation surprise. Quelques jours plus tard Sherman perçut encore un événement social, qu'il décrivit comme « une sorte de banquet, tenu dans une église ». Il ajouta « École, devant un tableau noir, craie à la main, tu fais un petit discours ».

Il avait encore raison : Wilkins avait assisté à un banquet dans la maison des missionnaires de Point Barrow, et il avait rendu visite, le matin même, à des écoliers dans leur classe pour leur parler de son métier. Cela continua ainsi, et Sherman mentionna correctement un feu, un mal de dent, une échelle et une mine de diamants, sujet d'une autre conférence que Wilkins donna et que Sherman perçut. Il saisit de la même façon le moment presque exact où Wilkins décida d'abandonner les recherches, et détermina correctement le jour de son retour à New York.

Quand ils comparèrent leurs notes, Wilkins fut très impressionné. « Tu sembles percevoir les pensées les plus fortes et sentir le contexte de manière très vivante », commenta-t-il. De fait, Sherman ne s'était que très peu trompé, et la grande majorité de ses impressions étaient entièrement justes.

Durant la période expérimentale, les deux hommes avaient décidé de mener quelques tests à l'aide des cartes Zener, avec Wilkins dans le rôle de l'émetteur, et Sherman en récepteur. Les résultats ne furent que légèrement meilleurs que ce que le simple hasard voudrait, mais l'émetteur n'y mettait pas trop d'entrain. « Je ne m'intéressais pas particulièrement à ces expériences conduites à l'aide de cartes » admit Wilkins, « car il me semblait qu'il serait particulièrement difficile de démontrer le transfert de pensées de cette façon ». La leçon a tiré de cette classique série d'expériences est que la télépathie fonctionne à plein lorsqu'elle est nécessaire, tout spécialement lors de crises ou lorsque des émotions puissantes entrent en jeu, et lorsque les participants sont non seulement très motivés, mais aussi convaincus de la réussite. Comme nous l'avons vu, beaucoup n'ont pas retenu cette leçon.

Si Wilkins avait rencontré des difficultés, les deux hommes avaient convenu qu'il essaierait de les communiquer à Sherman en se concentrant sur les chiffres de latitude et de longitude de sa

position géographique, et sur l'une de ces trois couleurs : rouge pour une blessure, noir pour la mort d'un membre de l'équipage et blanc si tout allait bien. À en juger par le taux de succès global de Sherman, il est fort possible qu'en cas d'urgence, il eût pu sauver des vies.⁹

Sherman possédait la capacité remarquable de se lier à des esprits distants, même inconnus de lui, et sans particulièrement le vouloir. En 1939, à la suite de la publication d'un article dans le numéro du *Cosmopolitan* du mois de mars relatant ses expériences avec Wilkins, il fut assailli de requêtes visant à obtenir son aide dans la recherche d'objets ou de personnes disparues. Mais il se sentait encore épuisé mentalement, et ne donna pas suite.

Un jour, il reçut cependant l'appel d'un vieil ami qu'il ne pouvait éconduire ; il accepta donc de le rencontrer. Son ami était accompagné d'un jeune homme, Yellen, dont le père avait disparu lors d'une randonnée au Canada. Il avait lu l'article et souhaitait désespérément que Sherman aidât aux recherches. Ce dernier commença par formuler toutes les excuses qui lui venaient en tête, mais il finit par accepter, « plus pour gagner du temps qu'autre chose », de son propre aveu. Puis, « tandis que je l'écoutais, je me trouvais de plus en plus impliqué, malgré moi ». Il se demandait ce qu'il ressentirait si son père avait disparu de la sorte. Alors, « au moment où j'abaissais ma garde, cela arriva ! » Il reçut « des images mentales détaillées » et « des impressions fortes et distinctes », comme avec Wilkins. Il décrivait tout cela au jeune homme quand soudain, il déclara : « Je suis avec votre père en ce moment même. »

Il décrivit longuement et en grands détails un homme épuisé et perdu trébuchant le long d'un chemin forestier. Il était à moins d'un kilomètre d'un camp de bûcherons où il aurait pu trouver de l'aide, mais il ne pouvait pas l'atteindre. La voie était bloquée par un arbre abattu ; il était trop faible pour passer au-dessus, et la végétation l'entourant trop épaisse pour qu'il le contournât.

Sherman poursuivit ce récit en direct : « Je vois votre père essayer encore et encore, et tomber mort aux pieds de cet arbre. » Cette phrase ne devait être ni plaisante ni facile à prononcer et Sherman s'empressa de préciser qu'il pouvait se tromper. Malheureusement, ce n'était pas le cas. Lorsque les secours trouvèrent enfin le corps,

il était bel et bien aux pieds d'un arbre abattu, non loin d'un camp de bûcherons. Les impressions de Sherman s'étaient révélées tragiquement exactes.

L'intérêt de cette histoire est que Sherman ne connaissait ni Yellen ni son père et n'en avait même jamais entendu parler. Il se demanda lui-même comment était-il possible d'obtenir des informations précises sur de parfaits étrangers ? « Je devais les tenir d'une certaine source », dit-il, mais laquelle ? Sherman nous livre une explication. Les pensées du père, à l'article de la mort, devaient se tourner vers sa famille, mais son fils ne semblait pas les percevoir. Mais était-ce réellement le cas ? « Le fils aurait-il pu connaître par voie télépathique et de manière subconsciente l'histoire de son père [...] sans être capable de faire remonter cette connaissance à la surface de son esprit ? »

Sherman avait-il retrouvé ce message dans le subconscient du fils alors que celui-ci lui parlait ? Aussi peu probable que cela paraisse, je n'ai aucune explication plus plausible à fournir sur cette histoire pourtant solide et confirmée par des témoins. Au chapitre 6, j'ai parlé de George Russel se connectant à un collègue de bureau ; Sherman est allé plus loin en atteignant un homme qu'il n'avait jamais vu.¹⁰

LA TÉLÉPATHIE SAUVE ENCORE UNE VIE

Sherman ne sauva personne en cette occasion, mais il existe un autre exemple, outre celui des enfants Powles présenté au chapitre 4, dans lequel la télépathie a presque certainement sauvé une vie. Le parapsychologue J. Fraser Nicol et sa femme Betty, tous deux collègues de J. B. Rhine à l'université de Duke, enquêtèrent de très près sur cette affaire. Là encore, nous en apprendrons beaucoup.

En 1955, un soudeur du nom de Jack Sullivan travaillait seul dans une tranchée profonde creusée dans Washington Street, à Boston, lorsqu'une paroi s'effondra et l'enterra vivant. Pour ne rien arranger, il se brûla durant l'effondrement contre le tuyau porté au rouge qu'il manipulait à ce moment-là. Il cria au secours, mais personne ne l'entendit. Lui vint alors à l'esprit, comme il se le rappela ensuite, « la

vivante image » de son collègue Tommy Whittaker, accompagnée du sentiment diffus que celui-ci pourrait l'aider.

Cela semblait peu probable à première vue car, comme Jack le savait, Tommy était ces jours-ci sur un autre chantier. Pourtant, ce dernier décida de quitter le travail plus tôt que prévu et de passer dans Washington Street pour s'assurer que tout allait bien. Il n'avait pas d'idée précise du danger, juste le vague sentiment de devoir s'y rendre. Il s'ouvrit à un autre ouvrier de son inquiétude : « Il pourrait être arrivé quelque chose. »

Il arriva juste à temps. Il remarqua tout d'abord que le générateur de Jack était encore en marche bien que celui-ci semblât parti, une étourderie qui ne lui ressemblait pas. Il s'aperçut ensuite que le câble disparaissait sous terre. C'est à ce moment que Jack parvint à hisser une main à la surface. Tommy put ainsi le sauver. Brûlé comme il l'était, Jack n'aurait pas pu s'extirper tout seul hors de la tranchée, et personne ne lui serait venu en aide avant le lendemain, probablement.

Un chercheur tira tous les enseignements de cet incident, un scientifique indépendant et non-conformiste nommé Andrija Puharich, très controversé (pour employer un euphémisme). Il était connu pour avoir ramené Uri Geller¹⁰ aux États-Unis et pour être parti au Brésil étudier « le chirurgien au couteau rouillé », Arigó, mais également pour sa consommation de champignons hallucinogènes et sa conviction d'avoir été enlevé par des extraterrestres, qui lui valut son discrédit au sein de la communauté scientifique. Il était pour beaucoup l'archétype du savant fou ; mais pour moi, qui ai eu le plaisir de le rencontrer plusieurs fois et d'avoir de longues conversations avec lui, il était surtout un homme charmant et l'un des plus intéressants que j'ai connus.

Il accomplit en ses jeunes années de passionnantes recherches sur la télépathie dans son propre laboratoire, à l'aide de volontaires célèbres tels qu'Eileen Garrett et Peter Hurkos. Ses expériences connurent de nombreux succès et lui permirent de développer et de tester sa théorie du fonctionnement de la télépathie, qu'il publia en 1962, un exercice que peu avait tenté jusqu'à une époque récente.

ADRÉNERGIE ET CHOLINERGIE

Il commença par observer que, comme l'indiquaient tous les témoignages, l'émetteur et le récepteur devaient se trouver dans des états d'esprits différents et bien précis si l'on voulait qu'un message télépathique pût être transmis à pleine puissance. Il appela ses états l'adrénergie et la cholinergie. Le premier désigne la configuration où domine notre système nerveux sympathique, tandis que dans le second, c'est le système parasympathique qui a le dessus. Ces deux systèmes dirigent habituellement les activités involontaires de notre organisme, celles que nous ne pouvons contrôler consciemment, telles la pulsation cardiaque, la digestion ou la respiration. Ils sont toutefois bien distincts.

Dans l'état adrénurgique, le cœur accélère ses battements, les vaisseaux sanguins se contractent et les pupilles se dilatent : nous nous apprêtons à entrer en action. Nos glandes surrénales sécrètent de l'adrénaline qui entraîne l'excitation. Quand « monte l'adrénaline », nous sommes généralement en plein effort, en situation de crise, de panique, de danger ou de mort imminente.

À l'opposé, l'état cholinergique est calme. Il est entraîné par l'acétylcholine, une molécule qui, via le système nerveux parasympathique, ralentit la pulsation, diminue la pression sanguine, rétracte les pupilles, contrôle la digestion et, de manière générale, calme l'organisme.

Pour que télépathie il y ait, il faut que l'émetteur se trouve dans l'état adrénurgique, sans qu'il n'ait pour cela à affronter un danger imminent, ni être en pleine crise de panique. Il lui suffira de se tenir prêt. Le récepteur, de son côté, doit se trouver dans l'état le plus cholinergique possible, détendu, hypnotisé ou mesmétrisé, endormi ou somnolent, sans rien faire de particulier. Pour une expérience en laboratoire, il lui suffira d'être disposé à recevoir.

En étudiant l'histoire de la tranchée de Boston, Puharich déduisit tout de suite que Sullivan dut entrer en « adrénurgie massive » lors de l'effondrement, alors que Whittaker était, lui, en pleine cholinergie. Il n'était pas endormi, soit, ni même somnolent ; il était d'ailleurs en train de souder une pièce, tout comme Jack. Mais précisément, c'est là une activité qui, selon les mots qu'il confia aux époux Nicol,

« entraîne toute sorte de pensées insignifiantes, si bien que vous vous rendez à peine compte que vous travaillez. » Si l'on en croit Puharich, un tel travail, physique et routinier favorise la réception du message télépathique, à plus forte raison si le travail est répétitif et ne nécessite aucune concentration particulière. La chaleur pourrait aussi avoir aidé, que ce soit celle du soleil ou du chalumeau.

Puharich, médecin qualifié toujours avide de se rendre là où les autres chercheurs psi craignent d'aller, songea à d'astucieux dispositifs pour induire ces deux états idéaux en laboratoire. La cholinergie ne lui posa pas de problèmes particuliers : il fit tout simplement ingérer à ses sujets une dose d'*Amanita muscaria*, l'amanite tue-mouches, aux effets spectaculaires. Lors de tests de reconnaissance d'images (un précurseur de la méthode du Ganzfeld présentée au chapitre 6), l'un des volontaires obtint dix bonnes réponses sur dix en une poignée de secondes, malgré une intoxication prononcée. La probabilité que ce résultat soit dû au hasard est d'une sur un million. (Dans la plupart des expériences scientifiques, une probabilité d'un vingtième est déjà considérée comme significative.)

Puharich répéta l'expérience en prenant cette fois comme volontaires quatre journalistes sceptiques, et en utilisant des chiffres plutôt que des images. Avant la prise de champignon, les résultats suivaient presque exactement la courbe du hasard. Quarante-cinq minutes après l'ingestion, la probabilité que seul le hasard guidait leur choix tombait à une chance sur deux cent, un niveau très significatif. Deux heures plus tard, l'effet du champignon s'était dissipé, et les scores retrouvaient leur niveau initial. (Avis aux lecteurs : n'ingérez pas de champignons hallucinogènes sans être entourés par une équipe d'experts et de professionnels. J'ai pu constater leurs ravages en cas de mauvaise utilisation, ce n'était pas beau à voir.)

L'adrénérnergie fut plus compliquée à provoquer. Vous ne pouvez pas bien sûr placer des sujets en situation de crise, pas du moins si vous souhaitez qu'ils continuent de participer à vos expériences, mais Puharich eut de la chance. L'un de ses volontaires attirés, Peter Hurkos, avait la phobie de l'électricité. Puharich le fit donc s'asseoir sur une plaque de métal conduisant un courant de 20 000 volts. Il savait que cela était sans danger, mais Hurkos n'en était pas si sûr.

« Je pouvais voir le doute et les craintes imprimés sur son visage quand l'expérience débuta », nota Puharich.

Il fut lui-même très surpris des résultats. Avec Hurkos dans cet état adrénargique artificiellement provoqué comme émetteur, les bonnes réponses du sujet récepteur furent deux fois plus fréquentes que lorsque Hurkos était dans son état normal.

Puharich reproduisit sept fois l'expérience, après quoi il considéra que ses conclusions étaient valides.

GRAVITÉ MENTALE ?

J'utilise les mots « émetteur » et « récepteur » par commodité mais, comme Puharich le fit remarquer le premier, cela pourrait nous induire en erreur. Lui concevait le transfert télépathique non comme un processus centrifuge, tel que la diffusion d'ondes radio, mais comme un état de concentration induisant une force précisément opposée, centripète. Il s'en explique :

L'émetteur n'émet rien. Il sert de centre d'attraction, attirant à lui l'attention du récepteur. Tout se passe comme si l'émetteur créait un vide mental aspirant à lui l'esprit du récepteur.

« L'émetteur, par ses besoins et ses désirs, prépare la scène ; le récepteur la peuple de ses propres symboles et de ses propres images. »

Il se pourrait ainsi que la télépathie, loin de fonctionner comme une radio, soit en réalité plutôt comparable à une force de gravité mentale. La gravité, comme la télépathie, opère en effet sur des distances considérables. Il y a pourtant une différence fondamentale : la télépathie est sélective, la gravité ne l'est pas. À très peu d'exceptions près, le message va de A à B, et non à C, D ou au reste du monde. Le signal de détresse de Jack Sullivan fut ainsi reçu par l'une des seules personnes, et peut-être même la seule, à être dans un état cholinergique favorable et qui saurait où le trouver. Si Tommy avait décidé de quitter le travail pour aller boire une bière avec ses amis dans un bar bruyant, il ne l'aurait peut-être jamais perçu¹¹.

LA PERRUCHE DE REGGIE

J'espère avoir suffisamment insisté sur le fait que tout le monde ne reçoit pas ce genre de message. Même certains jumeaux homozygotes n'en ont jamais reçus. Pourquoi cela ? Une théorie voudrait que la télépathie ne soit de nos jours que le pâle écho de ce qu'elle était quand notre survie quotidienne en dépendait, comme c'est encore le cas pour de nombreux animaux, et qu'elle ne réapparaisse qu'au moment de crises et pour ainsi dire par erreur, comme elle le fait dans cet exemple issu d'une source inattendue (et peut-être pas tout à fait digne de confiance) :

« On dit que les jumeaux ont des pouvoirs psychiques qui leur permettraient de savoir ce que l'autre pense, même à longue distance, et mon expérience m'incline à le penser. Ron et moi captons les humeurs de l'autre. Une fois, nous nous sommes envoyés des courriers qui se sont croisés à la poste, dans lesquels chacun s'ouvrait à l'autre de son projet d'acheter une cage et une perruche. »

Il peut sembler surprenant que les jumeaux les plus connus de Grande-Bretagne, les deux gangsters Ronald et Reginald Kray, eût désiré chacun une perruche, et eût exprimé ce désir par lettre. Les coïncidences arrivent, et ce pourrait en être une. Pourtant Reginald donne plusieurs autres exemples de ce qui ressemble à de la télépathie, même si, curieusement, celui ci-dessus est le seul qui implique son frère.

Ainsi, Reggie a déjà effrayé un chauffeur de taxi en devinant force détails de son passé et de son futur, dont son voyage en Australie et son désir d'écrire des nouvelles. En une autre occasion, en prison cette fois, il capta la pensée de son camarade de la cellule voisine, et durant une fouille sut, d'une manière ou d'une autre, lequel parmi ses deux cents codétenus cachait un couteau. Il sut également « grâce à un instinct psychique très étrange » que cet homme s'apprêtait à s'en servir à ses dépens, comme l'accusé l'admit par la suite.¹²

Il n'est peut-être guère surprenant que le membre d'un gang de criminels violents qui terrorisa Londres au temps de sa puissance ait de tels instincts. De nos jours, la télépathie humaine pourrait être plus faible qu'elle ne l'était quand il s'agissait d'éviter les prédateurs, car la plupart d'entre nous n'en ont justement plus.

Mais les criminels, eux, n'en sont pas dépourvus : que sont pour eux la police, les tribunaux ? Bien que la peine de mort soit abolie en Grande-Bretagne, juges et policiers disposent du pouvoir de retrancher les criminels de la société, comme ce fut le cas pour les frères Kray, emprisonnés à vie. Aussi suspecté-je détectives et criminels de se servir beaucoup plus de leurs facultés psi qu'ils ne le réalisent, ou qu'ils ne voudraient l'admettre.

Or les prédateurs abondent chez les animaux ; tout ouvrage sur la télépathie serait donc incomplet s'il n'accordait au moins un bref passage au fonctionnement de celle-ci dans le règne animal.

INFLUENCES DÉLIBÉRÉES*FAMINE EN SIBÉRIE*

Au début des années soixante-dix, un scientifique soviétique du nom de Sergei Speransky préparait une expérience visant à déterminer les effets d'un certain poison sur des organismes vivants. Il choisit un groupe de souris homozygotes qu'il plaça dans différentes cages. Pour une raison quelconque, l'expérience initiale fut retardée d'un mois ; il décida donc d'en mener une autre. Ancien étudiant de Leonid Vasiliev, le pionnier de la parapsychologie en Union soviétique, Speransky devait avoir eu vent des travaux effectués par son mentor sur la « biocommunication », comme les russes l'appelaient alors. Ainsi, plutôt que d'empoisonner ses souris, il préféra juger de leurs facultés télépathiques.

Comme les souris avaient vécu ensemble depuis un petit moment, il estima qu'elles devaient être liées socialement entre elles, un peu à la manière d'une famille humaine, et se demanda ce qu'il se passerait s'il les séparait. Il constitua deux sous-groupes, laissa le premier dans son laboratoire, au rez-de-chaussée, et monta l'autre au troisième étage. Il soumit ensuite un de ces sous-groupes à ce qu'il appela, de manière quelque peu sinistre, une « influence délibérée ».

Durant les premiers temps, il nourrit ses souris comme à l'ordinaire, puis il affama celle du troisième étage par période de cinq heures, afin de noter si celles du rez-de-chaussée recevrait ce signal de famine, qu'elles compenseraient en mangeant plus. Il reproduisit l'expérience à trente reprises, et en vingt-sept de ces occasions les

souris du bas mangèrent plus que lorsque celles du haut étaient nourries normalement, entre deux périodes de famine. Il jugea que la probabilité que ceci soit dû au hasard était d'une pour mille, soit très significative. Un de ses collègues reprit indépendamment le même protocole et obtint des résultats encore meilleurs pour une probabilité dix fois plus faible.¹

Un parapsychologue tchèque qui avait visité le laboratoire de Speransky à Novosibirsk m'assura que les expériences étaient authentiques. Cependant, il ajouta qu'elles ne donnaient de bons résultats que si leur nombre était limité à une par jour : les souris devaient pouvoir retrouver une vie « normale » entre temps. « Il faut les surprendre », m'avait-il dit. Il semble bien qu'ici, comme souvent chez l'homme, la télépathie opérât à un niveau complètement subconscient, et d'autant plus quand un élément de surprise s'y mêlait.²

CHIEN SAVANT

Il existe heureusement des expériences dans lesquelles aucun animal n'a été maltraité, ni même tiré de ses habitudes. Il peut s'agir d'expériences de terrain, qui s'attachent à l'étude d'un animal sauvage ou domestique dans son habitat naturel, souvent plus concluantes que celles effectuées en laboratoire pour lesquelles il est difficile d'isoler l'influence du comportement ou des croyances de l'expérimentateur. Il est ainsi bien connu que deux personnes ou plus reproduisant la même expérience avec les mêmes sujets obtiendront probablement des résultats différents.

Pour étudier les facultés psi des animaux, il suffit d'aller y voir. L'un des premiers chercheurs à faire ce travail fut William J. Long, homme d'église américain du dix-neuvième siècle, auteur prolifique et passionné de sciences naturelles. La plupart des vingt-six livres qu'il publia s'attache à décrire ses observations glanées lors de randonnées à la campagne. Il portait un grand intérêt à la télépathie, qu'il voyait comme « un héritage ancestral plutôt qu'une découverte » et qu'il avait lui-même régulièrement expérimentée :

« Bien des années après mon départ de la maison familiale, ma mère ressentait “un malaise en esprit”, selon ses propres mots, dès lors qu’un léger incident, un danger ou une maladie s’abattait sur moi. Mais si la chose était sérieuse ou menaçante à mon encontre, le doute s’envolait et le malaise disparaissait de l’esprit de ma mère, laissant place dans l’heure à la certitude qu’un malheur m’avait frappé. Elle m’écrivait alors, par courrier ou télégraphe, afin d’en connaître la cause. »³

Il avait aussi un chien, un setter appelé Don, qui disposait de l’étrange faculté de savoir à l’avance que son maître allait rentrer : le chien gagnait alors un terrain élevé d’où il pouvait voir la route par laquelle celui-ci arriverait. « Quelle que soit l’heure de ma venue », écrit Long, « midi ou minuit, il m’attendait là. » Don disparut un jour et manqua son dîner ; après avoir fouillé les lieux, la mère de Long le dénicha à son poste d’observation habituel. « Oh, quel chien savant ! » dit-elle. « Ton maître va rentrer. » Long n’avait pourtant prévenu personne. Le chien, incidemment, n’attendait là que les jours où son maître rentrait bel et bien.

Lors d’une de ses promenades champêtres, Long observa une louve mener ses louveteaux sur un lac gelé. L’un d’eux s’écarta bientôt de la meute pour suivre un objet mouvant. La louve n’émit pas un son ni ne le rattrapa ; elle leva haut la tête et le fixa des yeux. Alors, « le louveteau hésita, s’arrêta et, comme si ce regard l’avait rappelé à lui, pivota sur lui-même et rejoignit la meute. » Long put constater ce comportement en plusieurs occasions. Il joua dans l’une le rôle de l’objet mouvant.

Les renards peuvent se comporter de manière similaire, constata-t-il, lorsqu’un renardeau s’éloigne de la tanière. La renarde reproduit alors le mouvement de la louve :

« Si cela arrive une fois, vous pouvez évoquer le hasard ; mais cela survient à nouveau, et encore une fois, de la même étrange façon. Le renardeau entreprenant s’arrête soudain, se retourne comme s’il avait entendu un ordre, accroche le regard de la renarde et revient vers la tanière comme un chien répond au sifflet. »⁴

PISTEUR PSI

Les facultés psi des animaux se présentent sous cinq formes : sens du danger, instinct de retour à l'habitat, réaction préalable à la venue du maître, réaction à distance à la mort du maître, et enfin la faculté de retrouver leur maître en des endroits inconnus d'eux. Cette dernière est la plus difficile à expliquer sans avoir recours à la télépathie. Voici un cas d'école, l'un des cinq cents collectés par J. B. Rhine qui enquêta personnellement sur plusieurs d'entre eux⁵ : une famille avait déménagé de l'Oklahoma pour s'installer dans le Tennessee, emportant leur chat avec eux. Celui-ci s'enfuit lors d'un arrêt sur la route, et la famille repartit sans lui. Un an plus tard, un chat persan que toute la famille reconnut, en raison de marques distinctives sur la gueule et les pattes, se présenta à leur porte et sauta dans les bras de la fille, qui, pour s'assurer qu'il s'agissait bien du même chat, s'assit au piano et se mit à jouer : le chat monta sur le tabouret derrière elle et posa sa patte sur les touches, comme il le faisait en Oklahoma. Le chat les avait reconnus aussi sûrement qu'eux.

Les chats ont semblerait-il une spécialité bien à eux : disparaître le jour où le vétérinaire doit les castrer. Le biologiste britannique Rupert Sheldrake contacta ainsi soixante-cinq cliniques vétérinaires trouvées dans son annuaire local et leur demanda s'ils avaient déjà subi des annulations de rendez-vous pour cette raison. Toutes, sauf une, répondirent « oui, souvent ». La seule qui répondit non s'en expliqua : « Nous ne prenons plus de rendez-vous. Les gens doivent maintenant venir avec leur chat. »⁶

L'un des cas les plus remarquables parmi ceux de Rhine met en scène un oiseau, Pigeon 167, comme l'indiquait sa bague d'identification. Il appartenait au fils de douze ans du sheriff d'un comté de Virginie occidentale, qui dut un jour se faire opérer dans un hôpital distant de plus de cent kilomètres. Une semaine plus tard, durant une tempête de neige, de nuit, le garçon entendit le léger bruit d'un battement d'ailes à sa fenêtre. Il convainquit une infirmière de l'ouvrir et de laisser entrer l'oiseau.

Sur sa jambe, une bague indiquait : 167. Rhine apprit plus tard que le pigeon n'avait pas suivi la voiture lors du départ du garçon,

car il avait été vu depuis à sa place habituelle dans la maison. « Qu'un pigeon puisse trouver la bonne fenêtre, de nuit, en pleine tempête de neige, voilà qui est extraordinaire à plus d'un titre ! » nota Rhine. En effet : comment expliquer cela sans avoir recours à la télépathie ?⁷

ATTENDRE À LA FENÊTRE

Aussi fort que soit le lien unissant les chats ou les pigeons à leur maître, il ne fait aucun doute que celui-ci est plus fort encore chez les chiens. Les enfants naissent, grandissent et finissent par quitter la maison, les jumeaux développent un certain degré d'indépendance, tout comme les chats, mais le chien, lui, restera intimement lié à son maître sa vie entière. Il n'est donc guère surprenant de trouver là de belles preuves de télépathie.

C'est Rupert Sheldrake qui en récolta les meilleures, partout dans le monde. Il découvrit que les chiens étaient les plus télépathes des créatures terrestres, suivis des chats, des chevaux et des perroquets, « les humains étant loin derrière ». Non seulement les chiens savent quand leur propriétaire rentrera, mais ils hurlent lorsque celui-ci meurt, même très loin d'eux, et réagissent à la sonnerie du téléphone lorsqu'elle est déclenchée par lui et par personne d'autre. Ils sont soudain très excités à l'idée d'une promenade alors que ce mot venait d'effleurer la conscience de leur propriétaire. Ils répondent à l'appel du sifflet à ultrasons avant même que leur maître n'y souffle. Ils sont enfin capables de retrouver le chemin de leur maison quand ils se perdent à des centaines de kilomètres de là, et peut-être des milliers selon certains.

Sheldrake a tout particulièrement étudié leur comportement lorsque leur maître est sur le chemin du retour. Il entreprit une longue série d'expériences avec un bâtard de terrier mâle, Jaytee, appartenant à Pam Smart. Celle-ci s'intéressait au comportement de son chien depuis 1991. Le chien était alors âgé de deux ans. Les observations durèrent plus de dix ans, après quoi la vieillesse parut inhiber les capacités psi du chien. En 1991, Pam avait un emploi et laissait son chien le matin dans l'appartement où elle vivait avec

ses parents, un rez-de-jardin doté d'une baie vitrée. Les parents notèrent bien vite que le chien s'asseyait devant cette fenêtre à l'heure où Pam était censée rentrer, mais comme ses horaires étaient réguliers, ils mirent cela sur le compte d'une bonne notion du temps, rien de plus.

En 1993, Pam fut licenciée de son travail. Elle n'avait donc plus d'horaires réguliers. Elle pouvait s'absenter pour dix minutes aussi bien que pour quelques heures, et bien souvent ne savait pas elle-même quand elle prendrait le chemin du retour. Ses parents l'ignoraient de même, mais pas Jaytee : quand Pam rentrait, elle trouvait invariablement son chien assis à la fenêtre, où il s'était posté dès lors que le trajet de retour, en taxi, en voiture ou à pieds, avait débuté.

Sheldrake s'intéressa à cette histoire à partir de 1994. Pam avait répondu à l'appel à volontaires qu'il avait lancé. Suivant les instructions de Sheldrake, Pam tint un journal précis de ses heures de sortie, des distances parcourues et du moment où elle décidait de revenir. De leur côté, ses parents prirent note des mouvements du chien à la fenêtre lors des absences de sa maîtresse. Sur une période de neuf mois, la famille garda ainsi la trace de cent retours, et pour quatre-vingt-cinq d'entre eux, le chien était présent à la fenêtre. Ils trouvèrent des explications à douze échecs sur les quinze : maladie, distraction provoquée par le passage d'un chat ou les chaleurs de la chienne du dessus, ou encore la présence du père de Pam qui paraissait l'effrayer...

L'une de ces expériences fut filmée par la télévision publique autrichienne, à l'aide de deux caméras. L'une était fixée sur Jaytee, l'autre suivait Pam. Quatre heures après son départ, un membre de l'équipe de tournage indiqua à Pam qu'il était temps de rentrer. Comme on le voit en superposant les deux films obtenus, les oreilles du chien se levèrent presque exactement à ce moment. Onze secondes plus tard, il était à son poste, devant la baie-vitrée.

Ce documentaire fut injustement critiqué au cours d'une émission diffusée sur Channel 4 et intitulée (à tort) *Secrets of the Psychics* (*Secrets des médiums*), dans laquelle Richard Wiseman, sceptique extrémiste, projeta une vidéo tirée de l'une des quatre expériences qu'il mena avec Jaytee. On y voit le chien se diriger vers la fenêtre

plusieurs fois. Wiseman allègue que le chien « fait une petite visite à la baie-vitrée toutes les dix minutes environ ; il n'est donc pas tout à fait surprenant qu'il y soit quand sa maîtresse pense à rentrer chez elle. »

Ce qui est surprenant, en revanche, est que le marquage temporel de la vidéo nous indique que deux des visites de Jaytee, au moins, sont en réalité constituées des mêmes images répétées deux fois. Il est difficile d'imaginer qu'un professionnel du montage vidéo puisse commettre une telle bourde de manière non intentionnelle.⁸

Ces exemples de comportements individuels de chiens, de chats et de pigeons sont certes impressionnants, mais cela n'est rien à côté de ce que révèlent les études sur leurs comportements collectifs. Il suffit d'ailleurs d'observer le changement de direction subit et simultané d'un essaim d'oiseaux en vol, au sein duquel les positions s'échangeaient de manière désordonnée un instant auparavant, pour se demander à l'instar du naturaliste Edmond Salous en 1931 : « Comment expliquer un tel phénomène sans imaginer un processus de transfert d'informations si rapide qu'il s'apparente pratiquement à de la pensée collective ? » Comment ?

Les études les plus récentes sur des vidéos ralenties de vols groupés d'oiseaux indiquent qu'en réalité des individus tournent avant les autres, mais ce depuis n'importe quelle position dans l'essaim. Ils déclenchent alors, selon les mots de Sheldrake, « une vague se propageant depuis le site initial » qui entraîne le virage de leurs congénères en moyenne quinze millièmes de secondes plus tard, soit considérablement moins que les temps de réaction minimums mesurés en laboratoire. Comme si un esprit collectif était à l'œuvre...

Les poissons, les fourmis, les abeilles, les guêpes, les élans, les caribous et plusieurs autres espèces animales présentent les mêmes indices de la présence d'un esprit collectif. Et si, selon Sheldrake toujours, les informations qu'ils parviennent à se communiquer par télépathie touchent toutes à « la peur, l'alarme, l'excitation, l'appel à l'aide, l'appel à se rendre quelque part, l'anticipation de départ ou d'arrivée de nouveaux individus, à la détresse et à la mort », exactement comme chez les humains, serait-ce par simple coïncidence ?

CETTE INFLUENCE INVISIBLE

Sur ce sujet de l'esprit collectif, les travaux les plus éclairants sont le fait du naturaliste sud-africain Eugène Marais, et ils concernent une espèce dont les ravages sur nos meubles et nos maisons lui valent une mauvaise réputation tenace : les termites.

Contemplant ces créatures industrieuses et bien organisées construire une de ces termitières dont les plus impressionnantes peuvent atteindre plus de quatre mètres en hauteur, Marais se demanda comment était-il possible que, lorsqu'il pose son minuscule grain de sable au bas d'un futur mur, un termite ouvrier puisse connaître d'avance le résultat final ? Comment, sans le moindre « vestige de cellule sensitive », sont-ils capables de capter ce signal à distance ? Pourquoi tout travail s'arrête-t-il brusquement lorsqu'on ôte la reine de la colonie de la chambre royale ? Marais essaya même de séparer en deux une termitière naissante au moyen d'une plaque en acier : les ouvriers aveugles continuèrent de chaque côté la construction, de telle façon que, si on avait ôté la plaque, les deux moitiés se seraient parfaitement emboîtées.⁹

On peut bien évidemment mettre tout cela sur le compte de l'instinct, mais l'instinct de qui ? « Nous n'échappons pas à cette conclusion ultime », écrit Marais, « qu'il existe quelque part un plan préconçu que les termites ne font qu'exécuter. Où est l'âme, où est la conscience qui abriterait cette perception ? » Il ne trouva jamais la réponse, mais nota cependant que la reine est « le centre psychologique de la communauté ; elle est le cerveau de l'organisme que nous appelons termitière », qu'elle gouverne grâce à ce que Marais dut se résigner à appeler « un pouvoir mystérieux ».

D'autres termites remplissent les fonctions d'autres organes – cœur, peau, estomac –, si bien qu'on peut effectivement considérer la termitière comme un seul organisme au sein duquel chaque termite serait dénué de volonté propre. Qu'est-ce qui maintient cet édifice ?

« Nous pourrions appeler cela un fil qui relie chaque individu à la chambre royale. Cette influence invisible émane du seul corps de la reine. C'est un pouvoir au-delà de nos sens ; il traverse toutes les barrières matérielles, y compris des plaques de fer ou d'acier. »¹⁰

Marais évite soigneusement de prononcer le mot « télépathie », mais il est difficile d'imaginer une autre explication à ce « pouvoir mystérieux », « cette influence invisible ». Gardons toutefois en tête qu'il s'agit là de l'appellation provisoire d'un processus dont nous ignorons le fonctionnement. (Même les chercheurs psi évitent de prononcer « le mot en t » et lui préfèrent des néologismes tels que « cognition irrégulière » ou « conscience non locale ». Je doute que ces expressions rencontrent beaucoup de succès auprès du grand public.)

AH ! JE LIS DANS TES PENSÉES !

Puisque les oiseaux, les chiens et les termites ont ce pouvoir, nous pouvons nous attendre à en disposer de même. Nous pouvons aussi supposer qu'il s'exprime d'autant mieux que le lien est plus fort, comme entre deux jumeaux ou entre un chien et son maître. Enfin, nous pouvons penser qu'il sera également présent entre les parents, et tout spécialement les mères, et leurs enfants. Étonnamment peu de recherche ont été consacrées à ce sujet, mais un psychiatre clinicien américain, Berthold Eric Schwarz, a posé de bonnes bases en prenant la peine de noter plus de 1 500 événements l'impliquant lui, sa femme Aris et leurs deux enfants Lisa et Eric. L'expérience débuta aux vingt mois de Lisa, et s'acheva en 1970. Elle avait alors quatorze ans, et son frère Eric, douze.

Lisa exprima des choses surprenantes bien avant son deuxième anniversaire. Ainsi, un jour, son père lisait dans son fauteuil et songeait à inviter un ami pour le dîner. Il hésitait toutefois, se demandant s'il ne préférerait pas rester seul à lire tranquillement. Alors Lisa s'exclama soudain : « Téléphone ! » Eric était également précoce. Peu avant ses deux ans, sa mère, en train de border son lit, jugea qu'il devrait passer plus de temps à regarder des livres d'images. Elle pensait à un album en particulier et se demandait où il se trouvait, quand Eric sortit à pas hésitants de la chambre et revint, le livre à la main. Elle n'avait pourtant pas dit un mot. Une autre fois Schwarz cherchait désespérément un certain stylo rouge

et commençait à s'énervier lorsque son fils, à l'étage l'instant d'avant, déboula dans son bureau en disant : « Voilà papa, ton stylo rouge ! »

Alors qu'il lisait un article sur J. P. Morgan et méditait ses dernières paroles, « je dois gravir la colline », Lisa interrompit le cours de ses pensées, très certainement silencieuses, en criant : « La colline ! La colline ! » Enfin, lors d'une promenade en sa compagnie, Schwarz se souvint qu'il devait gonfler le nouveau ballon de Lisa, qui lui demanda à point nommé : « Papa, tu gonfleras mon ballon ? » Il la fixa un moment, étonné par cette nouvelle démonstration de télépathie familiale, puis elle ajouta : « Ah ! Je lis dans tes pensées ! »

Un exemple tout aussi frappant fut fourni par Eric le 22 novembre 1963, une date que se rappellent tous ceux qui l'ont vécue. Ardis était au téléphone quand Eric, âgé de cinq ans, se rua dans la pièce pour allumer la radio à plein volume, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. Le poste n'était pas réglé sur une station qui diffusait la triste nouvelle, si bien que Schwarz le gronda, lui demandant de l'éteindre sur le champ, mais son fils refusa d'obéir. Là encore, ce n'était pourtant pas dans ses habitudes. Ardis raccrocha le combiné, et il sembla que c'était ce qu'Eric voulut qu'elle fit, puisqu'alors le téléphone sonna immédiatement : c'était la mère de Schwarz, qui leur dit d'allumer la radio sans attendre. Le président Kennedy avait été assassiné.

Ces événements (dont la liste, encore un fois, compte 1 500 occurrences) tenaient pour la plupart de l'incident trivial, même s'ils trouvaient parfois une réelle utilité, quand les enfants retrouvaient un objet perdu ou faisaient exactement ce que Schwarz attendait d'eux, par exemple. Il paraît avoir été un père particulièrement sensible à la télépathie, peut-être en raison de son travail : les psychiatres et leurs patients développent parfois des liens très forts. Au cours d'une période de dix ans, il avait ainsi admis en consultation 2 013 personnes et enregistré « au moins un phénomène potentiellement télépathique » en 1 443 occasions. Il se souvient aussi « d'innombrables exemples » impliquant sa femme.¹¹

A-t-on besoin de plus de preuves ? Je ne le pense pas. Cependant, avant de terminer ma plaidoirie je me dois d'essayer tout au moins de répondre aux demandes d'explication.

INTRICATION JUMELLE

UNE NOUVELLE PHYSIQUE EST DEMANDÉE

L'une de ces deux phrases doit être vraie :

- Chacun des incidents décrits dans ce livre, du premier au dernier, peut s'expliquer normalement. La plupart étant au-delà de toute explication scientifique, il est probable que tous soient dus à des coïncidences, à des « causes génétiques sous-jacentes », à la concordance de pensées ou à la déformation des témoignages, voire leur invention pure et simple.
- Si certains seulement de ces incidents sont vrais, et je n'ai aucune raison de croire à la fausseté du moindre d'entre eux, alors, comme les sciences actuelles ne peuvent toujours pas les expliquer, c'est que les sciences actuelles sont incomplètes, la physique en particulier.

Comme je l'ai précisé dans le chapitre 8, les statistiques suffisent à elles seules pour rejeter la majeure partie de la première hypothèse. La probabilité que tant de personnes isolées inventent ou déforment les mêmes incidents de la même manière est bien trop faible pour être seulement considérée. Nous reste donc la seconde.

Je fus ravi de constater, à l'occasion de la conférence annuelle de la SPR, en 2001, que quelques scientifiques au moins savaient très bien que leurs disciplines étaient incomplètes. Parmi eux se tenait le Professeur Brian Josephson, ce physicien qui s'attira tant d'ennuis en osant suggérer que la télépathie pourrait trouver son explication

dans la mécanique quantique. Il dit, mot pour mot, que nous avons « besoin d'une nouvelle physique », et bien qu'il ajoutât que « sa nature était encore floue », il prédit que « cette nouvelle physique laisserait à l'esprit la place qui lui convient ».

Le professeur Bernard Carr, astrophysicien et président de la SPR cette année-là, fut tout aussi direct. Il nous rappela que nos conceptions du monde furent régulièrement chamboulées au cours des siècles. La physique de Newton avait dû embarquer la physique de Galilée, et fut plus tard englobée par les théories d'Einstein de la relativité restreinte et générale. Vint ensuite la théorie quantique, considéré comme la plus grande avancée du siècle par beaucoup, bien que personne ne la comprenne tout à fait. À l'aube d'un nouveau siècle, il était temps que se présente un nouveau paradigme, un modèle de la réalité qui saurait inclure les expériences décrites dans ce livre.

En 1894, Albert Michelson, futur lauréat du prix Nobel de physique, assurait à son auditoire lors d'un discours prononcé à l'université de Chicago que « les lois fondamentales et les faits les plus importants de la physique ont tous été découverts », et que « la possibilité qu'ils soient jamais supplantés par de nouvelles découvertes est extrêmement lointaine ». Eh bien, pas tout à fait « tous ». Les nouvelles découvertes physiques mises à jour de son vivant incluent les quanta de Max Planck, la théorie de la relativité d'Albert Einstein et la mécanique quantique de Niels Bohr, sans parler des rayons X, de la radio, du sonar, de la radioactivité, etc. Il était ainsi très encourageant d'entendre des physiciens du vingt-et-unième siècle admettre qu'il nous reste encore beaucoup à découvrir de la réalité physique.

J'avais quitté cette conférence la tête bouillonnante, pleine de dualité onde-particule, de trous de ver dans l'espace, de supercordes à dix (ou était-ce onze ?) dimensions, de l'espace de Minkowski, et de bien d'autres choses encore, dont « l'étrangeté quantique » qui nous occupera bientôt.

J'étais galvanisé à l'idée que la télépathie, considérée comme impossible par la science du vingtième siècle, devenait de plus en plus possible pour celle du vingt-et-unième. De plus, j'avais perçu le début d'une explication qui tiendrait compte des particularités

de la télépathie jumelle. Elle pourrait se révéler entièrement fausse : ce n'est qu'une hypothèse ; mais le progrès scientifique dépend d'hypothèses vérifiables et reproductibles, et c'est bien son cas. La voici donc dans ses grandes lignes.

LE CHAMP D'EMPATHIE

Quand deux personnes sont proches, qu'elles soient jumelles ou non, se créent entre elles ce que nous pourrions appeler un « champ d'empathie ». Celui-ci peut varier en intensité selon la proximité du lien et, comme je l'ai noté au chapitre précédent, les liens les plus forts sont ceux qui unissent deux jumeaux homozygotes, une mère et ses enfants, et un chien et son maître. C'est donc là que nous trouverons les champs d'empathie les plus intenses. Les autres créeront également un tel champ, mais de plus faible intensité. Ainsi des jumeaux hétérozygotes, des simples frères et sœurs, des couples mariés ou non, des bons amis, des collègues... Des champs temporaires peuvent également apparaître, comme dans le cas du psychiatre et de ses patients ou des expérimentateurs et des sujets de leur expérience.

En physique conventionnelle, un champ désigne une région de l'espace où certaines propriétés physiques peuvent être déterminées, en chacune de ses parties. Le plus familier est le champ magnétique, rendu visible en dispersant de la limaille de fer autour d'un aimant.

De même, les champs électromagnétique et gravitationnel sont bien compris et utilisés. Les champs peuvent être de toutes tailles, et certains sont énormes : la magnétosphère par exemple, qui contient le champ magnétique terrestre, s'étend sur près de 100 000 km côté jour, et plus d'un million de kilomètres côté nuit. Nous pouvons donc imaginer sans problème un champ couvrant toute la Terre et au-delà.

PASSION MEXICAINE

En 1994, une équipe menée par le psychologue mexicain Jacobo Grinberg-Zylberbaum de l'université nationale autonome du

Mexique publia les résultats d'une cinquantaine d'expériences conduites sur une période de dix-huit ans qui montraient, estimèrent-ils, l'existence d'un « hyperchamp ». Voilà ce que devrait être le champ d'empathie – le préfixe « hyper » impliquant que sa taille serait en réalité bien supérieure à ce que l'on croyait possible.

Le protocole était très simple. Les chercheurs recrutèrent des paires de volontaires intimement liées, sans nécessairement être de la même famille, pratiquant régulièrement la méditation. Ils leur demandèrent de s'asseoir tous ensemble dans une cage de Faraday, une pièce conçue pour interdire toute communication avec l'extérieur, et de méditer afin d'atteindre du mieux qu'ils pourraient un état « de communication empathique non verbale ». Ils enregistrèrent dans le même temps leurs électroencéphalogrammes et constatèrent que certaines paires avaient virtuellement les mêmes formes d'onde, ce qu'il est impossible d'obtenir avec un groupe de contrôle formé de sujets étrangers entre eux. Il leur sembla de plus que, plus l'intensité du lien unissant une paire était forte, plus proches étaient les formes d'onde obtenues.

C'était intéressant en soi, mais cela ne prouvait rien quant à la télépathie. Cependant, ils allaient découvrir autre chose. Après la période de méditation de vingt minutes, un membre de chaque paire demeura dans la pièce pendant que l'autre était déplacé dans une autre cage de Faraday et branché à un autre EEG. On leur demanda de conserver l'état empathique précédent et de penser chacun à l'autre.

Puis, sans crier gare, un appareil contrôlé aléatoirement émettait pour un des membres d'une paire une série de stimuli incluant des bruits, des flashes de lumière et « des décharges électriques courtes, intenses mais indolores ». Ceci produisit les bosses qu'on pouvait attendre sur les EEG des personnes ainsi stimulées et parfois – mais pas toujours – des bosses identiques sur celui de l'autre membre de la paire, qui n'avait aucune idée de ce qu'il se passait dans l'autre cage. Cela ne fonctionna que pour un quart des paires, mais les quelques résultats positifs semblaient prouver qu'une communication pouvait avoir lieu sous des conditions qui en interdisaient pourtant toute forme connue. À première vue : une preuve de télépathie en action.

Grinberg-Zylberbaum montra que les sujets ayant réussi le test pouvaient ensuite reproduire ce succès, tandis qu'un premier échec signifiait aussi l'échec de toute tentative future : certaines paires pouvaient tout le temps le faire, et les autres, jamais. Les chercheurs jugèrent que cela devait avoir un rapport avec « l'intensité de la relation d'empathie établie », car les meilleurs résultats émanèrent « d'un jeune couple très amoureux », qui montra « une extraordinaire similarité morphologique de leurs EEG ».¹

Il n'usa pas du terme de télépathie, lui préférant celui de « structure pré-spatiale formant un type de matrice informationnelle », concept basé sur les travaux du physicien David Bohm pour démontrer l'existence d'un autre niveau de réalité au-delà de celui qui nous est familier.²

Maintenant que nous disposons de preuves solides de l'existence d'un champ d'empathie, le problème de l'acheminement de A à B d'un message télépathique spontané disparaît : inutile d'aller jusqu'à B, puisqu'il y est déjà (et partout ailleurs dans le champ). B devient simplement conscient du message en raison de ce qui semble être une résonance d'un certain genre n'opérant que lorsque A et B sont dans certains états d'esprit, adrénérgerique pour A et cholinérgerique pour B, pour reprendre la terminologie de Puharich.

Les sujets de l'expérience mexicaine étaient dans le même état d'esprit – ou devrais-je dire dans des états du même esprit ? – mais les stimuli doivent avoir induits de brefs moments d'adrénérgerie modérée automatiquement transmis et détectés de l'autre côté du champ d'empathie. Les chercheurs planifiaient un passage à grande échelle avec des sujets distants de milliers de kilomètres, mais cela dut être abandonné après la mort de Grinberg-Zylberbaum en 1994. Il serait toutefois très facile de répéter cette expérience.

Cette équipe fut bien plus chanceuse que ne le furent Duane et Behrendt trente ans plus tôt lorsqu'il fallut faire accepter cette nouvelle idée radicale comme base de futures recherches. La simple suggestion que les jumeaux pourraient être télépathes avait été attaquée sans merci à l'époque, puis totalement ignorée pendant des décennies, malgré sa publication dans un journal scientifique de très haute renommée, quand les travaux de Grinberg-Zylberbaum soulevèrent un grand intérêt dès la publication de leurs résultats

en 1994, dans un autre journal des plus sérieux. Probablement les seconds étaient-ils présentés de manière plus convaincantes que les premiers, avec leurs nombreux résultats et les lignes générales d'une théorie explicative.

Dix ans plus tard, vingt études au minimum clamaient disposer de résultats positifs lors d'expériences conçues pour enregistrer les réponses d'un cerveau à un stimulus administré à distance à un autre cerveau. Les travaux de l'équipe mexicaine entraînèrent également une tardive réhabilitation de Duane et Behrendt, qui furent de plus en plus cités à compter de 1994 dans les articles de chercheurs de tous pays. Ils méritent donc bien de rire les derniers.³

Vous trouverez rarement, voire pas du tout, le mot télépathie dans ses études. Leurs auteurs préfèrent parler « d'effets d'interaction psychophysique à distance », de « déclenchement synchronisé », de « changements anormaux des structures EEG », ou encore « d'EEG corrélées non localement », de « transfert d'énergie neurale » ou de « délocalisation biologique », et autres ingénieuses façon d'éviter le mot maudit qui, s'il était apparu dans le titre de l'article, aurait provoqué à coup sûr un retour de flamme instantané. Heureusement, ce ne fut pas le cas, et j'espère que ce bref résumé de leurs découvertes pourra donner quelque idée des progrès rapides engrangés par cette « nouvelle physique » que Josephson appelait de ses vœux, et qui, en effet, semble vouloir « laisser à l'esprit la place qui lui convient ».

Beaucoup de ses études n'étaient en vérité que des répliques, mais leurs auteurs introduisent parfois d'intéressantes innovations et font particulièrement gare à placer leurs sujets dans de bonnes conditions, en leur diffusant par exemple des enregistrements de percussions ou en brûlant de l'encens. Ils introduisirent aussi d'autres raffinements, comme de comparer de près les résultats de paires très proches avec ceux de parfaits étrangers. Des groupes de contrôle furent formés dans lesquels on prévenait les sujets qu'un message leur serait envoyé, alors que ce n'était pas le cas. Une étude particulièrement étonnante, conduite en Italie, n'utilisa pas de sujets humains mais des neurones issus de cultures de cellules souches neurales, divisés en deux lots, l'un enfermé dans un container scellé, l'autre excité au moyen d'un laser de faible intensité qui sembla provoquer une réaction parmi les neurones du container. L'auteur conclut que

« nos données expérimentales suggèrent fortement que les systèmes biologiques présentent des propriétés non locales inexplicables au sein des modèles classiques. » En d'autres termes : ils sont télépathes.⁴

Ne désirant pas bombarder le lecteur de statistiques, je laisse au physiothérapeute Robert A. Charman, qui étudia de près plusieurs de ces études, le soin de les résumer. Ses conclusions sont parfaitement claires. Elles commencent par une remarque que j'ai déjà faite ailleurs, et qui vaut d'être répétée :

« Des affirmations extraordinaires réclament des preuves extraordinaires. L'affirmation extraordinaire contenue dans ces études est qu'une communication directe peut se faire, et même qu'elle se fait. Cette affirmation est soutenue par des preuves extraordinaires obtenues au moyen d'EEG et d'IRMf [imagerie par résonance magnétique fonctionnelle] enregistrés sur un cerveau "émetteur" et un cerveau "récepteur", ou sur des "émetteurs" uniquement, dans une vingtaine d'études publiées [...]. Rejeter ces affirmations sous prétexte que "cela ne peut arriver, donc cela n'arrive pas", alors qu'existent des faits objectifs et reproductibles prouvant que "cela" arrive, ne saurait constituer une attitude scientifique, mais bien plutôt le dogme aveugle d'un scientisme a priori. »⁵

ÉTRANGETÉ QUANTIQUE

Loin de moi l'idée de fournir une explication de la théorie quantique : ce ne sont ni le lieu ni l'auteur qu'il faudrait. Il existe de très bons ouvrages de vulgarisation à ce sujet, et, admettant que je n'y comprends goutte, je suis en bonne compagnie : « Nous pouvons affirmer sans risque que personne ne comprend la mécanique quantique », avait déclaré Richard Feynman alors qu'on lui remettait le prix Nobel pour ses travaux dans ce domaine. Aussi me contenterai-je de considérations très simples, comme promis.

Le quantum est né le 14 décembre 1900, quand Max Planck introduisit l'idée que l'énergie ne se transmettait pas en flux continu, mais par petits paquets discrets, discontinus, qu'il appela les *quanta*. Rien de fantastique à première vue ; cependant, c'est ce qui mena Niels Bohr à sa théorie quantique des gaz de 1927 et, de là, à un monde que Newton aurait eu bien du mal à comprendre, tout comme la plupart d'entre nous. Dans ce monde étrange, la matière solide a disparu, remplacée par un nuage de variables cachées

et de superpositions d'états, et où règne en maîtresse l'intrigante non-localité.

Là commence l'étrangeté. La non-localité était une des prédictions clés de la théorie quantique. Or, sans même rentrer dans le détail de sa signification exacte, jetons un œil à quelques-unes de ses implications telles que résumées fort habilement par le physicien J. P. MacEvoy :

- « 1. L'interaction ne s'affaiblit pas selon la distance.
- 2. Elle peut agir instantanément [c'est-à-dire plus vite que la lumière].
- 3. Elle associe des espaces sans intersection. »⁶

Il ajoute timidement que les seules force connues du grand public qui se rapprocheraient de la non-localité sont le vaudou et, « peut-être, la perception extra-sensorielle ». Il aurait pu ajouter l'interaction découverte par Grinberg-Zylberbaum, selon qui « l'interaction entre deux cerveaux s'apparente à celle qu'on observe entre deux particules dans l'expérience d'Aspect ».

Alain Aspect, un physicien français, a découvert en 1982 qu'une paire de photons émis simultanément par un atome, même très éloignés l'un de l'autre par la suite, demeuraient « intriqués », comme on dit dans le jargon. Dans son laboratoire, les deux photons n'étaient qu'à quelques mètres, mais l'expérience fut itérée en 1997 par une équipe suisse, sur plusieurs kilomètres de distance.⁷⁻⁸

Le but de tout ceci était de réfuter une fameuse expérience de pensée, le « paradoxe Einstein-Podolsky-Rosen » ou « paradoxe EPR », qui voulait montrer que ce qu'Einstein appelait les « fantomatiques actions à distance » étaient impossibles car elles impliquaient des vitesses supérieures à celle de la lumière – suprême tabou. L'article que publia l'équipe suisse, dans un journal scientifique hautement renommé, était intitulé : « Les actions fantomatiques déclarées gagnantes du test des photons ; Einstein grand perdant. »⁹

John Gribbin, déjà cité plus haut, insiste sur le fait que « le comportement non local a été prouvé lors d'expériences réelles. » Tout se passe, ajoute-t-il, « comme si deux entités quantiques distinctes restaient intriquées à jamais, si bien que, lorsqu'on en excite une, l'autre réagit aussi, instantanément, quelle que soit

la distance qui les sépare. » J'espère que tout cela commence à s'éclaircir...¹⁰

Danah Zohar va droit au but : « Le fond du paradoxe EPR », écrit-elle en 1990, « peut être saisi en imaginant le destin d'une paire hypothétique de jumeaux homozygotes. » Elle décrit ensuite une expérience de pensée dans laquelle un des deux jumeaux est bousculé et dévale un escalier dans Londres pour finir par se casser la jambe. « Personne ne prétendrait qu'une proximité génétique puisse expliquer que son frère, vivant en Californie, chute de la même façon ». Pourtant, ajoute-t-elle, si la théorie quantique a raison, et Einstein tort (ce qui est communément admis de nos jours), alors :

« Lorsque le jumeau londonien tombe, son jumeau de Californie tombe également, exactement au même moment, pour se briser la même jambe, sans que personne ne l'ait poussé. »¹¹

Cela vous rappelle-t-il quelque chose ? En note de bas de page, elle précise que l'idée des jumeaux vient d'elle et non d'Einstein, idée utilisée par plusieurs autres également, sans qu'aucun ne semble remarquer qu'ils décrivaient le genre de choses qui, en réalité, arrivent aux jumeaux homozygotes. (Sir Roger Penrose, l'un des physiciens théoriciens les plus éminents de Grande-Bretagne, a suggéré que la conscience soit un effet de l'intrication quantique, et il admit, dans une réponse à la question d'un participant lors d'une conférence en 2001, que cela pourrait avoir des conséquences sur le lien jumeau.)¹²

Des jumeaux ont réagi, souvent de manière spectaculaire, quand leur frère ou leur sœur tombait dans l'escalier, se cassait le bras, la jambe ou le nez ; quand il ou elle subissait une douloureuse piqûre ou se retrouvait coincé sur les rails d'un train ou dans l'habitacle d'une voiture accidentée ; quand il se brûlait, qu'elle suffoquait, qu'elle accouchait, qu'il assassinait sa conjointe ou qu'elle se suicidait, ou que son frère mourrait par balles. Ils ont montré, au-delà du doute raisonnable, qu'une forme de communication existait entre eux qu'on ne pouvait expliquer en termes de physique classique.

Toutefois, avant que quiconque ne songe à m'attribuer un prix Nobel pour la résolution du mystère de la télépathie, j'ajoute que

la physique quantique n'en est pas plus capable à ce jour. Mes amis scientifiques ne cessent de me rappeler que la théorie quantique ne s'applique qu'aux événements à l'échelle atomique, et qu'aucune preuve (hormis les miennes) ne nous permet de l'élargir à l'échelle macroscopique, aux objets de tous les jours et aux personnes. Quant à l'intrication, la non-localité et toute cette sorte de choses, elles ne permettent d'échanger que le résultat d'une mesure aléatoire, et en aucun cas de l'information.

Soit. Pourtant, l'analogie a du poids. Les jumeaux homozygotes sont un système intriqué depuis la séparation initiale de l'œuf dans l'utérus. Ils s'enchevêtrent jusqu'à la naissance, en particulier lorsqu'ils partagent le même placenta. Ils demeurent liés ensuite (à moins qu'on ne les sépare), parfois leur vie entière, du lien le plus intime et le plus fort qui soit. Il n'est donc pas surprenant qu'ils puissent expérimenter la télépathie de manière plus intense, si celle-ci existe, ce que ne peuvent faire les non-jumeaux, à quelques rares exceptions près dont j'ai déjà parlé. C'est pourquoi l'étude propre de la télépathie est la paire homozygote, comme nous l'avons vu, et en particulier les paires qui se séparent le plus tard possible, celles qui partagent le même œuf pendant plus de six jours. Peut-être devrions-nous les appeler les « vraiment vrais jumeaux », par opposition aux « vrais » jumeaux ne partageant qu'un code génétique.

La meilleure manière de mener cette étude est, selon moi, de suivre les grandes lignes posées par l'équipe de Mexico, bien que celle-ci n'impliquait aucun jumeau. L'un des membres de l'équipe, Amit Goswami, théoricien quantique, est parfaitement clair à ce sujet :

« Le cerveau humain crée des liens de proximité avec d'autres cerveaux lorsqu'il interagit avec eux de la bonne manière, et il est capable de maintenir cette relation même à distance. »¹³

Ils désignent les couples parmi les sujets de leur expérience comme des « systèmes corrélés dont les parties, des cerveaux individuels séparés avant l'interaction, deviennent des systèmes après », et insistent pour dire qu'il n'est « pas permis de douter de l'existence d'un phénomène inhabituel ». Selon moi, s'ils avaient

fait participer des paires homozygotes, de préférence très jeunes, comme les fillettes espagnoles du chapitre 4, leur succès aurait été plus éclatant encore.

Dans un livre publié en 2001 sous le titre provocateur de *Physique de l'âme*, Goswami est encore plus explicite. Ancien professeur de sciences théoriques à l'université de l'Oregon ayant enseigné la physique pendant plus de trente ans, il soutient, tout comme Max Planck avant lui, que le contenu fondamental de l'univers n'est pas la matière, mais « un domaine de conscience non local qui transcende l'espace et le temps ». Si tel était le cas, nous pourrions en effet nous attendre à ce que deux personnes convenablement « corrélées » (liées ou intriquées) captent l'une l'autre leurs sensations à distance – à n'importe quelle distance – même si elles pourraient ne pas s'en rendre compte. « Cela paraît-il grotesque ? » demande Goswami. Sa réponse :

« En vérité, une telle influence non locale, une telle communication mutuelle entre êtres humains est connue depuis des millénaires dans le domaine de la pensée. Elle a pour nom télépathie. »¹⁴

Voilà enfin prononcé le mot maudit. Pas par un écrivain populaire scientifiquement illettré mais par un professeur de physique, qui de plus n'est pas le seul à former une analogie (je ne dis pas qu'il y a plus que cela) entre particules intriquées et êtres liés.

Comme l'avait prévu Brian Josephson en 2001, la physique nouvelle accorde à l'esprit « la place qui lui convient ». D'ailleurs, la couverture d'un livre co-écrit par un autre professeur de physique, Bruce Rosenblum, et son collègue, déclare sans ambages que « la physique rencontre la conscience ». Les auteurs vont même plus loin. Après avoir affirmé que « n'existait aucune preuve de phénomènes paranormaux suffisamment forte pour convaincre les sceptiques », ils déclarent :

« Mai si jamais— si jamais ! — un tel phénomène était démontré de manière convaincante, nous saurions où en chercher l'explication : l'effet quantique de la conscience, les interactions fantomatiques d'Einstein. »¹⁵

Ils n'ont pas dû tomber sur la méta-analyse des études au Ganzfeld mentionnée au chapitre 6, où Dean Radin aboutit à une probabilité

infinitésimale que le hasard ait joué, même s'ils concèdent que « certains chercheurs compétents travaillant à démontrer l'existence de phénomènes psi ne peuvent être balayés de la sorte ». Le phénomène télépathique a été constaté de nombreuses fois, aussi bien dans la vie qu'en laboratoire. Invoquer l'absence de preuve est complètement faux, pour le dire sobrement. Que les éternels sceptiques considèrent ces preuves comme insuffisantes, voilà qui est leur problème, pas le mien.

L'objection, fréquente, selon laquelle la télépathie ne saurait être car aucun mécanisme ne pourrait l'expliquer, n'est pas plus valide. Si l'hypothèse du champ d'empathie de Grinberg-Zylberbaum est correcte, comme semblent l'indiquer les recherches menées depuis, alors la télépathie n'est pas plus mystérieuse que ne le sont les marées, effets du champ gravitationnel de la Lune.

Il est temps de résumer. La télépathie nécessite apparemment trois conditions :

- Un lien, permanent ou temporaire, entre l'émetteur et le récepteur. Plus intime sera le lien, plus fort sera le signal.
- Émetteur et récepteur doivent se trouver dans les bons états d'esprit : le premier « plein d'adrénaline », comme l'était Aily Biggs lors de son éprouvante expérience sur une colline brumeuse d'Écosse, et le second bien plus calme (« cholinergique »), l'état de sa sœur au même moment.
- L'émetteur doit subir un puissant stimulus. Il s'agit probablement là de la condition la plus importante. Les stimuli plus faibles peuvent être captés, comme l'ont montré les expériences de Duane et Behrendt, mais je pense qu'ils auraient obtenu de bien meilleurs résultats si ceux-ci avaient été plus forts.

Ces règles s'appliquent uniquement aux cas où un message clair est envoyé et reçu. Un autre genre de télépathie opérant au niveau inconscient pourrait aboutir à ces fameuses coïncidences, telles que d'acheter le même cadeau ou rendre la même copie d'examen. Il est naturellement très compliqué d'enquêter là-dessus, et les risques de confusion avec les concordances (les coïncidences d'origine génétique) sont grands.

Inutile d'être un jumeau, une mère ou un chien pour expérimenter la télépathie, bien que cela aide. Nous pourrions imaginer une sorte d'échelle de Richter dans laquelle certains homozygotes (mais pas tous), les animaux domestiques et leurs maîtres, et les parents et leurs enfants seraient placés à neuf ou dix (ou plus, puisqu'il s'agit d'une échelle ouverte), tandis que les autres seraient bien plus bas, voire absents de l'échelle.

Il doit être dorénavant très clair pour le lecteur que les meilleures preuves de télépathie s'obtiennent avec des jumeaux homozygotes à la personnalité bien définie, telle qu'identifiée par l'équipe de Toronto. Eux seuls, à quelques rares exceptions près, captent non seulement le message mais aussi la sensation physique, le bleu ou la bosse, et même, dans le cas d'Henderson, l'apparition complète.

J'ai mentionné d'autres cas, plus bas dans l'échelle, dont les protagonistes n'étaient pas de la même famille ni émotionnellement liés, même s'ils partageaient quelque chose. Jack Sullivan et Tommy Whittaker étaient des collègues de travail, Harold Sherman et Sir Hubert Wilkins appartenaient au même club et disposaient tous deux d'exceptionnelles facultés psi, tandis que Carl Sargent et moi-même partagions un commun intérêt comme membres de la SPR, bien que nous nous connussions à peine à l'époque de notre session dans le Ganzfeld, et que le lien nous unissant fût de courte durée. Si par malheur il avait chu dans un ravin lors d'une randonnée en Alaska la semaine suivante, il n'est pas certain que j'eusse pu l'aider.

De même, quand des jumeaux sont séparés à la naissance, le lien se brise. La similarité génétique demeure, évidemment, ce qui entraînera de nombreuses concordances qu'ils pourront découvrir en cas de réunion. Il n'est pas nécessaire qu'intervienne ici un lien télépathique, quoi qu'ils en disent.

J'espère qu'un jour un nouvel Einstein aboutira à une équation telle que $E = mc^2$, où E représenterait la proximité du lien ou le degré d'intrication, m la force du stimulus et c l'état d'esprit du récepteur. Elle ne sera peut-être pas aussi nette et concise, mais je souhaite tout de même que, de cette suggestion émanant d'une personne sans aucune qualification scientifique, des vocations naissent chez des Einstein en puissance, qui se mettraient à réfléchir

sur le sujet, jusqu'à découvrir des théories restreintes et générales de la télépathie, de la conscience non locale ou des anomalies cognitives, selon la dénomination qu'ils préféreraient adopter.

Il n'importe pas seulement d'affirmer que la télépathie existe, comme le pensait Upton Sinclair sur la base de preuves suffisamment solides pour impressionner Einstein, et jamais contestées depuis de façon convaincante. Il faut également rappeler qu'elle est essentielle, pour une raison très simple, jamais mieux formulée que par Sinclair lui-même en 1930 :

« Un nouveau savoir est là, proche du seuil et qui n'attend que nous ; nous ne devrions pas laisser la trivialité du phénomène nous en écarter, car il est bien connu que ce sont des pistes aux abords insignifiants qui nous menèrent aux plus grandes découvertes. »¹⁶

Quatre-vingts années plus tard, nous pourrions répéter cela mot pour mot.

UN TRUC DE JUMEAUX

Des jumeaux firent la une des journaux une nouvelle fois en mars 2009. Leanne, quinze ans, prenait son bain. Sa sœur jumelle hétérozygote Gemma écoutait de la musique à l'étage du dessous lorsqu'elle eut soudain l'envie d'aller la voir. Comme une voix qui lui aurait dit : « Ta sœur a besoin de toi. »

Elle monta donc. Leanne, épileptique, était en pleine crise. Elle ne respirait plus et virait au bleu. En réalité, elle se noyait. Heureusement, Gemma avait suivi une formation de secourisme et sut quoi faire. Elle pratiqua massage cardiaque et bouche-à-bouche. Selon l'infirmier arrivé sur place : « C'est très simple. Si Gemma n'avait pas été là, Leanne serait morte. » Leanne l'admet elle aussi. « Elle m'a sauvé la vie », dit-elle aux journalistes, ajoutant que ce n'était pas la première fois. Une fois, se souvenait-elle, Gemma avait paru prédire une crise à distance. Elle l'avait appelée pour la prévenir et, plus tard dans la journée, la crise n'avait pas manqué de survenir. « Gemma est mon premier système d'alarme », conclut-elle¹.

La couverture médiatique de cet incident eut deux conséquences intéressantes. Un journaliste chercha l'avis de deux experts, dont le docteur Lynn Cherkas du département de recherches jumelles et d'épidémiologie génétique du King's College de Londres (situé dans l'hôpital St. Thomas, de l'autre côté de la rivière) à laquelle j'avais rendu visite quelques années plus tôt pour m'entendre dire (mais pas par elle) que les « trucs bizarres » ne l'intéressaient pas.

La femme qui m'avait dit cela se trompait. Le docteur Cherkas, nous l'apprîmes en cette occasion, s'intéressait à la communication

entre jumeaux. Elle avait croisé dans sa carrière plusieurs cas de ce genre, où il s'agissait particulièrement de douleur transmise, qu'elle avait décrits dans son livre. Dans le questionnaire qu'elle avait adressé aux jumeaux connus de l'équipe via la *newsletter* annuelle du département, elle avait inclus cette question : « Êtes-vous en mesure de connaître à distance ce qui arrive à votre partenaire ? »²

Les résultats avaient été surprenants. Neuf mille jumeaux avaient reçu ce questionnaire, et plus de cinq mille cinq cents répondirent. Une minorité (45 %) répondit non, tandis que 15 % répondaient le contraire, et 40 % « peut-être », suggérant que la télépathie était bien plus commune qu'on aurait pu le penser. Même si tous les jumeaux qui n'avaient pas renvoyé le questionnaire avaient répondu « non », il en serait demeuré un tiers pour répondre « oui » ou « peut-être ». Le docteur Cherkas nota une profonde différence entre homo- et hétérozygotes : un hétérozygote sur dix avait vécu, ou peut-être vécu, une telle expérience, mais ce taux grimpait à un sur cinq pour les homozygotes. Je mettrai à jour ces résultats un peu plus bas à l'aide d'une étude plus vaste et plus détaillée, mais j'aimerais me tourner d'abord vers l'autre conséquence de cet incident.

JE LE SAIS, C'EST TOUT

Quelques jours après cette affaire, j'ai reçu des nouvelles d'un des nombreux correspondants qui m'avaient contacté après la parution de la première édition de ce livre, en 2002. Elle m'apprit qu'une de ses filles (des jumelles homozygotes) faisaient des crises d'épilepsie, et que sa sœur savait presque toujours quand ces crises auraient lieu. Je lui ai demandé plus de détails. Lire de telles affirmations dans la presse est une chose, les tenir de première main en est une autre, très différente. Voici le témoignage de cette mère :

« Elle a raison trois fois sur quatre, ou même quatre fois sur cinq. Elle m'alerte le plus souvent 12 minutes avant [une crise], alors que rien ne permet de dire que quelque chose ne va pas. Elle dit simplement : “Maman, elle va avoir une crise” ou même “Maman, elle a une crise” avant même qu'elle se déclenche. Je lui ai demandé comment elle savait qu'une crise se profilait et elle m'a répondu : “Je le sais, c'est tout”. »

Plus tard, elle m'envoya le récit d'un incident qui venait de se produire. La scène avait eu lieu dans une salle de bains, décidément un très mauvais endroit pour une crise d'épilepsie :

« Je venais de mettre J. sous la douche et me suis éloignée un moment pour voir si M. avançait dans ses devoirs. Elle était assise dans la cuisine et travaillait. Au bout d'une minute, elle me dit : " Maman, J. fait une crise ". J'ai naturellement couru dans la salle de bains où, comme de bien entendu, J. s'était adossée au mur, les yeux dilatés et les lèvres tremblantes. J'ai à nouveau demandé à M. comment elle avait su. "Pourquoi demandes-tu, Maman ?" me répondit-elle. "Ça n'a pas d'importance. Je le sais, c'est tout." Après quoi, elle replongea dans ses devoirs. Les gens me conseillent souvent d'adopter un chien dressé pour me prévenir en cas de crise, mais je n'en ai pas besoin. J. a une jumelle ! »

Cette correspondante m'avait appris que, selon ses docteurs, l'embryon s'était séparé « alors que la grossesse était bien entamée », ce qui va dans le sens de mon hypothèse : plus l'embryon se sépare tardivement, plus les enfants sont télépathes.

Dans ce livre, j'ai donné quelques exemples d'incident au cours desquels un jumeau récoltait une marque visible, telle que la brûlure des petites espagnoles mentionnée au chapitre 4. Voici un autre cas de blessure simultanée qui me fut rapporté par un autre de mes correspondants, la mère de deux jumelles de cinq ans vivant en Pennsylvanie :

« Il y a quelques jours à peine, mes filles voulaient aller au centre commercial pour jouer dans Tumbletown, un endroit destiné aux enfants qui peuvent y jouer et sauter dans tous les sens pendant que leurs parents font les boutiques. J'ai accepté de les y laisser seules pour la première fois. Vingt minutes plus tard, j'ai reçu un appel m'informant que K. avait un œil poché et saignait. J'ai couru vers Tumbletown où j'ai pu constater que K. avait en effet l'œil-au-beurre-noir, et que le même œil chez A. était enflé et légèrement violet.

J'ai demandé à K. ce qui était arrivé. Elle avait sauté sur la trampoline et s'était retrouvé sur le dos. Un autre enfant avait alors atterri sur elle, le talon dans son œil. Je me suis tournée vers A. pour lui demander la même chose. Elle a été très surprise de ma question car, selon elle, son œil allait très bien ; il ne lui était rien arrivé. J'ai immédiatement emmené K. dans une infirmerie, où tout le monde fut affolé par l'aspect des yeux de mes filles qui semblait empirer chaque seconde (celui de K. était le pire, bien entendu). Quelques jours ont passé, et toutes deux portent encore quelques traces. N'ayant jamais vraiment cru aux « phénomènes jumeaux », cela me sidère. Je n'ai en mémoire qu'un seul événement qui se rapprocherait un peu de celui-là, mais rien de visible ne s'était alors manifesté, si bien que je l'ai écarté. Je voudrais parler à qui que ce

soit capable de comprendre ce qui s'est passé. Je dispose de photographies de leurs yeux pour chaque journée passée, incluant celles prises dans le cabinet du médecin. Cela pourrait peut-être aider un scientifique qui étudierait ces phénomènes, et m'aider moi à comprendre ce qui arrive à mes filles. Merci d'avance pour toute aide que vous pourriez m'apporter. »

Elle m'envoya des copies des photos, où les hématomes sont clairement visibles. Il est difficile d'expliquer comment une fillette de cinq ans aurait pu se faire un œil-au-beurre-noir sans crier, et pourtant A. n'a rien dit, n'a ressenti aucune douleur, et ne comprenait même pas qu'on s'inquiète à son propos. Malheureusement, comme leur mère le découvrit bien vite, aucun scientifique ne s'intéressait à cela, à quelques rares exceptions près. Parmi ceux de qui elle cherchait le soutien, nous retrouvons le docteur Nancy Segal, que nous connaissons bien :

« Sa réponse fut comique. Elle m'écrivit que ma fille (celle qui n'avait reçu aucun coup) devait simplement s'être blessée aussi, ou bien qu'elle était allergique à quelque chose, sous-entendant qu'il lui avait suffi de sauter sur un trampoline pour se faire un œil-au-beurre-noir. »

Elle eut plus de chance avec le docteur Cherkas du King's College, qui lui retourna une gentille réponse et transmis sa requête auprès du professeur Adrian Parker de l'université de Göteborg qu'elle savait être intéressé par les anomalies cognitives. Celui-ci la remercia pour sa description prompte et précise des événements et lui assura que la chose était plutôt banale s'agissant de jumeaux. Il m'adressa une copie de la lettre initiale, et j'acceptai de mener l'enquête, en commençant par demander à la mère de me décrire également ce premier incident auquel elle avait fait allusion. Sa réponse :

« Mon mari et moi-même étions dans la voiture, les jumelles à l'arrière (alors âgées de trois ans). A. commença à se plaindre d'un mal de ventre. Elle se plaignit ainsi durant quelques minutes, jusqu'à ce que K. vomisse, après quoi A. nous informa qu'elle allait beaucoup mieux. A. ne fut pas malade, bien qu'elle avait présenté tous les symptômes classiques, tandis que K. avait vomi sans qu'aucun signe n'ait pu nous alerter. J'ai supposé que ce n'était qu'une coïncidence étrange, car cela ne s'est jamais reproduit. »

Qu'en pensait-elle ?

« Ayant été très sceptique jusqu'à une date récente, j'ai l'impression d'avoir découvert un nouveau monde. J'accueille avec joie la possibilité qu'il contienne plus que ce que la science pourra jamais expliquer. Toutes ces petites choses qui me sont arrivées, et que j'ai classées à l'époque parmi les coïncidences, pourraient bien être plus que cela. Je me suis souvent sentie attirée par le téléphone, allant jusqu'à le décrocher sans raison avant qu'il sonne. Mon mari a toujours été surpris par ma surprenante capacité à l'appeler pour savoir quand il rentrera alors même qu'il s'approche de la maison. Peut-être serait-ce là plus qu'une coïncidence ? »

Il faut répondre positivement à cette question, pour au moins deux raisons. La première est que les coïncidences, quelle que soit leur nature, sont rares. (J'en ai moi-même vécu de très spectaculaires, mais ce n'est arrivé que trois ou quatre fois dans toute une vie.) Pourtant, elles sont très fréquentes chez certains jumeaux. La seconde est qu'il s'agit toujours des mêmes coïncidences qui se répètent encore et encore, et qu'il devient déraisonnable de ne voir là que le produit du hasard. Et pourquoi, à de très rares exceptions près, le message télépathique ne consiste-t-il qu'en mauvaises nouvelles, telles douleur et maladie ? Si nous prenons au hasard un échantillon d'expériences vécues et racontées par des jumeaux, nous constatons que presque toutes entrent proprement dans l'une de ces catégories devenues depuis familières aux lecteurs de ce livre. Voici par exemple une poignée de tels cas récoltés par Debbie LaChusa, auteur et jumelle elle-même. Je n'ai pas pu les vérifier de moi-même, mais ils ressemblent tant à d'autres, validés par mes soins, en particulier le premier d'entre eux, que je ne vois aucune raison de douter qu'ils aient été rapportée avec exactitude.

CATÉGORIE : DOULEUR TRANSMISE

Carol, de Rockland dans l'état du Maine, nous décrit comment son mari a claqué la portière de leur voiture sur la main de l'une de leurs jumelles. « Elle cria tout de suite, bien sûr ; mon mari était confus. Sa sœur cria aussi. Nous y étions habitués. » Ils ne s'attendaient pas en revanche à ce qu'apparaisse un pli profond sur sa main. « En effet : la jumelle A s'était fait coïncider les doigts dans une porte et la jumelle B en portait les stigmates. Cela nous a intrigués pendant

des années. » Il s'agissait, précise leur mère, de jumelles miroir, et « les marques de la jumelle B apparurent sur la main opposée, on se demande pourquoi ! »

Jenni, de Farmington dans le Minnesota, nous rapporte qu'une de ses deux filles de quatre ans tomba un jour de sa trottinette. Suite à sa chute, elle saigna du nez. « Sa narine gauche dégoulinait. Nous nous sommes assises sous le porche et je pressai un mouchoir sous son nez, quand sa jumelle se posta devant nous, saignant du nez depuis la narine gauche tout comme sa sœur. Cela me surprend encore quand j'y repense. »

Jill, jumelle hétérozygote de Crane, dans l'Indiana, ressentit un beau matin une douleur inexplicable dans le bras gauche, irradiant de trois endroits différents. Sa mère lui apprit plus tard que son frère avait été victime d'un accident du travail. « Il s'est cassé le bras en trois endroits, pas vrai ? » demanda Jill. Elle avait raison.

Kelly, de Staten Island à New York, et son frère suivaient les cours de deux écoles différentes. Un jour Kelly eut mal aux yeux, au nez, à l'arrière de la tête et aux côtes. On l'informa alors que son frère était à l'hôpital suite à une bagarre. Il s'y rendit, et découvrit sur place que son frère avait le nez cassé, de même que l'orbite de l'œil et les pommettes, une fracture du crâne et probablement des côtes. « Je n'en croyais pas mes oreilles », se souvient Kelly.

Richard, de Beaver Falls en Pennsylvanie, développa une bosse sur le côté droit de la tête le jour où son jumeau subit une biopsie au même endroit. Quand Richard reçut des points de suture suite à un accident de la route, son frère a ressenti « le pire mal de crâne de [sa] vie ». Richard commente : « Nous avons toujours vécu ce genre de choses depuis notre naissance. Quand l'un se blesse, l'autre a mal. »

Kimberley, de Jamestown, dans l'état de New York, s'était limitée aux boissons non alcoolisées lors d'une fête, tandis que sa sœur avait avalé quelques verres fortement titrés. « Le lendemain, je me suis réveillée avec un mal de tête horrible et le cœur au bord des lèvres. Ma sœur était fraîche comme la rosée. J'avais hérité de sa gueule de bois ! »

Une jumelle du nom d'Amanda se souvient du jour où sa sœur Ava, alors dans une autre pièce, tomba et se foudra la cheville.

Amanda sentit une douleur brutale dans sa propre cheville, si violente qu'elle cria. Elle entendit tout de suite après le cri d'Ava et se précipita pour la découvrir se tenant la cheville à deux mains. C'était, se rappelle-t-elle, « un peu effrayant ».

PRÉMONITION ET PRESSENTIMENT

Danielle, de Lynwood, état de Washington, sentit « cette vive douleur dans le doigt » deux minutes *avant* que sa sœur se le coince dans une porte. « Je l'ai perçu avant que cela lui arrive. »

Alice, de Lanesborough, dans le Maryland, eut un « horrible cauchemar » six mois après le déménagement de sa sœur pour l'Irlande. « Il semblait si réel que je me suis réveillée en pleurs, et comme en état de choc. » Elle n'avait jamais eu de rêve de ce genre. Elle avait vu sa sœur tomber à la renverse, criant, la main tendue vers elle. Toutefois, tout allait bien lorsqu'elle appela sa sœur. Cinq heures plus tard, en revanche, celle-ci était admise à l'hôpital après une mauvaise chute depuis un tabouret sur lequel elle était montée pour atteindre le haut d'une étagère.

CONSCIENCE DE LA MORT

Christina, de Sandston en Virginie, faisait des courses en compagnie d'un ami, Mark, au moment où le frère jumeau de celui-ci était pris dans un accident de voiture. « Il n'y a pas eu d'appels téléphoniques ni rien de ce genre, Mark s'arrêta simplement de parler au beau milieu d'une phrase... Il avait ressenti l'irrépressible envie de se rendre à l'hôpital car son frère y était. » Sur le chemin, Mark éclata soudain en sanglots. Il disait qu'il ne parvenait plus à « sentir » son jumeau. Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôpital, son frère était mort.

ACCIDENTS SIMULTANÉS

Quand il avait cinq ans, Manuel, de Tucson en Arizona, s'est ouvert le crâne juste au-dessus du sourcil droit en tombant. Il fallut sept

points de suture pour le recoudre. Le même jour, son frère Michael était tombé de même, et on lui avait fait le même nombre de points. « Nous avons chacun une cicatrice, exactement au même endroit. »

VUE À DISTANCE

Aiya, de Silver City dans le Nouveau-Mexique, conduisait Ethan, son fils de quatre ans, chez sa grand-mère, où il allait retrouver son frère Gabriel laissé à ses grands-parents depuis trois jours. Il était assis tranquillement dans la voiture, regardant le paysage défiler, lorsqu'il dit : « Maman, dis à Gabriel de s'habiller. » Aiya lui expliqua que Gabriel était chez sa grand-mère, mais Ethan insista. « Dis-lui, maman. Il faut qu'il s'habille. » Intriguée, Aiya appela sa mère pour se renseigner. Gabriel refusait-il de s'habiller ? Sa mère répondit par l'affirmative : « ils étaient en pleine dispute à ce propos. »³

GARDEN-PARTY

Toutes ces preuves me paraissent suffisantes, et je pense que le lecteur sera aussi de cet avis. Nous devons maintenant décider ce que nous allons en faire. Comme je l'ai montré, la télépathie jumelle n'a jamais fait l'objet d'une étude scientifique rigoureuse, ou presque jamais. De nombreuses raisons expliquent cela, comme l'obsession perverse qu'entretenait pour les jumeaux Josef Mengele, le prétendu « docteur » du camp de concentration d'Auschwitz, bien qu'il n'entreprît rien qui, à ma connaissance, ressemblât à de sérieuses recherches dans un quelconque domaine. En effet, sa seule contribution à la science, bien involontaire, est à chercher dans les champs de la psychopathologie et de la criminologie. Mais l'odeur de soufre ne se dissipe pas si facilement, et les pionniers de l'équipe du Minnesota ont rapporté avoir perçu ça et là des insinuations sur le caractère sinistre de toute recherche dans le domaine, et pas seulement en raison de la réputation de Mengele. Pour citer Lawrence Wright :

« L'histoire des recherches jumelles appartient très clairement à l'un des plus épouvantables chapitres de l'histoire des sciences : nées chez Galton de la notion aristocratique de mérites naturels inhérents aux classes supérieures anglaises, elles furent dévoyées jusqu'au mal suprême par les eugénistes nazis, et trop rapidement manipulées par des scientifiques américains pour rationaliser l'injustice raciale. »⁴

Le docteur Albert Bouchard et ses collègues du Minnesota, et parmi eux le docteur Nancy Segal, méritent toute notre estime pour être passés outre cette mauvaise réputation et avoir mené à bien une étude poussée et productive sur les jumeaux séparés à la naissance, même si, comme je l'ai dit, la télépathie en était absente. Le fait qu'ils l'ont laissée de côté entraîna l'idée largement répandue de son inexistence, renforcée par les dénégations répétées du docteur Segal.

La recherche scientifique progresse parfois de manière étrange. Dès que j'ai lu l'article du *Times* sur l'épilepsie mentionné plus haut, j'ai contacté le docteur Cherkas dans l'espoir qu'elle accepte d'envisager une cause télépathique. Elle répondit avec diligence et, tout en expliquant clairement qu'une telle étude n'était pas du ressort de son département, sans aucune hostilité ni la moindre trace de scepticisme mal placé. J'ai contacté ensuite Adrian Parker, que je savais être intéressé par la question, et lui ai suggéré d'entrer en relation avec Cherkas, ce qu'il fit. Il reçut ainsi peu de temps après une invitation pour une garden-party.

Ce n'était pas une garden-party banale. Elle eut lieu en juin 2009 dans les vastes jardins de l'hôpital St. Thomas, séparés de Big Ben par la Tamise. Les invités, venus des quatre coins du pays, avaient été piochés dans le registre des jumeaux du King's College. L'événement était filmé par la BBC, mais le programme qui en découla ne fit toutefois aucune mention de la tente « psi » où les jumeaux pouvaient tester leur aptitude télépathique. Cela n'avait rien d'une expérience contrôlée en laboratoire bien évidemment. C'était plutôt un projet-pilote informel, et l'atmosphère générale de la fête était bien loin de celle d'un laboratoire habituel. Pourtant, Parker et son collègue Göran Brusewitz y abattirent en un jour un travail très utile, démontrant ainsi qu'une expérience scientifique productive n'était pas nécessairement coûteuse ni compliquée.

À l'intérieur de la tente psi, on trouvait une table avec un panneau vertical posé en son milieu, de sorte que des jumeaux assis de chaque côté ne se voyaient pas. On leur donnait alors cinq cartes Zener classiques (étoile, croix, cercle, carré, vagues) qu'on leur demandait d'aligner dans l'ordre de leur choix. Si seul le hasard avait joué, deux séquences identiques auraient été produites une fois pour cent vingt essais. Avec les cents volontaires environ qui passèrent dans la tente, cinq séquences identiques le furent.

Un long questionnaire portant sur les « expériences exceptionnelles vécues » fut également rempli par 224 participants, 162 monozygotes (MZ) et 62 hétérozygotes (HZ). Les résultats vinrent confirmer presque toutes les hypothèses de Parker : la télépathie était bien présente chez les homozygotes. De même que les rêves partagés, rapportés par 15 % des MZ et 8 % des HZ. La fréquence des expériences télépathiques était corrélée avec le degré d'affinité, de proximité entre les jumeaux, et elles avaient le plus de chance de se produire chez eux durant la veille plutôt que le sommeil ou dans n'importe quel autre état de conscience altérée. Les grosses surprises du jour étaient le nombre total de jumeaux des deux types qui estimaient avoir vécu de telles expériences, et la proportion, bien plus importante qu'on aurait pu le supposer, des HZ parmi eux. L'enquête de 2005 du Dr Cherkas indiquait un pourcentage global autour de 30 %, quand le sondage de Parker et Brusewitz ramena un résultat double : 60 % des personnes interrogées lors de cette garden-party pensaient avoir vécu de telles expériences. Toutefois, si nous supposons que toutes les personnes n'ayant pas rempli le questionnaire n'en ont jamais vécues, le pourcentage chute, à 30 % exactement, ce qui renforce mes précédentes estimations comme la découverte de Cherkas.

Parmi les personnes ayant répondu « oui », 53 % jugeaient ces expériences occasionnelles, 36 % exceptionnelles (une fois ou deux) et 11 % fréquentes. Quant aux exemples rapportés de messages télépathiques, ils furent des plus classiques : tous ou presque incluaient la transmission d'une douleur lors d'un accident, une visite chez le dentiste, un mal de dents ou encore, exemple le plus répandu, un accouchement.

Il y avait malgré tout une ou deux curiosités. Une femme décrit comment ses oreilles se débouchèrent alors que sa sœur décollait en avion. Un homme dont le frère venait de vivre un accident d'escalade rapporta « une sensation de chute » alors qu'il était tranquillement assis chez lui. Pas un jumeau ne raconta une expérience qu'on aurait pu qualifier de plaisante.⁵

Deux chercheurs néo-zélandais ont découvert sensiblement la même chose en interrogeant vingt jumeaux à propos d'expériences appelées « téléomatiques » (comprenez « télépathiques »), récoltant cinquante récits. Inutile ici de rentrer dans les détails, car les cas étaient tous fort semblables à d'autres déjà décrits. Ils notèrent eux aussi que le message était presque toujours de mauvaise nature : accidents, opérations, douleurs d'enfantement, « émotions négatives partagées ». La seule exception était une jumelle qui perçut la grossesse de sa sœur, ce que l'on doit classer dans les bonnes nouvelles.

Les phénomènes téléomatiques, écrivent-ils, sont « une forme relativement méconnue d'incarnation dans les cultures occidentales », et ils estiment savoir pourquoi : « Nous pensons que les controverses entourant le statut ontologique des phénomènes parapsychologiques ont empêché les anthropologues de considérer de telles expériences comme des sujets possibles de recherche. » J'ajouterais personnellement que les anthropologues ne sont pas les seuls. Tous les chercheurs sont dans le même cas, à l'exception d'une poignée d'entre eux disposés à arpenter les territoires tabous.⁶

Les généticiens, par exemple, n'y sont pas plus enclins. Deux d'entre eux lancèrent une grande enquête sur 652 jumeaux qui trouva que 40 % des MZ avaient des contacts télépathiques « réguliers », contre 12 % des HZ. Leurs conclusions sont intéressantes. Ils voient deux raisons possibles pour expliquer cet écart. La première, que les MZ ont effectivement des contacts télépathiques plus réguliers, la seconde, que leur similarité « leur permet de deviner plus facilement ce que leur jumeau fera en certaines situations ». Ils étaient, notent-ils, « plus disposés à croire en la deuxième raison, bien que l'examen des cas concernés évoque plus souvent la première. » J'espère qu'ils m'accorderont que si l'on pouvait

réduire ce que j'appelle « télépathie » dans ce livre à un simple jeu de devinettes, les jumeaux s'y distingueraient tout particulièrement.⁷

Adrian Parker est l'un de ces psychologues capables de s'aventurer dans les territoires interdits. Comme je l'ai dit au chapitre 6, il était un pionnier des expériences de Ganzfeld. Il est devenu depuis professeur à Göteborg, en Suède, où il testa en 2010 quatorze paires homozygotes pour leur capacité à capter, dans un environnement de Ganzfeld, la séquence vidéo que leur jumeau regardait dans une autre pièce. Les résultats se situaient bien au-dessus de la normale. On montrait aux jumeaux récepteurs quatre séquences, parmi lesquelles ils devaient choisir ensuite. La bonne réponse aurait dû sortir dans 25 % des cas si seul le hasard avait joué ; ils obtinrent pourtant 36 % de bonnes réponses. Est-ce là preuve de télépathie ? Oui et non. C'est un score sensiblement supérieur à la probabilité brute, certes, mais c'est assez proche de la moyenne obtenu par n'importe qui d'autre lors de telles expériences, jumeaux ou non. Aussi ce protocole, très bien conduit et contrôlé, nous donne-t-il confirmation que le Ganzfeld facilite la transmission télépathique, mais il n'indique pas que les jumeaux réussissent mieux que les autres dans ce genre d'expérience où aucun stimulus puissant, ni émotionnel ni physique, n'entre en ligne de compte.⁸

Parker décida ensuite d'intégrer de tels stimuli à ses expériences. Le financement de tout projet de recherches télépathiques devenant de plus en plus difficile en raison du tabou qui s'abat instantanément sur tout domaine « paranormal » (entendez « inexplicable »), il fut ravi de participer à une émission de télévision danoise, pour laquelle les producteurs désiraient organiser une expérience en direct. Avec son collègue, le psychologue Christian Jensen de l'université de Copenhague, ils testèrent les réaction de jumeaux branchés à un polygraphe et soumis à divers stimuli : on leur plongeait les pieds dans l'eau froide ou leur transmettait une petite décharge électrique, ou on brisait une pile d'assiettes juste derrière eux.

Terry Mullins, chargé d'analyser les relevés du polygraphe, devait y indiquer l'emplacement correspondant selon lui au choc reçu par l'autre jumeau, ce qu'il fit avec deux fois plus de succès que ne l'aurait voulu le hasard seul. Les deux chercheurs demandèrent ensuite à un autre opérateur totalement étranger à l'expérience de

se livrer au même exercice. Il désigna lui aussi le bon emplacement deux fois plus souvent que le hasard ne le voudrait. Une des paires concernées se fit particulièrement remarquer. Dans leur cas, l'embryon s'était séparé très tardivement. Ils étaient MO/MO : monochorionique monoamniotique, commençant leur vie au sein du système le plus intriqué possible où, baignés dans le même liquide amniotique, ils avaient partagé le même placenta. Ils confirmèrent avoir souvent vécu des expériences télépathiques, et l'une des réactions enregistrées sur le polygraphe se distinguait aisément : les deux opérateurs l'avaient repérée sans difficulté car le relevé de l'appareil sortait de la feuille à cet emplacement.

Jensen et Parker conclurent que tous les jumeaux ne réagissaient pas à tous les chocs, mais que certains le faisaient sans aucun doute possible, comme cela avait été le cas dans l'émission décrite au chapitre 8. Peu après Copenhague, Parker eut l'occasion de reproduire l'expérience pour *Night Line*, une émission de la chaîne ABC News, dans laquelle intervenait également la victime de l'œil-au-beurre-noir que nous avons rencontrée un peu plus haut. Il fit venir certains des jumeaux que Brusewitz et lui-même avaient croisés au King's College de Londres. Les résultats furent très similaires : l'opérateur du polygraphe détermina correctement bien plus de points qu'il n'aurait dû si seul le hasard l'avait guidé. Les preuves s'empilaient (voir le graphique plus bas).⁹

Il faut porter au crédit de Parker, Jensen et Brusewitz d'avoir été les premiers à étudier un échantillon suffisamment large de jumeaux, à découvrir combien fréquents sont les témoignages de télépathie, à en tester certains en laboratoire dans des conditions contrôlées et à aboutir à des réponses plausibles expliquant pourquoi l'aptitude à la télépathie est inégalement répartie même entre jumeaux homozygotes. Grâce à eux, la télépathie jumelle ne peut plus être réduite à un ensemble de faux témoignages, de mémoire sélective, de mensonges ou de coïncidences, ni même de « concordance de pensées », bien que certains cas puissent s'expliquer de la sorte. La télépathie existe et devrait être étudiée d'aussi près que n'importe quel autre domaine de l'expérience humaine. Elle offre la preuve que de nouveaux moyens de communication sont possibles au-delà de ce qu'envisageait jusqu'alors la philosophie répandue dans les

cercles universitaires traditionnels. De plus, elle peut sauver des vies, comme nous l'avons vu.

Malgré tout, certains n'en seront jamais persuadés, quelles que soient les preuves qu'on voudra bien leur fournir ; le docteur Segal est loin d'être seule dans ce cas. À la suite d'un de mes articles résumant le contenu de ce livre, un lecteur se décrivant lui-même comme « homozygote et scientifique », qui l'avait lu « avec grand intérêt », se plaignit de n'y voir « que de la pseudo-science au mieux de sa forme (ou au pire), faite d'opinions, de suppositions et de coïncidences déguisées sous les atours de recherches sérieuses ».¹⁰

Si fouiller les archives du mieux que je le pouvais, déterrer toutes les références sur le sujet de la télépathie jumelle depuis le XVIII^e siècle, interroger quantité de jumeaux et de parents de jumeaux, former des hypothèses et les tester de manière répétée puis inviter d'autres à les tester, et parvenir à persuader l'une des plus grosses unités de recherche en la matière qu'il y avait là matière à étude approfondie, si tout cela est de la pseudo-science, alors c'est bien ce que j'ai fait, et je compte bien continuer.

Il reste beaucoup, beaucoup à faire. Il nous fallut très longtemps pour arriver jusque-là, mais les « recherches sérieuses » ont enfin démarré, et Upton Sinclair avait raison de dire que des « abords insignifiants » cachent parfois les pistes « des plus grandes découvertes ». Les indices que je présente dans ce livre sont peut-être triviaux, mais la découverte, que je considère bien établie, qu'il est possible de transmettre de l'information d'une personne à une autre sans l'aide des cinq sens traditionnels, tout en laissant une marque sur les relevés des polygraphes, est loin d'être insignifiante. Peut-être même pourrait-elle prétendre au statut de grande découverte ?

Alors, les jumeaux sont-ils télépathes ? Je peux donner ma réponse en toute confiance, fondée sur les preuves dont nous disposons. Oui et non. Certains le sont, d'autres pas. La plupart ne le sont pas. Mais certains – entre 30 et 40 % d'entre eux – le sont. On pourrait parmi ceux-ci distinguer des « télépathes occasionnels », dont la faculté n'apparaît qu'en temps de crise, des « télépathes réguliers » et une infime minorité de « télépathes quasi permanents ». C'est cette minorité, composée de jumeaux non seulement homozygotes mais également MO/MO, qui mérite le plus d'attention. Prouver

au-delà du doute raisonnable que la télépathie existe, ce qui paraît désormais possible pour peu que les financements suivent, serait digne du prix Nobel.

Une telle découverte n'est plus hors de portée. Voilà ce qu'elle nécessite :

Si vous cherchez quelque chose, que ce soit de l'or, du pétrole ou le parapluie que vous avez perdu, vous commencer par l'endroit où vous avez le plus de chances de le trouver. Si vous cherchez la télépathie jumelle, nous avons maintenant une très bonne idée d'où elle devrait être. Il y a peu de chances que je trouve de l'or ou du pétrole au fond de mon jardin, et il y a de grandes chances que mon parapluie soit à la caisse du supermarché que je viens de quitter. Il y a peu de chances que je détecte une aptitude à la télépathie parmi quelques jumeaux choisis au hasard auxquels je demanderais de deviner les symboles inscrits sur des cartes ou toute autre tâche aussi peu excitante. J'obtiendrais alors des résultats négatifs et conclurais que la télépathie n'existe pas, comme cela a été fait si souvent. Aussi, où faudrait-il chercher ? Pour commencer, chez la bonne sorte de jumeaux. Les homozygotes ont deux fois plus de chance d'avoir vécu une expérience télépathique que les hétérozygotes. Supposons donc que vous êtes parvenus à rassembler cinquante paires MZ disposées à être testées. Parmi elles, vous devrez isoler les MO/MO, celles restées intriquées dans le même placenta jusqu'à la naissance. À supposer que tous les participants disposent d'un dossier médical complet, ce qui est peu probable, vous aurez alors moins de dix paires à votre disposition qui rempliront cette condition. Voilà votre groupe expérimental.

Il reste toutefois une sélection à opérer. Ces dix paires doivent être testées pour déterminer leur introversion/extraversion, et les introverties écartées. Vous voici donc avec cinq paires, en supposant qu'elle se répartissent de moitié entre ces deux traits de caractère, et vous serez enfin prêt, si ce n'est qu'il vous faudra choisir le bon protocole. Il doit comporter de puissants stimuli, tels des surprises et des chocs. Vous ne pourrez peut-être pas construire une pyramide du genre de celle décrite au chapitre 8, qui entraîna les meilleures réactions que j'aie jamais observées, mais bien d'autres techniques fonctionnent également. Les meilleures semblent être

celle du bol d'eau glacée dans lequel tremper un pied ou une main, de la pile d'assiettes, de la décharge électrique ou, dans le cas d'enfants, celle de l'araignée en plastique jaillissant du paquet de chips. Après chacune des sessions, qui ne doivent pas durer plus de dix minutes et durant lesquelles vous ne devrez pas produire plus de six stimuli surprises à intervalles irréguliers, vous échangerez les places : l'émetteur deviendra récepteur et réciproquement. Ce dernier point est essentiel, car certains jumeaux semblent être bien meilleurs récepteurs qu'émetteurs.

Évidemment, je ne peux vous garantir que vous obtiendrez de bons résultats, même en suivant tous ces conseils à la lettre. Je ne peux que décrire ce qui a marché dans le passé et devrait donc fonctionner de nouveau. Supposons donc que seule une paire de jumeaux retournent des résultats positifs. Ils devront alors être testés à d'autres occasions, jusqu'à ce que les preuves de leurs réactions à distance soient formelles, telles qu'enregistrées par le polygraphe. Vous écrirez tout cela, le publierez, et prierez d'autres personnes de suivre votre exemple et de reproduire vos expériences. Si tout se passe bien, le plus grand nombre acceptera finalement ce que beaucoup savaient déjà, à savoir, que la télépathie existe bel et bien.

J'ai critiqué ceux qui, sur la base d'expériences n'impliquant qu'un nombre très réduit de jumeaux pris au hasard, concluaient à l'absence de preuves. Il n'est donc que justice de me reprocher à moi de prétendre, sur la base d'une demi-douzaine d'expériences informelles ou sans contrôle particulier principalement financées par des chaînes de télévision, et de seulement deux expériences de strict protocole, à l'existence de telles preuves. Mon assertion doit être testée à plusieurs reprises, par plusieurs organismes indépendants et à plus grande échelle, ce qui prendra du temps, et de l'argent.

Cela n'ira pas sans mal, en raison du tabou persistant qui entoure ce que Catherine Crowe appelait « ce qui nous concerne au premier chef, notre être même ». Nous ne pouvons qu'espérer qu'elle ait vu juste dans sa conclusion : « En attendant, la marche de la vérité est entravée, son triomphe retardé... Mais elle continue son chemin en silence, et finit toujours par atteindre son but ».¹¹

Enfin, je laisse le dernier mot à une paire de jumelles, qui connaissent la télépathie plus que quiconque : les deux mannequins californiens Shane et Sia Barbi¹² :

Sia : « Il y a ce truc de jumelles entre nous. Où que nous soyons dans le monde, nous savons d'une certaine façon ce que fait l'autre. »

Shane : « C'est vrai. D'instinct. C'est un truc de jumelles. »

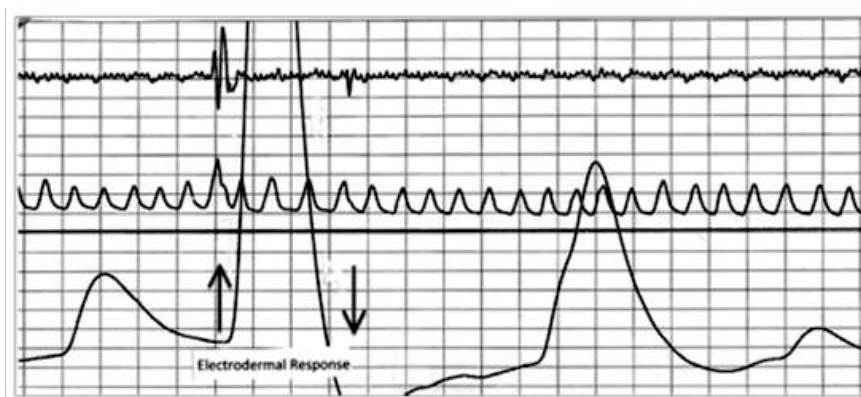


Figure 12.1 – Enregistrement au polygraphe obtenu lors de la session londonienne : réponse apparente au seau d'eau glacée. La courbe de l'activité électrodermale montre une déviation très importante en un point, en correspondance temporelle étroite avec la réaction de la jumelle dont le bras a été immergé. À noter également la même rupture dans le rythme respiratoire visible dans les deux courbes du haut, correspondant aux rythmes pulmonaires et thoraciques respectivement. Ces ruptures, apparemment inhabituelles chez un sujet au repos, ont été également observées et décrites au cours de la session de Copenhague. (Avec l'aimable autorisation de Terry Mullins.)

Notes

Chapitre 1

1. *The Times*, 28 novembre 1975, p. 1
2. McWhirter (1976), p. 2
3. *Cutting Edge*, Channel 4, 3 février 1997
4. Watson (1984), p. 200
5. Segal (n. d.)
6. Shields (1962), p. 94
7. Allusion à célèbre phrase d'Alexander Pope dans son *Essai sur l'Homme*, « The proper study of mankind is man » (« L'étude propre de l'homme, est l'homme »). [NdT]
8. Bells (1964)

Chapitre 2

1. Dumas (1844)
2. Crowe (1848), p. 100
3. Baume (1963)
4. Galton (1883), p. 165
5. Vanderbilt et Furness (1959), p. xi
6. Cité dans Oppenheim (1985), pp. 355–71
7. Gurney, Myers et Podmore (1886), vol. 1, pp. 279–83, vol. 2, pp. 46–7; Blaksley (1892)
8. Newman (1942), pp. 20–4
9. *Life*, 8 mai 1939, p. 8
10. Scheinfeld (1967), pp. 226–7
11. Kubis et Rouke (1937), Stuart (1946), Rogers (1960)
12. Rosambeau (1987), p. 142
13. Lorimer (1999), p. 19
14. Cité par Koestler (1986), p. 247

Chapitre 3

1. Sommer et al. (1961)
2. Duane et Behrendt (1965)
3. Tart et al. in Corliss (1982), pp. 300–5
4. Loi pour la liberté d'information, promulguée en 1966 par Lyndon Johnson pendant la guerre du Vietnam. Elle oblige les agences fédérales à fournir leurs documents à quiconque en fait la demande. Bien entendu, les exceptions sont légion. [NdT]
5. Wright (1997), pp. 52–3
6. Ostrander et Schroeder (1971), p. 291
7. Esser et al. (1967)
8. Barron et Mordkoff (1968)
9. Schmeidler (1943)
10. Chaîne de télévision britannique, concurrente de la BBC. [NdT]
11. Medhurst (1968)
12. Maimonides, Ullman et al. (1989), pp. 87–8
13. France et Hogan (1973); Nash et Buzby (1965)
14. Blackmore et Chamberlain (1993)
15. Charlesworth (1975)
16. Robichon (1989)

Chapitre 4

1. Gavilán Fontanet (1976); Zorab (1978)
2. Cité dans Williams (1982)
3. Wright (1997), p. 52, et communication personnelle (2000); Lykken et al. (1982)
4. Wesley, cité dans Jennings (2005), pp. 94–5
5. *LBC Night Line*, 28 septembre 1981
6. Cité dans Gaddis et Gaddis (1972), pp. 99–100
7. *Beyond Belief*, BBC Radio 4, 26 août 1980
8. *Memories are made of this*, BBC Radio 4, 5 juin 2001
9. Campbell (1995)
10. Rosambeau (1987), p. 152

Chapitre 5

1. « Le chat s'assit sur le paillason. » Phrase fameuse en anglais, utilisée pour apprendre aux enfants à écrire et à discerner les différences entre consonnes. [NdT]
2. Jung (1988), Koestler (1972), Inglis (1990)
3. Jung (1988)
4. Jung (1967)

5. Begley et al. (1987)
6. *Esther*, BBC 2, 12 février 1997 ; *Mysteries with Carol Vorderman*, BBC 2, 2 décembre 1997
7. Sieveking (1981)
8. Vanderbilt et Furness (1959), pp. xi–xii
9. *Daily Mail*, 14 mars 2003, p.48
10. Watson (1984), pp. 101–40
11. Wilson (1981), p.327
12. *The Times*, 5 août 1988, p. 11
13. *The Times*, 4 juin 1994, p. 2
14. *The Times*, 11 janvier 1988, p. 2
15. *San Jose Mercury News*, 7 mars 2002
16. Allen (1965) pp. 78–82
17. Gardescu (1993) ; *Fortean Times*, janvier 2000, p. 10
18. Watson (1984), p. 139

Chapitre 6

1. Puységur (1809), p. 49
2. Townshend (1844), p. 343
3. Escudero, *Mysteries with Carol Vorderman*, BBC 2, 10 novembre 1998 ; Kashpirovsky, Vinogradova (1996)
4. Crowe (1848), pp. 11–12
5. Oppenheim (1985), pp. 25–6
6. Dingwall (1967), pp. 145–57
7. Warcollier (1938)
8. Sinclair (1930)
9. Parker (2006), pp. 330–4, Pütz (2007)
10. Radin (1997), pp. 78–85, 129
11. Russell (1918), pp. 50–1
12. Par exemple Sokol et al. (1995)

Chapitre 7

1. Carrington (1919), pp. 198–9
2. Montgomery (1982), p. 231
3. Cooper (1997), p. 180
4. Gummer (1963), pp. 20, 27, 64–5
5. Wilder (1985) p. xiii
6. McWhirter (1976), p. 5
7. Evans (2005)
8. Coffey (2008), p.173
9. Rosambeau (1987) pp. 142–54
10. Communication personnelle (2000)
11. Bohm (1984)

Chapitre 8

1. *News of the World*, 30 janvier 2000, p. 27
2. Conway (1988) et cité dans Milton (1994), pp. 123–9
3. *The Secret Life of Twins*, BBC 1, 21 juillet 1999
4. *Esther* (BBC 2, 12 février 1997) ; *Kilroy* (BBC 1, 19 avril et 23 juillet 1999) ; *The Oprah Winfrey Show*, (Channel 5, 16 juin 1998) ; *Vanessa*, (BBC 1, 24 juin 1999)
5. *The Paranormal World of Paul McKenna*, Carlton TV, 24 juin 1997
6. *Playfair* (2003), p. 37
7. « Twins » signifie « jumeaux » en anglais. Twinsburg est donc, littéralement, « la ville des jumeaux ». [NdT]
8. *Sunday Mirror*, 8 February 2000, p. 26
9. *Counterblast: Where Scientists Fear to Tread*, BBC 2, 23 avril 1998
10. Milton (1994), pp. 223–7
11. Josephson (2001) ; *The Observer*, 30 septembre 2001, p. 10 ; *Daily Mail*, 1 octobre 2001, p. 11 ; *Today*, BBC Radio 4, 1 octobre 2001
12. Newton, Isaac, *Optique*, trad. Des Maizeaux (1740)

Chapitre 9

1. À l'origine une assemblée regroupant les conseillers du roi ou de la reine, « the Privy Council » est de nos jours un organe consultatif aux attributions plus honorifiques que légales, chargé de conseiller le souverain du Royaume-Uni. [NdT]
2. Geddes (1937), Geddes (1952), pp. 350–4
3. Russell (AE) (1918), pp. xi, 50–1
4. Mitchell (1985), pp. 1–10
5. Inglis (1992), pp. 345–6
6. Rogo (1988), p. 198
7. *Natural Mystery – ESP*, Channel 5, 24 juillet 2000
8. Cité dans Schnabel (1997), p. 215
9. Wilkins et Sherman (1971), pp. 120, 245, 293, 308, 335, 425–39
10. Sherman (1965), 223–7
11. Animateur de télévision israélien affirmant posséder des talents de psychokinésie. [NdT]
12. Nicol et Nicol (1957), (1958)
13. Puharich (1973), pp. 15–22
14. Kray (1991), pp. 140–4

Chapitre 10

1. Speransky (1981)
2. Z. Rejdák, communication personnelle, 1983

3. Long (2005), pp. 69–70
4. *ibid.*, p. 84
5. Rhine et Feather (1962), pp. 12–13
6. Sheldrake (1999a)
7. Rhine et Feather (1962), pp. 16–17.
8. Sheldrake (1999b), p. 310.
9. Marais (1973), pp. 119–21
10. *ibid.* pp. 60–2
11. Schwarz (1971)

Chapitre 11

1. Grinberg-Zylberbaum (1994); Grinberg-Zylberbaum et al. (1994)
2. Bohm (1980)
3. Charman (2006a), Charman (2006b), Wackermann (2004)
4. Pizzi et al. (2004)
5. Charman (2006b), p. 7
6. McEvoy et Zarate (1996), pp. 170, 173
7. Aspect et al. (1982)
8. Watson (1997)
9. Einstein et al. (1935)
10. Gribbin (1995), p. 24
11. Zohar (1990), pp. 19–20
12. Cité dans Matthews (2001)
13. Grinberg-Zylberbaum et al. (1994)
14. Goswami (2001), pp. 34–5
15. Rosenblum et Kuttner (2007), p. 192
16. Sinclair (1971), pp. 161–2

Chapitre 12

1. Ashford (2010), Blair (2010), Keegan (2010)
2. Cherkas (2004/5)
3. LaChusa (2007)
4. Wright (1997), p. 30
5. Brusewitz et al. (2010), (2011)
6. Mann et Jaye (2007)
7. Lichtenstein et Baker (1999)
8. Parker (2006), (2010)
9. Jensen et Parker (2012), Parker et Jensen (2012)
10. Playfair (2003), Morton (2003)
11. Crowe (1848), p.12
12. Bearn (2002)

Bibliographie

- Allen, T. “*The Twins Who Willed Their Death*” in C. Fuller (ed.), *Strange Fate*, New York, Paperback Library, 1965
- Ashford, B. “The Sis Sense”. *Sun*, 24 mars 2009
- Aspect, A., Dalibard, J., et Roger, G. “Experimental test of Bell’s inequalities using time-varying analyzers”, *Physical Review Letters* 49 (25), 1804–7, 1982
- Barron, F. et Mordkoff, A.M. “An attempt to relate creativity to possible extrasensory empathy as monitored by physiological arousal in identical twins”, *Journal of the American Society for Psychical Research*, 62 (1), 1968, pp. 73–9
- Baume, Dr « Singulier cas de folie suicide chez deux frères jumeaux – Coïncidences bizarres », *Annales Médico-Psychologiques*, 4^e série, vol. 1, 1863, pp. 312–13
- Bearn, E. “In a Barbi World”, *Sunday Telegraph Magazine*, 9 juin 2002, p.25
- Begley, S. et al “All about twins”, *Newsweek*, 23 novembre 1987, pp. 42–8
- Bell, M. “Francis Bacon: pioneer in parapsychology”, *International Journal of Parapsychology*, 6, 1964, pp. 199–208
- Blackmore, S.J. et Chamberlain, F. “ESP and thought concordance in twins: a method of comparison”, *Journal of the Society for Psychical Research*, 59, 1993, pp.89–96
- Blaksley, T., Lettre au *Journal of the Society for Psychical Research*, avril 1892, p.241

- Blair, A. "Do twins have a sixth sense? Call it intuition". *The Times*, 25 mars 2009
- Bohm, D. *Wholeness and the Implicate Order*, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1980
- Bohm, E.R. *Nonverbal Communication Between Individuals Who Share a Close Emotional Bond: PhD thesis*, Columbia University Teachers College, Dissertation Abstracts International, 45 (08B), 2669, 1984
- Brusewitz, G., Parker, A. et Cherkas, L. "Exceptional Experiences Amongst Twins: a Preliminary Investigation." *Abstracts, 34th International Conference of the Society for Psychical Research*, Sheffield, 2010, pp. 36-7
- "Exceptional Experiences Amongst Twins: A Further Investigation." *Abstracts, 35th International Conference of the Society for Psychical Research*, Édimbourg, 2011. pp. 9-10
- Campbell, H. *Two to Begin With*, Pittsburgh, Dorrance, 1995
- Carrington, H. *Psychical Phenomena and the War*. New York, Dodd, Mead, 1919
- Charlesworth, E.A. "Psi and the imaginary dream", *Research in Parapsychology*, 1974, pp. 85-9
- Charman, R.A. "Has brain to brain communication been demonstrated...?" *Journal of the Society for Psychical Research*, 70 (1), 2006, pp. 1-24 (a)
- "Direct brain to brain communication – further evidence from EEG and fMRI studies", *Paranormal Review*, 40, octobre 2006, pp. 1-9 (b)
- Cherkas, L. "What is it like being a twin?" *Twin Research Unit Newsletter*, 2004-5, www.twin-research.ac.uk
- Coffey, M. *Strange Intuitions*. New York, Jeremy Tarcher/Penguin, 2008
- Conway, A.V. "The research game. A view from the field." *Complementary Medical Research* 3 (8), 1988, pp. 29-36
- Cooper, C. *Twins and Multiple Births*, Londres, Vermilion, 1997
- Corliss, W.R. (ed.) *The Unfathomed Mind: a Handbook of Unusual Mental Phenomena*, Glen Arm, The Sourcebook Project, 1982
- Crowe, C. *The Night-Side of Nature, or Ghosts and Ghost-Seers*, Londres, T.C. Newby, 1848
- Dingwall, E.J. (ed.) *Abnormal Hypnotic Phenomena*, vol. 1, Londres, Churchill, 1967

- Duane, T.D. et Behrendt, T. "Extrasensory electroencephalographic induction between identical twins", *Science*, 15 octobre 1965, p. 367
- Dumas, A. *Les Frères corses*, Paris, Gallimard, 2007
- Einstein, A., Podolsky, B. et Rosen, N. "Can quantum-mechanical description of physical reality be considered complete?" *Physical Review*, 47, 1935, pp. 777–80
- Esser, A., Etter, T.L. et Chamberlain, W.B. "Preliminary report: physiological concomitants of "communication" between isolated subjects", *International Journal of Parapsychology*, 9 (1), 1967, pp. 53–6
- Evans, D. "Memoir", *Observer Magazine*, 6 février 2005, pp. 32–7
- France, G.A. et Hogan, R.A. "Thought concordance in twins and siblings and associated personality variables", *Psychological Reports*, 32, 1973, pp. 707–10
- Gaddis, V. et Gaddis, M. *The Curious World of Twins*, New York, Hawthorn, 1972
- Galton, F. *Enquiries into Human Faculty*, Londres, Macmillan, 1883
- Gardescu, D. "Doi frați gemeni ucid în aceeași zi, la aceeași ora", [Deux frères jumeaux tués le même jour, au même moment], *Dracula*, septembre 1993
- Gavilán Fontanet, F. "Los gemelos y su enigma de comunicación psíquica", *Psi Comunicación*, 2 (3–4), 1976, pp. 47–52
- Geddes, A.C. "A Voice from the Grandstand", *Edinburgh Medical Journal*, N.S.IV 44 (6), 1937, pp. 365–84
- *The Forging of a Family*, Londres, Faber & Faber, 1952
- Goswami, A. *Physics of the Soul*, Charlottesville, Hampton Roads, 2001
- Gribbin, J. *Schrödinger's Kittens and the Search for Reality*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1995
- Grinberg-Zylberbaum, J. "The synergetic theory", *Frontier Perspectives*, 4 (1), 1994, pp. 25–30
- Grinberg-Zylberbaum, J., Delaflor, M., Attie, L. et Goswami, A. "The EPR paradox in the brain – the transferred potential", *Physics Essays*, 7 (4), 1994, pp. 422–8
- Gummer, S. *The Chavasse Twins*, Londres, Hodder & Stoughton, 1963
- Gurney, E., Myers, F.W.H. et Podmore, F. *Phantasms of the Living*, Londres, Trübner, 1886
- Inglis, B. *Coincidence*, Londres, Hutchinson, 1990

– *Natural and Supernatural*, Bridport, Prism, 1992

Jennings, D.R. (ed.) *The Supernatural Occurrences of John Wesley*. Sean Multimedia, 2005.

Jensen, C.G. et Parker, A. “Entanglement in the womb: a pilot study on the possible physiological connections between identical twins with different embryonic backgrounds”. *Explore. The Journal of Science and Healing*. (2012)

Josephson, B.D. Lettre à *The Observer*, 8 octobre 2001

Jung, C.G. *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, Paris, Gallimard, 1967

– “La synchronicité, principe de relations acausales” in *Synchronicité et Paracelsia*, Paris, Albin Michel, 1988

Keegan, M. “Twin’s ‘sixth sense’ saves sister”, *Manchester Evening News*, 23 mars 2009

Kray, R. *Born Fighter*, Londres, Arrow, 1991

Koestler, A. *Les Racines du Hasard*, Paris, Calmann-Levy, 1976

– *Les Somnanbules*, Paris, Belles Lettres, 2010

Kubis, J.F. et Rouke, F.L. “An experimental investigation of telepathic phenomena in twins”, *Journal of Parapsychology*, 1 (3), 1937, pp. 163–71

LaChusa, D. *Twin Connections*, Lincoln NE, 2007, twinconnections.com

Lichtenstein, P. et Baker, M.R. “Telepathy in Twins” affiche de la 29^e rencontre annuelle de la Behavior Genetics Association, Vancouver, 1999

Long, W.J. *How Animals Talk*, Rochester VT, Bear and Co., 2005

Lorimer, D. “Distant Feelings”, *Network* 71, décembre 1999

Lykken, D.T., Tellegen, A. et Lacono, W.G. “EEG spectra in twins: evidence for a neglected mechanism of genetic determination”, *Physiological Psychology* 10:1, 60–5, 1982

McEvoy, J.P. et Zarate, O. *Quantum Theory for Beginners*, Trumpington, Icon, 1996

McWhirter, N. Ross. *The Story of a Shared Life*, Londres, Churchill, 1976

Mann, B.S. et Jaye, C. “Are we one body? Body boundaries in telesomatic experiences”. *Anthropology and Medicine* 14(2), 183–95, 2007

Marais, E. *The Soul of the White Ant*, Harmondsworth, Penguin Books, 1973

- Matthews, R. "I think, therefore I am subatomically entangled", *Sunday Telegraph*, 25 février 2001
- M[edhurst], R.G. "Notes and Notices", *Journal of the Society for Psychical Research*, juin 1968, pp. 317-19
- Milton, R. *Forbidden Science*, Londres, Fourth Estate, 1994
- Mitchell, J.L. *Out-of-Body Experiences*, Wellingborough, Turnstone Press, 1981
- Montgomery, R. *A Search for the Truth*, New York, Fawcett Crest, 1982
- Morton, D. Lettre au *Fortean Times* 175, 2003, p.71
- Nash, C.B. et Buzby, D.E. "Extrasensory perception of identical and fraternal twins: comparison of clairvoyance test scores", *Journal of Heredity*, 56 (2), 1965, pp. 52-4
- Newman, H.H. *Twins and Super-Twins*, Londres, Hutchinson, 1942
- Nicol, B. et Nicol, J.F. "Buried alive – saved by telepathy", *Tomorrow*, printemps 1957, pp. 9-13
- Nicol, J.F. et Nicol, B. "Investigation of a curious 'hunch'", *Journal of the American Society for Psychical Research*, janvier 1958, pp. 24-34
- Oppenheim, J. *The Other World*, Cambridge, University Press, 1985
- Ostrander, S. et Schroeder, L. *Psychic Discoveries Behind the Iron Curtain*, New York, Bantam Books, 1971
- Parker, A. "A Ganzfeld study with identical twins". *Proceedings of the Parapsychological Association*, 2006, pp. 330-4
- Parker, A. "A Ganzfeld study using identical twins", *Journal of the Society for Psychical Research*, avril 2010, pp. 118-26
- Parker, A. et Jensen, C.G. "Further possible physiological connectedness between identical twins. The Londres study". *Explore*, 2012
- Pizzi, R. et al. "Non-local correlations between separated neural networks", *Proceedings of SPIE*, vol. 5436, 2004, pp. 107-17
- Playfair, G.L. "The Twin Thing", *Fortean Times*, 171, juin 2003, pp. 34-40
- Puharich, A. *Beyond Telepathy*, New York, Anchor Books, 1973
- Pütz, P., Gässler M. et Wackermann J. "An experiment with covert telepathy in the Ganzfeld", *European Journal of Parapsychology*, 22.1, 2007, pp. 49-72

- Puységur, A.M.J. de Chastenet, marquis de. *Mémoires pour servir à l'histoire et l'établissement du magnétisme animal*, troisième édition, Paris, Dentu, 1820
- Radin, D. *The Conscious Universe*, New York, Harper Edge, 1997
- Rhine, J.B. et Feather, S.R. "The study of cases of 'psi trailing' in animals," *Journal of Parapsychology*, 26 (1), 1962, pp. 1–22
- Robichon, F-H. "Contribution à l'étude du phénomène télépathique avec des individus liés par la condition biologique de gémellité monozygote", *Revue française de psychotronicque*, 2 (1), 1989, pp. 19–35
- Rogers, W.C. "A study of like pattern formation in twins", *Journal of Parapsychology*, 24 (1), 1960, p. 69
- Rogo, D.S. "The Psychic Warriors", in *Psychic Warfare Fact or Fiction?* (J. White, ed.), Wellingborough, Aquarian Press, 1988, pp. 194–200
- Rosambeau, M. *How Twins Grow Up*, Londres, The Bodley Head, 1987
- Rosenblum, B. et Kuttner, F. *Quantum Enigma: The Spooky Interaction of Mind and Matter*, Londres, Gerald Duckworth, 2007
- Russell, G.W. (AE), *The Candle of Vision*, Wheaton, Theosophical Publishing House, 1918
- Scheinfeld, A. *Twins and Supertwins*, 3^e ed., Philadelphie, J.P. Lippincott, 1967
- Schmeidler, G. "Predicting good et bad scores in a clairvoyance experiment: A preliminary report", *Journal of the American Society for Psychical Research*, 37, 1943, pp. 103–110
- Schnabel, J. *Remote Viewers: The Secret History of America's Psychic Spies*, New York, Dell, 1997
- Schwarz, B.E. *Parent-Child Telepathy*, New York, Garrett Publications, 1971
- Segal, N. "The myth of twins. Separating the fact from the fiction" (vidéo), Altadena, The Skeptics Society (n.d.)
- Sheldrake, R. *Dogs that Know When Their Owners Are Coming Home*, Londres, Hutchinson, 1999 (a)
- "Commentary on a paper by Wiseman, Smith and Milton on the 'psychic pet' phenomenon", *Journal of the Society for Psychical Research*, octobre 1999 (b), pp. 306–311
- Sherman, H. *How to Make ESP Work for You*, Londres, Frederick Muller, 1965

- Shields, J. *Monozygotic twins brought up apart and brought up together*, Londres, Oxford University Press, 1962
- Sieveking, P. "One in life and death", *The Unexplained*, 59, 1981, pp. 1174-7
- Sinclair, U. *Mental Radio*, New York, Collier Books, 1971
- Sokol, D.K. et al. "Intrapair differences in personality and cognitive ability among young monozygotic twins distinguished by chorion type." *Behavior Genetics* 25 (5) 1995, pp. 457-66
- Sommer, R., Osmond, H. et Pancyr, L. "Selection of twins for ESP experimentation", *International Journal of Parapsychology*, 3 (4), 1961, pp. 55-73
- Speransky, S.V. "Extraordinary transmission of information about starvation", in *Parapsychology in the U.S.S.R.*, (L. Vilenskaya, ed.), 3, 1981, pp. 4-11
- Spinelli, E. "Human Development et Paranormal Cognition", thèse de doctorat non publiée, université de Surrey, 1983
- Stuart, C.E. "GESP experiments with the free response method", *Journal of Parapsychology*, 10 (1), 1946, pp. 21-35
- Townshend, C.H. *Facts in Mesmerism*, Londres, H. Ballière, 1844
- Ullman, M., Krippner, S. et Vaughan, A. *Dream Telepathy*, 2^e ed. Jefferson, McFarland, 1989
- Vanderbilt, G. et Furness, T. *Double Exposure: A Twin Autobiography*, Londres, Frederick Muller, 1959
- Vinogradova, G. *Saint or Sinner? The Life and Times of Russia's New Rasputin*, Anatoly Kashpirovsky, Glastonbury, Gothic Imag, 1996
- Wackermann, J. "Dyadic correlations between brain functional states..." *Mind and Matter*, 2 (1), 2004, pp. 105-22
- Warcollier, R. *Experimental Telepathy*, Boston, Boston Society for Psychic Research, 1938
- Watson, A. "Quantum Spookiness Wins, Einstein Loses in Photon Test", *Science*, 25 juillet 1997, p. 481
- Watson, P. *Twins. An investigation into the strange coincidences in the lives of separated twins*, Londres, Sphere Books, 1984
- Wilder, I. Préface du *Journals of Thornton Wilder 1939-1961*, (D. Gallup, ed.), New Haven, Yale University Press, 1985
- Williams, R. "Twin Dreams", *Science Digest*, 26 novembre 1982

- Wilkins, H. et Sherman, H. *Thoughts Through Space*, Londres, Frederick Muller, 1971
- Wilson, C. *Poltergeist! A study in destructive haunting*. Londres, New English Library, 1981
- Wright, L. *Twins: Genes, Environment and the Mystery of Identity*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1997
- Zohar, D. *The Quantum Self*, Londres, Bloomsbury, 1990
- Zorab, G. "Reports from other countries: Spain", *Journal of the Society for Psychical Research*, March 1978, pp. 746–8

Index

A

Agrippa, Cornelius 11
Armour, Alison 59
Aspect, Alain 156
Atkins, John et Michael 72
Atkins, Peter 116

B

Bacon, Francis 11
Barbi, Shane et Sia 179
Barrett, Jeremy 109, 112
Barrett, Sir William 80
Barrett, William (Sir) 18
Barron, Frank 36
Behrendt 102
Behrendt, Thomas 33, 36, 112, 153
Biggs, Aily 59
Blackmore, Susan 41
Blake, William 86, 124
Bohm, David 153
Bohm, Evelyn R. 102
Bohr, Niels 155
Bouchard, Albert 171
Braud, William 84
Bret, Félix 24
Bret, Théodore 24
Brusewitz, Göran 171

Burgess, Adrian et Alan 98
Buzby, D. T. 41

C

Camp, Burton H. 83
Campbell, Helen et Margaret 58
Camps, Burton H. 43
Caroll, James 21
Carr, Bernard 150
Carrington, Hereward 92
champ magnétique 151
Charlesworth, Edward A. 42
Charman, Robert A. 155
Chavasse, Révérend Christopher 94
Cherkas, Lynn 163, 171
Churchland, P. M. 87
clairvoyance 102, 125
Cloquet, Docteur Jules 78
Cohn, Docteur Shari 102
coïncidences 63, 65
concordance de pensée 41
Conway, Docteur Ashley 105
Cooper, Docteur Carol 92
Cozma, Romulus et Rémus 74
Crabtree, Marylin 71
Crominski, Joyce 69
Crowe, Catherine ix, 15, 79, 103, 178

D

Dalton, Kathy 86
 Dawkins, Richard 116
 Deutsch, David 118
 Diana Evans 97
 Dionne, quintuplés 106
 Dove, Evelyn et Elaine 110
 Duane, T. D. 33, 36, 102, 112, 153
 Dumas, Alexandre (père) 13

E

Eiler, Bobbie Jean et Betty Jo 73
 Einstein, Albert 80
 Escudero, Angel 78
 Esdaile, James 78
 Esser, Aristide 36, 42, 112
 état thanatoïde 122

F

Feynman, Richard 155
 Floyd, Jonathan et Jason 72
 France, Gary A. 40
 frères siamois 14
 Freud, Sigmund 66
Frost Programme 39
 Furness, Thelma (Lady) 17, 21, 70

G

Galton, Francis 17, 99
 Gardescu, Dan 74
 Garrett, Eileen 132
 Geddes, Lord Auckland 121
 Geller, Uri 70, 97, 132
 Goldwyn, Sam 68
 Goodship, Daphne 63
 Gorki, Maxime 83
 Goswami, Amit 158
 Greensmith, Lorna et Madeleine 57
 Gribbin, John 156
 Grinberg-Zylberbaum, Jacobo 151, 156,
 160
 Grosse, Maurice 71

Gummer, Canon Selwyn 94
 Gurney, Edmund 19

H

Hartley, Marjorie 71
 Haywood, Natalie et Zara 103
 Helen et Peg 69
 Henderson, Loy et Roy 92
 Herbert, Barbara 63
 Hesler, Laura 57
 Honorton, Charles 84, 86
 Houdini 79
 Hurkos, Peter 132, 134
 Hust, Nita et Nettie 68
 hypnagogique 81, 84, 86

I

Inglis, Brian 65
 Irwin, Robert 81

J

James Cook 115
 Janet, Pierre 125
 Jensen, Christian 174
 jeu de la recherche 105
 Johnstone, Mike 109
 Jones, Docteur Hilary 104
 Josephson, Brian 117, 149, 154, 159
 Jovet, Michel 52
 Jung, Carl Gustav 65

K

Kashpirovsky, Anatoly 78
 Keith, Donald 67
 Kilroy-Silk, Robert 108
 Koestler, Arthur 65
 Kray, Ronald et Reginald 136
 Kruppner, Stanley 40

L

LaChusa, Debbie 167
 Lake, Ricki 107
 Lambe, Alice et Dianne 68
 Landa, Silvia et Marta 47
 Leibniz, Gottfried von 118
 Lewis, Marcus et Alex 68
 Linzmeyer, A. J. 83
 Long, William J. 140
 Lorimer, David 29
 Lykken, David 53
 Lynch, Liam et Aaron 72

M

MacEvoy, J. P. 156
 Maclean, Révérend A. J. 21
 Mademoiselle Prudence 79
 magnétisme animal 77
 Marais, Eugène 146
 Matthews, Robert 97
 McDougall, William 83
 McKenna, Paul 108
 McMoneagle, Joe 126
 McWhirter, Alasdair 96
 McWhirter, Norris 5, 95
 McWhirter, Ross 5, 95
 Mengele, Josef 170
 Mesmer, Franz Anton 77
 mesmérisme 77
 Michelson, Albert 150
 Milton, Richard 116
Miracle Hunters 113
 Mitchell, Janet 125
 MK-Ultra 35
 Montgomery, Ruth 92
 Mullins, Terry 174
 Myers, Frederic 19

N

Nash, Carroll B. 41
 Newman, Horatio H. 23
 Newton, Isaac 118
 Nicol, Betty 131
 Nicol, J. Fraser 131

O

Occam, Guillaume d' 105
 Orwell, George 89
 Osis, Karlis 125
 Osmond, Humphry 31
 Ostrander, Sheila 35

P

Pancyr, Lucille 31
 Paracelse 11
 paradoxe EPR 156
 Parker, Adrian 84, 86, 166, 171, 174
 Pearce, Hubert 83
 Penrose, Sir Roger 157
 Planck, v 155
 pléthysmographe 36
 Podmore, Frank 19
 poltergeist 2, 71, 79
 Powles, Anna 51, 114
 Powles, Richard et Damien 112, 114
 Presley, Elvis 95
 Puharich, Andrija 132
 Puthoff, Harold 127
 Puységur, Armand Marie Jacques
 Chastenet, marquis de 77

R

Radin, Dean 87, 159
 rasoir d'Occam 105
 recouvrement analytique 81
 résidence des Fox 79
 résonance 54
 Rhine, Docteur J. B. 26, 80, 83, 142
 Rhine, Louisa 83
 Richet, Charles 126
 Robert-Houdin, Jean-Eugène
 Voir Houdini
 Robichon, Fabrice-Henri 43
 Rosambeau, Mary 28, 58, 99
 Rosenblum, Bruce 159
 Russell, George William 89, 124

S

Salous, Edmond 145
 Sargent, Carl 84
 Schaefer, Glen 4
 Scheinfeld, Docteur Amram 26
 Schmeidler, Gertrude 38
 Schroeder, Lynn 35
 Schwartz, Berthold Eric 147
 Segal, Nancy 8, 67, 113, 166, 171
 Sheldrake, Rupert 142, 143
 Sherman, Harold 127
 Shields, James 8
 Sinclair, Mary Craig 80, 84
 Sinclair, Upton 80, 88, 162, 176
 Sitwell, Osbert 2
 Sommer, Robert 31
 Speransky, Sergei 139
 Spinelli, Ernesto 50
 SPR 19, 71, 80, 125, 149
 Star Gate 125, 126
 suggestion 70
 Sullivan, Jack 131, 133, 135
 Swann, Ingo 125
 synchronicité 65

T

Tart, Charles 34
The Paranormal World of Paul McKenna 108
 Townshend, Révérend Chauncy Hare 78

V

Vanderbilt, Gloria 17, 21, 70
 Vasiliev, Leonid 139

W

Wallace, Alfred Russel 4
 Warcollier, René 80
 Watson, Peter 8, 56, 71, 75
 Webb, Patrick 71
 Wesley, John 54
 Whittaker, Tommy 132, 133
 Wilder, Isabel 95
 Wilder, Thornton 95
 Wilkins, Sir Hubert 127
 Wilkinson, James 57
 Wilson, Colin 71
 Wilson, Révérend J. M. 20, 94
 Winston, Lord 106, 111
 Wiseman, Docteur Richard 107, 144
 Wright, Lawrence 35, 170

Y

Youngblood, George et Stephen 69

Z

Zohar, Danah 157